

# **Plus fort que Sherlock Holmes**

## **Deuxieme Edition**

**Mark Twain**

The Project Gutenberg EBook of Plus fort que Sherlock Holmes, by Mark Twain

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at [www.gutenberg.net](http://www.gutenberg.net)

Title: Plus fort que Sherlock Holmes  
Deuxieme Edition

Author: Mark Twain

Release Date: March 17, 2004 [EBook #11622]

Language: French

Character set encoding: ASCII

\*\*\* START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK PLUS FORT QUE SHERLOCK HOLMES \*\*\*

Produced by Tonya Allen, Christine De Ryck and PG Distributed Proofreaders. This file was produced from images generously made available by the Bibliotheque nationale de France (BnF/Gallica) at <http://gallica.bnf.fr>.

MARK TWAIN

Plus fort que Sherlock Holmes

TRADUIT PAR FRANCOIS DE GAIL

DEUXIEME EDITION

MCMVII

PREMIERE PARTIE

|

La premiere scene se passe a la campagne dans la province de Virginie, en l'annee 1880.

Un elegant jeune homme de vingt-six ans, de fortune mediocre, vient d'epouser une jeune fille tres riche. Mariage d'amour a premiere vue, precipitamment conclu, mais auquel le pere de la jeune personne, un veuf, s'est oppose de toutes ses forces.

Le mari appartient a une famille ancienne mais peu estimee, qui avait ete contrainte a emigrer de Sedgemoor, pour le plus grand bien du roi Jacques. C'etait, du moins, l'opinion generale; les uns le disaient avec une pointe de malice, les autres en etaient intimement persuades.

La jeune femme a dix-neuf ans et est remarquablement belle. Grande, bien tournee, sentimentale, extremement fiere de son origine et tres eprise de son jeune mari, elle a brave pour l'epouser la colere de son pere, supporte de durs reproches, repousse avec une inebranlable fermete ses avertissements et ses predictions; elle a meme quitte la maison paternelle sans sa benediction, pour mieux affirmer aux yeux du monde la sincerite de ses sentiments pour ce jeune homme.

Une cruelle deception l'attendait le lendemain de son mariage. Son mari, peu sensible aux caresses que lui prodiguit sa jeune epouse, lui tint ce langage etrange:

"Asseyez-vous, j'ai a vous parler. Je vous aimais avant de demander votre main a votre pere, son refus ne m'a nullement blesse; j'en ai fait, d'ailleurs, peu de cas. Mais il n'en est pas de meme de ce qu'il vous a dit sur mon compte. Ne cherchez pas a me cacher ses propos a mon egard; je les connais par le menu, et les tiens de source authentique.

"Il vous a dit, entre autres choses aimables, que mon caractere est peint sur mon visage; que j'étais un individu faux, dissimule, fourbe, lache, en un mot une parfaite brute sans le moindre coeur, un vrai "type de Sedgemoor", a-t-il meme ajoute.

"Tout autre que moi aurait ete le trouver et l'aurait tue chez lui comme un chien. Je voulais le faire, j'en avais bien envie, mais il m'est venu une idee que j'estime meilleure. Je veux l'humilier, le couvrir de honte, le tuer a petites doses: c'est la mon plan. Pour le realiser, je vous martyriserai, vous, son idole! C'est pour cela que je vous ai epousee, et puis... Patience! vous verrez bientot si je m'y entends."

Pendant trois mois a partir de ce jour, la jeune femme subit toutes les humiliations, les vilenies, les affronts que l'esprit diabolique de son mari put imaginer; il ne la maltraitait pas physiquement; au milieu de cette epreuve, sa grande fierte lui vint en aide et l'empecha de trahir le secret de son chagrin. De temps a autre son mari lui demandait: "Mais pourquoi donc n'allez-vous pas trouver votre pere et lui raconter ce que vous endurez?..."

Puis il inventait de nouvelles mechancetes, plus cruelles que les precedentes et renouvelait sa meme question. Elle repondait invariablement: "Jamais mon pere n'apprendra rien de ma bouche." Elle en profitait pour le railler sur son origine, et lui rappeler qu'elle etait, de par la loi, l'esclave d'un fils d'esclaves, qu'elle obeirait, mais qu'il n'obtiendrait d'elle rien de plus. Il pouvait la tuer s'il voulait, mais non la dompter; son sang et l'education qui avait forme son caractere l'empecheraient de faiblir.

Au bout de trois mois, il lui dit d'un air courrouze et sombre: "J'ai

essaye de tout, sauf d'un moyen pour vous dompter"; puis il attendit la reponse.

--Essayez de ce dernier, repliqua-t-elle en le toisant d'un regard plein de dedain.

Cette nuit-la, il se leva vers minuit, s'habilla, et lui commanda:

"Levez-vous et appretez-vous a sortir."

Comme toujours, elle obeit sans un mot.

Il la conduisit a un mille environ de la maison, et se mit a la battre non loin de la grande route. Cette fois elle crio et chercha a se defendre. Il la baillonna, lui cravacha la figure, et excita contre elle ses chiens, qui lui dechirerent ses vetements; elle se trouva nue. Il rappela ses chiens et lui dit:

"Les gens qui passeront dans trois ou quatre heures vous trouveront dans cet etat et repandront la nouvelle de votre aventure. M'entendez-vous? Adieu. Vous ne me reverrez plus." Il partit.

Pleurant sous le poids de sa honte, elle pensa en elle-meme:

"J'aurai bientot un enfant de mon miserable mari, Dieu veuille que ce soit un fils."

Les fermiers, temoins de son horrible situation, lui porterent secours, et s'empresserent naturellement de repandre la nouvelle. Indignes d'une telle sauvagerie, ils souleverent le pays et jurerent de venger la pauvre jeune femme; mais le coupable etait envole. La jeune femme se refugia chez son pere; celui-ci, aneanti par son chagrin, ne voulut plus voir ame qui vive; frappe dans sa plus vive affection, le coeur brise, il declina de jour en jour, et sa fille elle-meme accueillit comme une delivrance la mort qui vint mettre fin a sa douleur.

Elle vendit alors le domaine et quitta le pays.

II

En 1886, une jeune femme vivait retiree et seule dans une petite maison d'un village de New England: sa seule compagnie etait un enfant d'environ cinq ans. Elle n'avait pas de domestiques, fuyait les relations et semblait sans amis. Le boucher, le boulanger et les autres fournisseurs disaient avec raison aux villageois qu'ils ne savaient rien d'elle; on ne connaissait, en effet, que son nom "Stillmann" et celui de son fils qu'elle appelait Archy. Chacun ignorait d'où elle venait, mais a son arrivee on avait declare que son accent etait celui d'une Sudiste. L'enfant n'avait ni compagnons d'études ni camarades de jeux; sa mere etait son seul professeur. Ses leçons étaient claires, bien comprises: ce resultat la satisfaisait pleinement; elle en etait même très fière. Un jour, Archy lui demanda:

--Maman, suis-je different des autres enfants?

--Mais non, mon petit, pourquoi?

--Une petite fille qui passait par ici m'a demande si le facteur etait venu, et je lui ai repondu que oui; elle m'a demande alors depuis combien de temps je l'avais vu passer; je lui ai dit que je ne l'avais pas vu du tout. Elle en a été étonnée, et m'a demande comment je pouvais

le savoir puisque je n'avais pas vu le facteur; je lui ai repondu que j'avais flaire ses pas sur la route. Elle m'a traite de fou et s'est moquée de moi. Pourquoi donc?

La jeune femme palit et pensa: "Voila bien la preuve certaine de ce que je supposais: mon fils a la puissance olfactive d'un limier."

Elle saisit brusquement l'enfant et le serra passionnement dans ses bras, disant a haute voix: "Dieu me montre le chemin." Ses yeux brillaient d'un eclat extraordinaire, sa poitrine etait haletante, sa respiration entrecoupee. "Le mystere est eclairci maintenant, pensa-t-elle; combien de fois me suis-je demande avec stupefaction comment mon fils pouvait faire des choses impossibles dans l'obscurite. Je comprends tout maintenant."

Elle l'installa dans sa petite chaise et lui dit:

--Attends-moi un instant, mon cheri, et nous causerons ensemble.

Elle monta dans sa chambre et prit sur sa table de toilette differents objets qu'elle cacha; elle mit une lime a ongles par terre sous son lit, des ciseaux sous son bureau, un petit coupe-papier d'ivoire sous son armoire a glace. Puis elle retourna vers l'enfant et lui dit:

--Tiens! j'ai laisse en haut differents objets que j'aurais du descendre; monte donc les chercher et tu me les apporteras, ajouta-t-elle, apres les lui avoir enumeres.

Archy se hata et revint quelques instants apres portant les objets demandes.

--As-tu eprouve une difficulte quelconque, mon enfant, a trouver ces objets?

--Aucune, maman, je me suis simplement dirige dans la chambre en suivant votre trace.

Pendant son absence, elle avait pris sur une etagere plusieurs livres qu'elle avait ouverts; puis elle effleura de la main plusieurs pages dont elle se rappela les numeros, les referma et les remit en place.

--Je viens de faire une chose en ton absence, Archy, lui dit-elle. Crois-tu que tu pourrais la deviner?

L'enfant alla droit a l'etagere, prit les livres, et les ouvrit aux pages touchees par sa mere.

La jeune femme assit son fils sur ses genoux et lui dit:

--Maintenant, je puis repondre a ta question de tout a l'heure, mon cheri; je viens de decouvrir en effet que sous certains rapports tu n'es pas comme tout le monde. Tu peux voir dans l'obscurite, flairer ce que d'autres ne sentent pas; tu as toutes les qualites d'un limier. C'est un don precieux, inestimable que tu possedes, mais gardes-en le secret, sois muet comme une tombe a ce sujet. S'il etait decouvert, on te signalerait comme un enfant bizarre, un petit phenomene, et les autres se moqueraint de toi ou te donneraient des sobriquets.

Dans ce monde, vois-tu, il faut etre comme le commun des mortels, si l'on ne veut provoquer ni moqueries, ni envie, ni jalousie. La particularite que tu as recue en partage est rare et enviable, j'en suis heureuse et fiere, mais pour l'amour de ta mere, tu ne devoileras jamais ce secret a personne, n'est-ce pas?

L'enfant promit, mais sans comprendre. Pendant tout le cours de la

journée, le cerveau de la jeune femme fut en ébullition; elle formait les projets les plus fantastiques, forgeait des plans, des intrigues, tous plus dangereux les uns que les autres et très effrayants par leurs conséquences. Cette perspective de vengeance donnait à son visage une expression de joie féroce et de je ne sais quoi de diabolique. La fièvre de l'inquiétude la gagnait, elle ne pouvait ni rester en place, ni lire, ni travailler. Le mouvement seul, était un dérivatif pour elle. Elle fondait sur le don particulier de son fils les plus vives espérances et se répétait sans cesse en faisant allusion au passé:

--Mon mari a fait mourir mon père de chagrin, et voilà des années que, nuit et jour, je cherche en vain le moyen de me venger, de le faire souffrir à son tour. Je l'ai trouvé maintenant. Je l'ai trouvé, ce moyen.

Lorsque vint la nuit, son agitation ne fit que croître. Elle continua ses expériences; une bougie à la main elle se mit à parcourir sa maison de la cave au grenier, cachant des aiguilles, des épingle, des bobines de fil, des ciseaux sous les oreillers, sous les tapis, dans les fentes des murs, dans le coffre à charbon, puis elle envoya le petit Archy les chercher dans l'obscurité; il trouva tout, et semblait ravi des encouragements que lui prodiguait sa mère en le couvrant de caresses.

A partir de ce moment, la vie lui apparut sous un angle nouveau; l'avenir lui semblait assuré; elle n'avait plus qu'à attendre le jour de la vengeance et jouir de cette perspective. Tout ce qui avait perdu de l'intérêt à ses yeux se prit à renaitre. Elle s'adonna de nouveau à la musique, aux langues, au dessin, à la peinture, et aux plaisirs de sa jeunesse si longtemps délaisse. De nouveau elle se sentait heureuse, et retrouvait un semblant de charme à l'existence. À mesure que son fils grandissait, elle surveillait ses progrès avec une joie indescriptible et un bonheur parfait.

Le cœur de cet enfant était plus ouvert à la douceur qu'à la dureté. C'était même à ses yeux son seul défaut. Mais elle sentait bien que son amour et son adoration pour elle auraient raison de cette disposition.

Pourvu qu'il sache hair! C'était le principal; restait à savoir s'il serait aussi tenace et aussi ancré dans son ressentiment que dans son affection. Ceci était moins sûr.

Les années passaient. Archy était devenu un jeune homme élégant, bien campé, très fort à tous les exercices du corps; poli, bien élevé, de manières agréables il portait un peu plus de seize ans. Un soir, sa mère lui déclara qu'elle voulait aborder avec lui un sujet important, ajoutant qu'il était assez grand et raisonnable pour mener à bien un projet difficile qu'elle avait conçu et muri pendant de longues années. Puis elle lui raconta sa lamentable histoire dans tous ses détails. Le jeune homme semblait terrorisé; mais, au bout d'un moment, il dit à sa mère:

--Je comprends maintenant; nous sommes des Sudistes; le caractère de son odieux crime ne comporte qu'une seule expiation possible. Je le chercherai, je le tuerai.

--Le tuer? Non. La mort est un repos, une délivrance; c'est un bienfait du ciel! il ne le mérite pas. Il ne faut pas toucher à un cheveu de sa tête!

Le jeune homme réfléchit un instant, puis reprit:

--Vous êtes tout pour moi, mère; votre volonté doit être la mienne; vos désirs sont impératifs pour moi. Dites-moi ce que je dois faire, je le ferai.

Les yeux de Mme Stillmann etincelaient de joie.

--Tu partiras a sa recherche, dit-elle. Depuis onze ans je connais le lieu de sa retraite; il m'a fallu cinq ans et plus pour le decouvrir, sans compter l'argent que j'ai du depenser. Il est dans une situation aisee et exploite une mine au Colorado. Il habite Denver et s'appelle Jacob Fuller. Voila. C'est la premiere fois que j'en parle depuis cette nuit inoubliable. Songe donc! ce nom aurait pu etre le tien, si je ne t'avais epargne cette honte en t'en donnant un plus respectable. Tu l'arracheras a sa retraite, tu le traqueras, tu le poursuivras, et cela toujours sans relache, ni treve; tu empoisonneras son existence en lui causant des terreurs folles, des cauchemars angoissants, si bien qu'il preferera la mort et aura le courage de se suicider. Tu feras de lui un nouveau Juif errant; il faut qu'il ne connaisse plus un instant de repos et que, meme en songe, son esprit soit persecute par le remords. Sois donc son ombre, suis-le pas a pas, martyrise-le en te souvenant qu'il a ete le bourreau de ta mere et de mon pere.

--Mere, j'obeirai.

--J'ai confiance, mon fils. Tout est pret, j'ai tout prevu pour ta mission. Voici une lettre de credit, depense largement; l'argent ne doit pas etre compte. Tu auras besoin de deguisements sans doute et de beaucoup d'autres choses auxquelles j'ai pense.

Elle tira du tiroir de sa table plusieurs carres de papier portant les mots suivants ecrits a la machine:

10.000 DOLLARS DE PRIME

"On croit qu'un certain individu qui sejourne ici est vivement recherche dans un Etat de l'Est.

"En 1880, pendant une nuit, il aurait attache sa jeune femme a un arbre, pres de la grand'route, et l'aurait cravachee avec une laniere de cuir; on assure qu'il a fait dechirer ses vetements par ses chiens et l'a laissee toute nue au bord de la route. Il s'est ensuite enfui du pays. Un cousin de la malheureuse jeune femme a recherche le criminel pendant dix-sept ans (adresse... Poste restante). La prime de dix mille dollars sera payee comptant a la personne qui, dans un entretien particulier, indiquera au cousin de la victime la retraite du coupable."

--Quand tu l'auras decouvert et que tu seras sur de bien tenir sa piste, tu iras au milieu de la nuit placarder une de ces affiches sur le batiment qu'il occupe; tu en poseras une autre sur un etablissement important de la localite. Cette histoire deviendra la fable du pays. Tout d'abord, il faudra par un moyen quelconque, que tu le forces a vendre une partie de ce qui lui appartient: nous y arriverons peu a peu, nous l'appauprirons graduellement, car si nous le ruinions d'un seul coup, il pourrait, dans un acces de desespoir chercher a se tuer.

Elle prit dans le tiroir quelques specimens d'affiches differentes, toutes ecrites a la machine, et en lut une:

"A Jacob Fuller... Vous avez... jours pour regler vos affaires. Vous ne serez ni tourmente ni derange pendant ce temps qui expirera a... heures du matin le... 18... A ce moment precis il vous faudra demenager. Si vous etes encore ici a l'heure que je vous fixe comme derniere limite, j'afficherai votre histoire sur tous les murs de cette localite, je ferai connaitre votre crime dans tous ses details, en precisant les dates et tous les noms, a commencer par le votre. Ne craignez plus aucune vengeance physique; dans aucun cas, vous n'aurez a redouter une agression. Vous avez ete infame pour un vieillard, vous lui avez torture le coeur. Ce qu'il a souffert, vous le souffrirez a votre tour."

--Tu n'ajouteras aucune signature. Il faut qu'il recoive ce message a son reveil, de bonne heure, avant qu'il connaisse la prime promise, sans cela, il pourrait perdre la tete et fuir sans emporter un sou.

--Je n'oublierai rien.

--Tu n'auras sans doute besoin d'employer ces affiches qu'au debut; peut-etre meme une seule suffira. Ensuite, lorsqu'il sera sur le point de quitter un endroit, arrange-toi pour qu'il recoive un extrait du message commençant par ces mots: "Il faut demenager, vous avez... jours." Il obeira, c'est certain.

### III

#### EXTRAITS DE LETTRES A SA MERE

Denver, 3 avril 1897.

Je viens d'habiter le meme local que Jacob Fuller pendant plusieurs jours. Je tiens sa trace maintenant; je pourrais le depister et le suivre a travers dix divisions d'infanterie. Je l'ai souvent approche et l'ai entendu parler. Il possede un bon terrain et tire un parti avantageux de sa mine; mais, malgre cela, il n'est pas tres riche. Il a appris le travail de mineur en suivant la meilleure des methodes, celle qui consiste a travailler comme un ouvrier a gages. Il parait assez gai de caractere, porte gaillardement ses quarante-quatre ans; il semble plus jeune qu'il n'est, et on lui donnerait a peine trente-six ou trente-sept ans. Il ne s'est jamais remarie et passe ici pour veuf. Il est bien pose, considere, s'est rendu populaire et a beaucoup d'amis. Moi-meme j'eprouve une certaine sympathie pour lui; c'est evidemment la voix du sang qui crie en moi!

Combien aveugles, insensees et arbitraires sont certaines lois de la nature, la plupart d'entre elles au fond! Ma tache est devenue bien penible maintenant. Vous le saisissez, n'est-ce pas? et vous me pardonnerez ce sentiment? Ma soif de vengeance du debut s'est un peu apaisee, plus meme que je n'ose en convenir devant vous; mais je vous promets de mener a bien la mission que vous m'avez confiee. J'eprouverai peut-etre moins de satisfaction, mais mon devoir reste imperieux: je l'accomplirai jusqu'au bout, soyez-en sure. Je ressens pourtant un profond sentiment d'indignation lorsque je constate que l'auteur de ce crime odieux est le seul qui n'en ait pas souffert. Son action infame a tourne entierement a son avantage, et au bout du compte il est heureux. Lui, criminel, s'est vu epargner toutes les souffrances; vous, l'innocente victime, vous les supportez avec une resignation admirable. Mais rassurez-vous, il recoltera sa part d'amertumes, je m'en charge.

\* \* \* \*

Silver Gulch, 19 mai...

J'ai placarde l'affiche n deg. 1 le 3 avril a minuit; une heure plus tard, j'ai glisse sous la porte de sa chambre l'affiche n deg. 2, lui signifiant de quitter Denver la nuit du 14 avant 11 h. 50.

Quelque vieux roublard de reporter m'a vole une affiche; en furetant dans toute la ville, il a decouvert ma seconde qu'il a egalement subtilisee. Ainsi, il a fait ce qu'on appelle en terme professionnel "un bon scoop", c'est-a-dire qu'il a su se procurer un document precieux, en s'arrangeant pour qu'aucun autre journal que le sien n'ait le meme

"tuyau". Ce scoop a permis à son journal, le principal de l'endroit, d'imprimer la nouvelle en gros caractères en tête de son article de fond du lendemain matin; venait ensuite un long dithyrambe sur notre malheur accompagné de violents commentaires sur le coupable; en même temps, le journal ouvrait une souscription de 1.000 dollars pour renforcer la prime déjà promise. Les feuilles publiques de ce pays s'entendent merveilleusement à soutenir une noble cause... surtout lorsqu'elles entrevoient une bonne affaire.

J'étais assis à table comme de coutume, à une place choisie pour me permettre d'observer et de deviner Jacob Fuller; je pouvais en même temps écouter ce qui se disait à sa table. Les quatre-vingts ou cent personnes de la salle commentaient l'article du journal en souhaitant la découverte de cette canaille qui infectait la ville de sa présence. Pour s'en débarrasser, tous les moyens étaient bons; on avait le choix du procédé: une balle, une canne plombée, etc.

Lorsque Fuller entra, il avait dans une main l'affiche (pliée), dans l'autre le journal. Cette vue me stupefia et me donna des battements de cœur. Il avait l'air sombre et semblait plus vieux de dix ans, en même temps que très préoccupé; son teint était devenu terne. Et songez un peu, ma chère maman, à tous les propos qu'il dut entendre! Ses propres amis, qui ne le soupçonnaient pas, lui appliquaient les épitètes et les qualificatifs les plus infâmes, en se servant du vocabulaire très risqué des dictionnaires dont la vente est permise ici. Et, qui plus est, il dut prendre part à la discussion et partager les appréciations véhémentes de ses amis. Cette circonstance le mettait mal à l'aise, et il ne parvint pas à me le dissimuler; je remarquai facilement qu'il avait perdu l'appétit et qu'il grignotait pour se donner contenance. À la fin, un des convives déclara:

--Il est probable que le vengeur de ce forfait est parmi nous dans cette salle et qu'il partage notre indignation générale contre cet inqualifiable scélérat. Je l'espère, du moins.

Ah! ma mère! Si vous aviez vu la manière dont Fuller grimacait et regardait effaré autour de lui. C'était vraiment pitoyable! N'y pouvant plus tenir, il se leva et sortit.

Pendant quelques jours, il donna à entendre qu'il avait acheté une mine à Mexico et voulait liquider sa situation à Denver pour aller au plus tard s'occuper de sa nouvelle propriété et la gérer lui-même.

Il joua bien son rôle, annonça qu'il emporterait avec lui quarante mille dollars, un quart en argent, le reste en billets; mais comme il avait grandement besoin d'argent pour régler sa récente acquisition, il était décidé à vendre à bas prix pour réaliser en espèces. Il vendit donc son bien pour trente mille dollars. Puis, devinez ce qu'il fit.

Il exigea le paiement en monnaie d'argent, prétextant que l'homme avec lequel il venait de faire affaire à Mexico était un natif de New-England, un maniaque plein de lubies qui préférait l'argent à l'or ou aux traîtres. Le motif parut étrange, étant donné qu'une traîte sur New-York pouvait se payer en argent sans la moindre difficulté. On jasa de cette originalité pendant un jour ou deux, puis ce fut tout, les sujets de discussion ne durèrent d'ailleurs jamais plus longtemps dans ce beau pays de Denver.

Je surveillais mon homme sans interruption; dès que le marché fut conclu et qu'il eut l'argent en poche, ce qui arriva le 11, je m'attachai à ses pas, sans perdre de vue le moindre de ses mouvements. Cette nuit-là, ou plutôt le 12 (car il était un peu plus de minuit), je le filai jusqu'à sa chambre qui donnait sur le même corridor que la mienne, puis, je rentrai chez moi; j'endossai mon déguisement sordide de laboureur, me maquillai la figure en conséquence, et m'assis dans ma chambre obscure,

gardant a portee de ma main un sac plein de vetements de rechange. Je laissai ma porte entrebaillee, me doutant bien que l'oiseau ne tarderait pas a s'envoler. Au bout d'une demi-heure, une vieille femme passa; elle portait un sac. Un coup d'oeil rapide me suffit pour reconnaître Fuller sous ce deguisement; je pris mon baluchon et le suivis.

Il quitta l'hotel par une porte de cote; et, tournant au coin de l'établissement, il prit une rue deserte qu'il remonta pendant quelques instants, sans se preoccuper de l'obscurite et de la pluie. Il entra dans une cour et monta dans une voiture a deux chevaux qu'il avait commandee a l'avance; sans permission, je grimpe derriere, sur le coffre a bagages, et nous partimes a grande allure. Apres avoir parcouru une dizaine de milles, la voiture s'arreta a une petite gare. Fuller en descendit et s'assit sur un chariot remise sous la veranda, a une distance calculee de la lumiere; j'entrai pour surveiller le guichet des billets. Fuller n'en prenant pas, je l'imitai. Le train arriva: Fuller se fit ouvrir un compartiment; je montai dans le meme wagon a l'autre extremite, et suivant tranquillement le couloir, je m'installai derriere lui. Lorsqu'il paya sa place au conducteur, il fallut bien indiquer sa gare de destination; je me glissai alors un peu plus pres de lui pendant que l'employe lui rendait sa monnaie.

Quand vint mon tour de payer, je pris un billet pour la meme station que Fuller, situee a environ cent milles vers l'Ouest. A partir de ce moment-la, et pendant une semaine, j'ai du mener une existence impossible. Il poussait toujours plus loin dans la region Ouest. Mais, au bout de vingt-quatre heures, il avait cesse d'etre une femme. Devenu un bon laboureur comme moi, il portait de grands favoris roux. Son equipement etait parfait, et il pouvait jouer son personnage mieux que tout autre, puisqu'il avait ete reellement un ouvrier a gages. Son meilleur ami ne l'aurait pas reconnu. A la fin, il s'establit ici, dans un camp perdu sur une petite montagne de Montana; il habite une maison primitive et va prospecter tous les jours; du matin au soir, il evite toute relation avec ses semblables.

J'ai pris pension a une guinguette de mineurs. Vous ne pouvez vous figurer le peu de confortable que j'y trouve. Rien n'y manque: les punaises, la salete, la nourriture infecte.

Voila quatre semaines que nous sommes ici, et pendant tout ce temps, je ne l'ai apercu qu'une fois; mais, chaque nuit, je suis a la trace ses allees et venues de la journee et me mets en embuscade pour l'observer. Des qu'il a eu loue une hutte ici, je me suis rendu a cinquante mille d'ici pour telegraphier a l'hotel de Denver de garder mes bagages jusqu'a nouvel ordre. Ici je n'ai besoin que de quelques chemises de rechange que j'ai eu soin d'apporter avec moi.

\* \* \* \* \*

Silver Gulch, 12 juin.

Je crois que l'episode de Denver n'a pas eu son echo jusqu'ici. Je connais presque tous les habitants du Camp et ils n'y ont pas encore fait la moindre allusion, du moins, devant moi. Sans aucun doute, Fuller se trouve tres heureux; il a loue a deux milles d'ici, dans un coin retire de la montagne, une concession qui promet un bon rendement et dont il s'occupe tres serieusement. Mais, malgre cela, il est metamorphose d'aspect! Jamais plus il ne sourit, il se concentre en lui-meme et vit comme un ours, lui qui etait si sociable et si gai, il y a a peine deux mois! Je l'ai vu passer plusieurs fois ces derniers jours, abattu, triste, et l'air deprime. Il fait peine a voir. Il s'appelle maintenant David Wilson.

Je m'imagine qu'il restera ici, jusqu'a ce que nous le delogions de nouveau. Puisque vous le voulez, je continuerai a le persecuter, mais je

ne vois pas en quoi il peut etre plus malheureux qu'a present. Je retournerai a Denver, m'accorder une saison de repos et d'agrement; je m'offrirai une nourriture meilleure, un lit plus confortable et des vêtements plus propres; puis je prendrai mes bagages et ferai demenager le malheureux Wilson.

\* \* \* \*

Denver, 19 juin.

Tout le monde le regarde ici. On espere qu'il fait fortune a Mexico; les voeux qu'on forme pour lui sont tres sinceres, et viennent du coeur. Je m'en rends parfaitement compte: je m'attarde a plaisir ici, je l'avoue; mais si vous etiez a ma place vous auriez pitié de moi. Je sens bien ce que vous allez penser de moi; vous avez cent fois raison au fond. Si j'étais a votre place, et si je portais dans mon coeur une cicatrice aussi profonde!!!... C'est décidé. Je prendrai demain le train de nuit.

\* \* \* \*

Denver 20 juin.

Dieu me pardonne, mère! nous sommes sur une fausse piste; nous pourchassons un innocent! Je n'en ai pas dormi de la nuit; le jour commence à poindre et j'attends impatiemment le train du matin!... Mais que les minutes me semblent longues, longues...

Ce Jacob Fuller est un cousin du coupable! Comment n'avons-nous pas supposé plus tôt que le criminel ne porterait plus jamais son vrai nom après son meurtre? Le Fuller de Denver a quatre ans de moins que l'autre; il est venu ici à vingt et un ans, en 1879, et était veuf un an avant votre mariage; les preuves à l'appui de ce que j'avance sont innombrables. Hier soir, j'ai longuement parlé de lui à des amis qui le connaissaient depuis le jour de son arrivée. Je n'ai pas bronché, mais mon opinion est bien arrêtée: dans quelques jours, je le rapatrierai en ayant soin de l'indemniser de la perte qu'il a subie en vendant sa mine; en son honneur je donnerai un banquet, une retraite aux flambeaux et une illumination dont les frais retomberont sur moi seul; on me traitera peut-être "d'esbrouffe", mais cela m'est égal. Je suis très jeune, vous le savez bien, et c'est la mon excuse. Dans quelque temps on ne pourra plus me traiter en enfant.

\* \* \* \*

Silver Gulch, 2 juillet.

Mère! Il est parti! Parti sans laisser aucun indice. Sa trace était refroidie à mon arrivée; je n'ai pu la retrouver. Je me lève aujourd'hui pour la première fois depuis cet événement. Mon Dieu! comme je voudrais avoir quelques années de plus pour mieux supporter les émotions. Tout le monde croit qu'il est parti pour l'Ouest; aussi vais-je me mettre en route ce soir; je gagnerai en voiture la gare la plus voisine à deux ou trois heures d'ici; je ne sais pas bien où je vais, mais je ne puis plus tenir en place; l'inaction en ce moment me met à la torture.

Bien entendu, il se cache sous un faux nom et un nouveau déguisement. Ceci me fait supposer que j'aurai peut-être à parcourir le monde entier pour le trouver! C'est du moins ce que je crois. Voyez-vous, mère! le Juif errant, en ce moment: c'est moi. Quelle ironie! Et dire que nous avions réservé "ce rôle à un autre"!

Toutes ces difficultés seraient apaisées si je pouvais placer une nouvelle affiche. Mais je me sens incapable de trouver dans mon cerveau un procédé qui n'effraie pas le pauvre fugitif. Ma tête est prête à

eclater. J'avais songe a cette affiche:

"Si le Monsieur qui a dernierement achete une mine a Mexico et en a vendu une a Denver veut bien donner son adresse" (mais a qui la donner?)  
"il lui sera explique comment il y a eu meprise a son sujet; on lui fera des excuses et on reparera le tort qui lui a ete cause en l'indemnisant aussi largement que possible."

Mais comprenez-vous la difficulte? Il croira a un piege; c'est tout naturel, d'ailleurs! Je pourrais encore ecrire: "Il est maintenant avere que la personne recherchée n'est pas celle qu'on a trouvée; il existait une similitude de nom; mais il y a eu échange pour des raisons spéciales." Cela pourrait-il aller? Je crains que les soupçons des gens de Denver ne soient éveillés. Ils ne manqueront pas de dire en se rappelant les particularités de son départ: Pourquoi s'est-il enfui s'il n'était pas coupable? Si je ne réussis pas à le trouver, il sera perdu dans l'estime des gens de Denver qui le portent très haut. Vous qui avez plus d'expérience et d'imagination que moi, venez à mon aide, ma chère mère!

Je n'ai qu'une clé, une clé unique, je connais son écriture; s'il inscrit son nouveau nom sur un registre d'hôtel sans prendre le soin de la contrefaire très bien, je pourrai la reconnaître, mais il faut pour cela que le hasard me fasse rencontrer le fugitif.

\* \* \* \*

San-Francisco, 28 juin 1898.

Vous savez avec quel soin j'ai fouillé tous les Etats du Colorado au Pacifique, et comment j'ai failli toucher au but. Eh bien! je viens encore d'éprouver un nouvel échec et cela pas plus tard qu'hier. J'avais retrouvé dans la rue sa trace encore chaude qui me conduisit vers un hôtel de second ordre. Je me suis trompé; j'ai du suivre le contre-pied; les chiens le font bien! Mais je ne possède malheureusement qu'une partie des instincts du chien, et souvent je me laisse induire en erreur par mes facultés d'homme. Il a quitté cet hôtel depuis dix jours, m'a-t-on dit. Je sais maintenant qu'il ne séjourne plus nulle part depuis les six ou huit derniers mois, qu'il est pris d'un grand besoin de mouvement et ne peut plus rester tranquille. Je partage ce sentiment et sais combien il est pénible! Il continue à porter le nom qu'il avait inscrit au moment où j'étais si près de le pincer, il y a neuf mois: "James Walker"; c'est aussi celui qu'il avait adopté en fuyant Silver Gulch. Il ne fait pas d'effort d'imagination et a décidément peu de goût pour les noms de fantaisie. Il m'a été facile de reconnaître son écriture très légèrement déguisée.

On m'assure qu'il vient de partir en voyage sans laisser d'adresse et sans dire où il allait; qu'il a pris un air effare lorsqu'on le questionnait sur ses projets; il n'avait, paraît-il, qu'une valise ordinaire pour tout bagage et il l'a emportée à la main. "C'est un pauvre petit vieux, a-t-on ajouté, dont le départ ne fera pas grand tort à la maison."

Vieux! Je suppose qu'il l'est devenu maintenant, mais n'en sais pas plus long, car je ne suis pas resté assez longtemps. Je me suis précipité sur sa trace; elle m'a conduit à un quai. Mère! La fumée du vapeur qui l'emportait se perdait à l'horizon! J'aurais pu gagner une demi-heure en prenant dès le début la bonne direction; mais il était même trop tard pour fréter un remorqueur et courir la chance de rattraper son bateau! Il est maintenant en route pour Melbourne!

\* \* \* \*

Hope Canyon, Californie.

3 octobre 1900.

Vous etes en droit de vous plaindre. Une lettre en un an: c'est trop peu, j'en conviens; mais comment peut-on ecrire lorsqu'on n'a a enregister que des insucces? Tout le monde se laisserait demonter; pour ma part, je n'ai plus de coeur a rien.

Je vous ai raconte, il y a longtemps, comment je l'avais manque, a Melbourne, puis comment je l'avais pourchasse pendant des mois en Australie. Apres cela, je l'ai suivi aux Indes, je crois meme l'avoir apercu a Bombay; j'ai refait derriere lui tout son voyage, a Baroda, Rawal, Pindi, Lucknow, Lahore, Cawnpore, Allahabad, Calcutta, Madras, semaine par semaine, mois par mois, sous une chaleur torride et dans une poussiere! Je le traquais de pres, et croyais le tenir; mais il s'est toujours echappe. Puis, a Ceylan, puis a...

Mais je vous raconterai tout cela en detail. Il m'a ramene en Californie, puis a Mexico, et de la il retourna en Californie. Depuis ce moment-la, je l'ai pourchasse dans tous les pays, depuis le 1er janvier jusqu'au mois dernier. Je suis presque certain qu'il se tient pres de Hope Canyon. J'ai suivi sa trace jusqu'a trente milles d'ici, mais je l'ai perdue; pour moi, quelqu'un a du l'enlever en voiture.

Maintenant je me repose de mes recherches infructueuses. Je suis ereinte, mere! decourage et bien souvent pres de perdre mon dernier espoir. Pourtant, les mineurs de ce pays sont de braves gens; leurs manieres affables que je connais de longue date et leur franchise d'allures sont bien faites pour me remonter le moral et me faire oublier mes ennuis. Voila plus d'un mois que je suis ici. Je partage la cabane d'un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, "Sammy Hillyer", comme moi fils unique d'une mere qu'il idolatre et a qui il ecrit regulierement chaque semaine (ce dernier trait me ressemble moins). Il est timide, et sous le rapport de l'intelligence... certes... il ne faudrait pas lui demander de mettre le feu a une riviere; a part cela, je l'aime beaucoup; il est bon camarade, assez distingue, et je benis le ciel de me l'avoir donne pour ami; je peux au moins echanger avec lui mes impressions; c'est une grande satisfaction, je vous assure. Si seulement "James Walker" avait cette compensation, lui qui aime la societe et la bonne camaraderie. Cette comparaison me fait penser a lui, a la derniere entrevue que nous avons eue. Quel chaos que tout cela, lorsque j'y songe!

A cette epoque, je luttais contre ma conscience pour m'attacher a sa poursuite! Le coeur de Sammy Hillyer est meilleur que le mien, meilleur que tous ceux de cette petite republique, j'imagine; car il se declare le seul ami de la brebis galeuse du camp, un nomme Flint Buckner. Ce dernier n'adresse la parole a personne en dehors de Sammy Hillyer.

Sammy pretend qu'il connaît l'histoire de Flint, que c'est le chagrin seul qui l'a rendu aussi sombre et que pour ce motif on devrait etre pour lui aussi charitable que possible. Un coeur d'or seul peut s'accommorder du caractere de Flint Buckner, d'apres tout ce que j'entends dire de lui. Le detail suivant vous donnera d'ailleurs une idee plus exacte du bon coeur de Sammy que tout ce que je pourrais vous raconter. Au cours d'une de nos causeries, il me dit a peu pres ceci:

"Flint est un de mes compatriotes et me confie tous ses chagrins; il deverse dans mon coeur le trop plein de ses tristesses quand il sent que le sien est pres d'eclater. Il est impossible de rencontrer une homme plus malheureux, je t'assure, Archy Stillmann: sa vie n'est qu'un tissu de miseres morales qui le font paraître beaucoup plus vieux que son age. Il a perdu depuis bien des années déjà la notion du repos et du calme. Il n'a jamais connu la chance; c'est un mythe pour lui et je lui ai souvent entendu dire qu'il soupirait apres l'enfer de l'autre monde

pour faire diversion aux miseres de cette vie."

#### IV

C'etait par une matinee claire et fraiche du commencement d'octobre. Les lilas et les cytises, illumines par un radieux soleil d'automne, avaient des reflets particuliers et formaient une voute ininterrompue que la nature aimable mettait a la disposition des etres qui habitent la region des hautes branches. Les melezes et les grenadiers profilaient leurs formes rouges et jaunes et jetaient une teinte de gaiete sur cet ocean de verdure; le parfum enivrant des fleurs ephemeres embaumait l'atmosphere en delire; bien haut dans les airs un grand oiseau solitaire planait, majestueux et presque immobile; partout regnait le calme, la serenite et la paix des regions etherees. Ceci se passe en octobre 1900, a Hope-Canyon, et nous sommes sur un terrain de mines argentiferes dans la region d'Esmeralva. Solitaire et recule, l'endroit est de decouverte recente; les nouveaux arrives le croient riche en metal (il suffira de le prospecter pendant un an ou deux pour etre fixe sur sa valeur). Comme habitants, le camp se compose d'environ deux cents mineurs, d'une femme blanche avec son enfant, de quelques blanchisseurs chinois, d'une douzaine d'Indiens plus ou moins nomades, qui portent des vetements en peaux de lapin, des chapeaux de liege et des colliers de bimbeloterie. Il n'y a ici ni moulins, ni eglise, ni journaux. Le camp n'existe que depuis deux ans et la nouvelle de sa fondation n'a pas fait sensation; on ignore generalement son nom et son emplacement.

Des deux cotes de Hope-Canyon, les montagnes se dressent a pic, formant une muraille de trois mille pieds, et la longue file des huttes qui s'echelonnent au fond de cet entonnoir ne recoit guere qu'une fois par jour, vers midi, la caresse passagere du soleil. Le village s'étend sur environ deux milles en longueur et les cabanes sont assez espacees l'une de l'autre. L'auberge est la seule maison vraiment organisee; on peut même dire qu'elle represente la seule maison du camp. Elle occupe une position centrale et devient, le soir, le rendez-vous de la population. On y boit, on y joue aux cartes et aux dominos: il existe un billard dont le tapis couture de dechirures a été repare avec du taffetas d'Angleterre. Il y a bien quelques queues, mais sans procedes; quelques billes fendues qui, en roulant, font un bruit de casserole felee et ne s'arretent que par soubresauts, et meme un morceau de craie ebrechee; le premier qui arrive a faire six carambolages de suite peut boire tant qu'il veut, aux frais du bar.

La case de Flint Buckner etait au sud, la derniere du village; sa concession etait a l'autre extremite, au nord, un peu au-delà de la derniere hutte dans cette direction. Il etait d'un caractere cassant, peu sociable, et n'avait pas d'amis. Ceux qui essayaient de frayer avec lui ne tardaient pas a le regretter et lui faussaient compagnie au bout de peu de temps. On ne savait rien de son passe. Les uns croyaient que Sammy Hillyer savait quelque chose sur lui: d'autres affirmaient le contraire. Si on le questionnait a ce sujet, Sammy pretendait toujours ignorer son passe. Flint avait a ses gages un jeune Anglais de seize ans, tres timide et qu'il traitait durement, aussi bien en public que dans l'intimite. Naturellement, on s'adressait a ce jeune homme pour avoir des renseignements sur son patron, mais toujours sans succes. Fetlock Jones (c'est le nom du jeune Anglais) racontait que Flint l'avait recueilli en prospectant une autre mine, et comme lui-même n'avait en Amerique ni famille ni amis, il avait trouve sage d'accepter les propositions de Buckner; en retour du labeur penible qui lui etait impose, Jones recevait pour tout salaire du lard et des haricots. C'etait tout ce que ce jeune homme voulait raconter sur son maître.

Il y avait déjà un mois que Fetlock était rive au service de Flint; son apparence déjà chétive pouvait inspirer de jour en jour de sérieuses inquiétudes, car on le voyait déperir sous l'influence des mauvais traitements que lui faisait subir son maître. Il est reconnu, en effet, que les caractères doux souffrent amerement de la moindre brutalité, plus amerement peut-être que les caractères fortement trempés qui s'emportent en paroles et se laissent même aller aux voies de fait quand leur patience est à bout et que la coupe déborde. Quelques personnes compatissantes voulaient venir en aide au malheureux Fetlock et l'engageaient à quitter Buckner; mais le jeune homme accueillit cette idée avec un effroi mal dissimulé et répondit qu'il ne l'oserait jamais.

Pat Riley insistait en disant:

--Quittez donc ce maudit harpagon et venez avec moi. N'ayez pas peur, je me charge de lui faire entendre raison, s'il proteste.

Fetlock le remercia les larmes aux yeux, mais se mit à trembler de tous ses membres en répétant qu'il n'oserait pas, parce que Flint se vengerait s'il le retrouvait en tête à tête au milieu de la nuit. "Et puis, voyez-vous, s'écriait-il, la seule pensée de ce qui m'arriverait me donne la chair de poule, M. Riley."

D'autres lui conseillaient: "Sauvez-vous, nous vous aiderons et vous gagnerez la côte une belle nuit." Mais toutes les suggestions ne pouvaient le décider; Fetlock prétendait que Flint le poursuivrait et le ramènerait pour assouvir sa vengeance.

Cette idée de vengeance, personne ne la comprenait. L'état miserable du pauvre garçon suivait son cours et les semaines passaient. Il est probable que les amis de Fetlock se seraient rendu compte de la situation, s'ils avaient connu l'emploi de ses moments perdus. Il couchait dans une hutte voisine de celle de Flint et passait ses nuits à réfléchir et à chercher un moyen infaillible de tuer Flint sans être découvert. Il ne vivait plus que pour cela; les heures pendant lesquelles il machinait son complot étaient les seuls moments de la journée auxquels il aspirait avec ardeur et qui lui donnaient l'illusion du bonheur.

Il pensa au poison. Non, ce n'était pas possible; l'enquête révélerait où il l'avait pris et qui le lui avait vendu. Il eut l'idée de lui loger une balle dans le dos quand il le trouverait entre quatre yeux, un soir où Flint rentrerait chez lui vers minuit, après sa promenade accoutumée.

Mais quelqu'un pourrait l'entendre et le surprendre. Il songea bien à le poignarder pendant son sommeil. Mais sa main pourrait trembler, son coup ne serait peut-être pas assez sûr; Flint alors s'emparerait de lui. Il imagina des centaines de procédés variés; aucun ne lui paraissait infaillible; car les moyens les plus secrets présentaient toujours un danger, un risque, une possibilité pour lui d'être trahi. Il ne s'arrêta donc à aucun.

Mais il était d'une patience sans borne. Rien ne presse, se disait-il. Il se promettait de ne quitter Flint que lorsqu'il l'aurait réduit à l'état de cadavre; mieux valait prendre son temps, il trouverait bien une occasion d'assouvir sa vengeance. Ce moyen existait et il le découvrirait, dut-il pour cela subir toutes les hontes et toutes les misères.

Oui! il trouverait sûrement un procédé qui ne laisserait aucune trace de son crime, pas le plus petit indice; rien ne pressait: mais quand il l'aurait trouvé, oh! alors, quelle joie de vivre pour lui!

En attendant, il était prudent de conserver religieusement intacte sa réputation de douceur, et il s'efforçait plus que jamais de ne pas

laisser entendre le moindre mot de son ressentiment ou de sa colere contre son oppresseur.

Deux jours avant la matinee d'octobre a laquelle nous venons de faire allusion, Flint avait achete differents objets qu'il rapportait a sa cabane, aide par Fetlock: une caisse de bougies, qu'ils placerent dans un coin, une boite de poudre explosive qu'ils logerent au-dessus des bougies, un petit baril de poudre qu'ils deposerent sous la couchette de Flint et un enorme chapelet de fusees qu'ils accrocherent a un clou.

Fetlock en conclut que le travail du pic allait bientot faire place a celui de la poudre et que Flint voulait commencer a faire sauter les blocs. Il avait deja assiste a ce genre d'explosions, mais n'en connaissait pas la preparation. Sa supposition etait exacte; le temps de faire sauter la mine etait venu.

Le lendemain matin, ils porterent au puits les fusees, les forets, et la boite a poudre. Le trou avait a peu pres huit pieds de profondeur, et pour arriver au fond comme pour en sortir, il fallait se servir d'une petite echelle. Ils descendirent donc; au commandement, Fetlock tint le foret (sans savoir comment s'en servir) et Flint se mit a cogner. Au premier coup de marteau, le foret echappa des mains de Fetlock et fut projete de cote.

--Maudit fils de negre, vocifera Flint, en voila une maniere de tenir un foret! Ramasse-le et tache de tenir ton outil! Je t'apprendrai ton metier, attends! Maintenant charge.

Le jeune homme commenca a verser la poudre.

--Idiot, grommela Flint, en lui appliquant sur la machoire un grand coup de crosse, qui lui fit perdre l'équilibre. Leve-toi! Tu ne vas pas rester par terre, je pense. Allons, mets d'abord la meche, maintenant la poudre; assez; assez! Veux-tu remplir tout le trou? Espece de poule mouillee! Mets de la terre, du gravier et tasse le tout. Tiens! grand imbecile, sors de la.

Il lui arracha l'instrument et se mit a damer la charge lui-meme en jurant et blasphemant comme un forcene. Puis il alluma la meche, sortit du puits et courut a cinquante metres de la, suivi de Fetlock. Ils attendirent quelques instants: une epaisse fumee se produisit et des quartiers de roche volerent en l'air avec un fracas d'explosion; une pluie de pierres retomba et tout rentra dans le calme.

--Quel malheur que tu ne te sois pas trouve la-dedans, s'ecria le patron.

Ils redescendirent dans le puits, le nettoyeron, preparerent un nouveau trou et recommenceron la meme operation:

--Regarde donc ce que tu fais au lieu de tout gaspiller: Tu ne sais donc pas regler une charge?

--Non, maître!

--Tu ne sais pas? Ma foi! je n'ai jamais rien vu d'aussi bete que toi.

Il sortit du puits et crio a Fetlock qui restait en bas:

--Eh bien! idiot! Vas-tu rester la toute la journee! Coupe la meche et allume-la!

Le pauvre garcon repondit tout tremblant:

--Maitre, je ferai comme il vous plaira.

--Comment? tu oses me repondre, a moi? Coupe, allume, te dis-je!

Le jeune garcon fit ce qui lui etait commandé.

--Sacrebleu, hurla Flint; tu coupes une meche aussi courte... je voudrais que tu sautes avec...

Dans sa colere, il retira l'echelle et s'enfuit.

Fetlock resta terrorise.

--Oh! mon Dieu! mon Dieu! au secours! Je suis perdu, criait-il. Que faire? que faire?

Il s'adossa au mur et s'y cramponna comme il put: le petillement de la poudre qui s'allumait l'empechait d'articuler un son; sa respiration s'arreta, il etait la sans force et inerte; encore deux ou trois secondes, et il volerait en l'air avec les blocs de pierre. Une inspiration subite lui vint. Il allongea le bras, saisit la meche et coupa l'extremite qui depassait d'un pouce au-dessus du sol; il etait sauve! Il tomba a moitie evanoui et mort de peur, murmurant avec un sourire sur les levres:

--Il m'a montre! Je savais bien qu'avec de la patience, j'y arriverais!

Cinq minutes apres, Buckner se glissa furtivement au puits, l'air gene et inquiet, et en examina le fond. Il comprit la situation et vit ce qui etait arrive; il descendit l'echelle. Fetlock put remonter malgre son grand affaiblissement et son emotion. Il etait livide; sa mine effrayante parut impressionner Buckner qui essaya de lui temoigner un regret et un semblant de sympathie; mais ces deux sentiments lui etaient trop inconnus pour qu'il sut les exprimer.

--C'est un accident, lui dit-il. N'en parle a personne, n'est-ce pas? J'étais enerve et ne savais plus tres bien ce que je faisais. Tu me parais fatigued, tu as trop travaille aujourd'hui. Va a ma cabane et mange tout ce que tu voudras; ensuite, repose-toi bien.

N'oublie pas que cet accident est du a mon seul enervement.

--Vous m'avez bien effraye, lui dit Fetlock en s'en allant, mais j'ai au moins appris quelque chose, je ne le regrette pas.

--Pas difficile a contenter, marmotta Buckner en l'observant du coin de l'oeil. Je me demande s'il en parlera; l'osera-t-il? Quelle guigne qu'il n'ait pas ete tue!

Fetlock ne pensa pas a se reposer pendant le conge qui lui avait ete accorde; il l'employa a travailler avec ardeur et a preparer, fievreusement, son plan de vengeance. Des broussailles epaisse couvraient la montagne du cote de la demeure de Flint. Fetlock s'y cacha et adopta cette retraite pour machiner son complot. Ses derniers preparatifs devaient se faire dans le bouge qui lui servait de hutte.

--S'il a le moindre soupcon a mon endroit, pensa-t-il, il a bien tort de croire que je raconterai ce qui s'est passe; d'ailleurs, il ne le croira pas longtemps; bientot il sera fixe. Demain je ne me departirai pas de ma douceur et de ma timidite habituelles qu'il croit inalterables. Mais apres-demain, au milieu de la nuit, sa derniere heure aura sonne sans que personne au monde puisse soupçonner l'auteur de sa mort et la maniere dont elle sera survenue. Le piquant de la chose est que lui-meme m'en ait suggere l'idee.

## V

Le jour suivant s'ecoula sans aucun incident. Minuit va sonner et, dans peu d'instants, une nouvelle journee commencera. La scene se passe au bar, dans la salle de billard. Des hommes d'aspect commun, aux vetements grossiers, coiffes de chapeaux a larges bords, portent leurs pantalons serres dans de grosses bottes, ils sont tous en veston et se tiennent groupes autour d'un poele de fonte qui, bourre de charbon, leur distribue une genereuse chaleur; les billes de billard roulent avec un son fele; a l'interieur de la salle, on n'entend pas d'autre bruit; mais, au dehors, la tempete mugit. Tous paraissent ennuyes et dans l'attente.

Un mineur, aux epaules carrees, entre deux ages, avec des favoris grisonnants, l'oeil dur et la physionomie maussade, se leve sans mot dire, il passe son bras dans un rouleau de meche, ramasse quelques objets lui appartenant et sort sans prendre conge de ses compagnons. C'est Flint Buckner. A peine la porte est-elle refermee sur lui que la conversation, genee par sa presence, reprend avec entrain.

--Quel homme regle! il vaut une pendule, dit Jack Parker, le forgeron, sans tirer sa montre; on sait qu'il est minuit quand il se leve pour sortir.

--Sa regularite est bien la seule qualite qu'il possede, repliqua le mineur Peter Hawes, je ne lui en connais pas d'autre; vous non plus, que je sache?

--Il fait tache parmi vous, dit Ferguson, l'associe de Well-Fargo. Si j'etais proprietaire de cet etablissement, je le forcerais bien a se demuseler un jour ou l'autre, qu'il le veuille ou pas!

En meme temps il lanca un regard significatif au patron du bar qui fit semblant de ne pas comprendre, car l'homme en question etait une bonne pratique, et rentrait chaque soir chez lui apres avoir consomme un stock de boissons variees servies par le bar.

Dites donc, les amis, demanda le mineur Ham Sandwich, l'un de vous se souvient-il que Buckner lui ait jamais offert un cocktail?

--Qui? lui? Flint Buckner? Ah! non certes!

Cette reponse ironique sortit avec un ensemble parfait de la bouche de tous les assistants.

Apres un court silence, Pat Riley, le mineur, reprit:

--Cet oiseau-la est un vrai phenomene. Et son aide tout autant que lui. Moi, je ne les comprehends ni l'un ni l'autre; je donne ma langue au chat!

--Vous etes pourtant un malin, repondit Ham Sandwich, mais, ma foi, les enigmes que sont ces deux individus restent impossibles a deviner. Le mystere qui entoure le patron enveloppe egalement son acolyte. C'est bien votre avis n'est-ce pas?

--Pour sur!

Chacun acquiesca. Un seul d'entre eux gardait le silence. C'etait le nouvel arrivant, Peterson. Il commanda une tournee de rafraichissements pour tous et demanda si, en dehors de ces deux types etranges, il existait au camp un troisieme phenomene.

--Nous oublions Archy Stillmann, repondirent-ils tous.

Celui-la aussi est donc un drole de pistolet? demanda Peterson.

--On ne peut pas vraiment dire que cet Archy Stillmann soit un phenomene, continua Ferguson, l'employe de Well-Fargo; il me fait plutot l'effet d'un toque!

Ferguson avait l'air de savoir ce qu'il disait. Et comme Peterson desirait connaitre tout ce qui concernait Stillmann, chacun se declara pret a lui raconter sa petite histoire. Ils commencerent tous a la fois, mais Billy Stevens, le patron du bar, rappela tout le monde a l'ordre, declarant qu'il valait mieux que chacun parlat a son tour.

Il distribua les rafraichissements et donna la parole a Ferguson.

Celui-ci commenca:

--Il faut d'abord vous dire qu'Archy n'est qu'un enfant, c'est tout ce que nous savons de lui; on peut chercher a le sonder, mais c'est peine perdue; on n'en peut rien tirer; il reste completement muet sur ses intentions et ses affaires personnelles; il ne dit meme pas d'ou il est et d'ou il vient. Quant a deviner la nature du mystere qu'il cache, c'est impossible, car il excelle a detourner les conversations qui le genent. On peut supposer tout ce que l'on veut; chacun est libre, mais a quoi cela mene-t-il? A rien, que je sache!

Quel est, en fin de compte, son trait de caractere distinctif? Possede-t-il une qualite speciale? La vue peut-etre, l'ouie, ou l'instinct? La magie, qui sait? Choisissez, jeunes et vieux, femmes et enfants. Les paris sont ouverts. Eh bien, je vais vous edifier sur ses aptitudes; vous pouvez venir ici, disparaître, vous cacher, ou vous voudrez, n'importe ou; pres ou loin, il vous trouvera toujours et mettra la main sur vous.

--Pas possible?

--Comme j'ai l'honneur de vous le dire. Le temps ne compte pas pour lui, l'état des éléments le laisse bien indifférent, il n'y prête aucune attention; rien ne le dérange!

--Allons donc! et l'obscurité? la pluie? la neige?

--Hein?

--Tout cela lui est bien égal. Il s'en moque.

--Et le brouillard?

--Le brouillard! ses yeux le percent comme un boulet de canon! Tenez, jeunes gens. Je vais vous raconter quelque chose de plus fort. Vous me traiterez de blagueur!

--Non, non, nous vous croyons, crierent-ils tous en chœur. Continuez, Well-Fargo.

--Eh bien! messieurs, supposez que vous laissiez Stillmann ici en train de causer avec vos amis: sortez sans rien dire, dirigez-vous vers le camp et entrez dans une cabane quelconque de votre choix; prenez-y un livre, plusieurs si vous voulez, ouvrez-les aux pages qu'il vous plaira en vous rappelant leurs numéros; il ira droit à cette cabane et ouvrira le ou les livres aux pages touchées par vous; il vous les désignera toutes sans se tromper.

--Ce n'est pas un homme, c'est un démon.

--Je suis de votre avis. Et maintenant, je vous raconterai un de ses exploits les plus merveilleux.

--La nuit derniere, il a...

Il fut interrompu par une grande rumeur au dehors; la porte s'ouvrit brusquement et une foule en émoi se précipita dans le bar entourant la seule femme blanche du camp qui criait et pleurait:

--Ma fille! ma fille! partie! perdue! Pour l'amour du ciel, dites-moi où est Archy Stillmann, nous ne savons plus où chercher.

--Asseyez-vous, Mrs Hogan, lui dit le patron du bar. Asseyez-vous et calmez-vous, Stillmann est ici depuis trois heures; il a engagé une chambre après avoir rôdé toute la journée à la recherche d'une piste, suivant sa bonne habitude. Il est ensuite monté se coucher. Ham Sandwich, va donc le réveiller et amène-le; il est au numéro 14.

Archy fut vite habillé et descendu. Il demanda des détails à Mrs Hogan.

--Hélas! mon ami, je n'en ai pas. Si j'en possédais seulement! Je l'avais couchée à sept heures et lorsque je suis rentrée, il y a une heure, plus personne! Je me suis précipitée chez vous; vous n'y étiez pas; depuis, je vous cherche partout, frappant à toutes les portes; je viens ici en désespoir de cause, folle, épouvantée, le cœur brisé. Dieu merci, je vous ai trouvée enfin! et vous me découvrirez mon enfant! Venez vite! vite!

--Je suis prêt, Madame, je vous suis; mais regagnez d'abord votre logement.

Tous les habitants du camp avaient envie de prendre part à la chasse. Ceux de la partie Sud du village étaient sur pied, et une centaine d'hommes vigoureux balançaient dans l'obscurité les faibles lueurs de leurs lanternes vacillantes. Ils se formèrent en groupes de trois ou quatre, pour s'échelonner plus facilement le long du chemin, et emboîtèrent rapidement le pas des guides. Bientôt, ils arriveront à la maisonnette des Hogan.

--Passez-moi une lanterne, dit Archy.

Il la posa sur la terre dure et s'agenouilla en ayant l'air d'examiner le sol attentivement.

--Voilà sa trace, dit-il en indiquant du doigt deux ou trois marques sur le sol. La voyez-vous?

Quelques-uns d'entre les mineurs s'agenouillèrent et écarquillèrent leurs yeux pour mieux voir. Les uns s'imaginèrent apercevoir quelque chose, les autres durent avouer, en secouant la tête de dépit, que la surface très unie ne portait aucune marque perceptible à leurs yeux.

--Il se peut, dit l'un, que le pied de l'enfant ait laissé son empreinte, mais je ne la vois pas.

Le jeune Stillmann sortit, tenant toujours la lampe près de la terre; il tourna à gauche, et avança de quelques pas en examinant le sol soigneusement.

--Je tiens la trace, venez maintenant, et que quelqu'un prenne la lanterne.

Il se mit en route, d'un pas allégé, dans la direction du Sud, escorté par les curieux, et suivit, en décrittant des courbes, toutes les

sinuosités de la gorge pendant une lieue environ. Ils arriverent à une plaine couverte de sauges, vaste et obscure. Stillmann commanda: Halte, ajoutant:

--Il ne s'agit pas de partir sur une fausse piste, orientons-nous de nouveau dans la bonne direction.

Il reprit la lanterne et examina la route sur une longueur de vingt mètres environ.

--Venez, dit-il, tout va bien.

Il se remit en route, fouillant les buissons de sauge, pendant un quart de mille et obliquant toujours à droite; puis il prit une autre direction, fit un grand circuit, repartit droit devant lui et marcha résolument vers l'ouest pendant un demi-mille. Il s'arreta, disant:

--Elle s'est reposée ici, la pauvre petite. Tenez la lanterne et regardez; c'est là qu'elle s'est assise.

A cet endroit, le sol était net comme une plaque d'acier et il fallait une certaine audace pour pretendre reconnaître sur ce miroir uni la moindre trace révélatrice. La malheureuse mère, reprise de découragement, tomba à genoux, basant la terre et sanglotant.

--Mais où est-elle alors? demanda quelqu'un. Elle n'est pourtant pas restée ici; nous la verrions, je pense.

Stillmann continua à tourner en rond sur place, sa lanterne à la main; il paraissait absorbé dans ses recherches.

--Eh bien! dit-il, sur un ton maussade. Je ne comprends plus.

Il examina encore.

--Il n'y a pas à en douter, elle s'est arrêtée ici, mais elle n'en est pas repartie. J'en réponds! Reste à trouver l'éénigme.

La pauvre mère se désolait de plus en plus.

--Oh! mon Dieu! et vous Vierge Marie! venez à mon aide! Quelque animal l'a emportée! C'est fini! je ne la reverrai jamais, jamais plus!

--Ne perdez pas espoir, madame, lui dit Archy. Nous la retrouverons, ne vous découragez pas.

--Dieu vous bénisse pour ces bonnes paroles de consolation, monsieur Archy, et elle prit sa main qu'elle couvrit de baisers.

Peterson, le dernier arrive, chuchota avec ironie à l'oreille de Ferguson:

--En voilà une merveille d'avoir découvert cet endroit. Vraiment pas la peine de venir si loin, tout de même; le premier coin venu nous en aurait appris autant. Nous voilà bien renseignés, maintenant!

L'insinuation n'était pas du goût de Ferguson, qui répondit sur un ton emballe:

--Vous allez peut-être chercher à nous faire croire que l'enfant n'est pas venue ici? Je vous déclare que cette petite a passé par ici; si vous voulez vous attirer de sérieux ennuis, vous n'avez qu'à...

--Tout va bien! cria Stillmann. Venez tous ici et regardez bien. La trace nous crevait les yeux et nous n'y avons rien vu les uns et les

autres.

Tous s'accroupirent avec ensemble a l'endroit suppose ou l'enfant avait du s'asseoir et se mirent a ecarquiller les yeux en fixant le point designe par le doigt d'Archy. Apres une pause suivie de profonds soupirs de decouragement, Pat Riley et Ham Sandwich repondirent ensemble:

--Eh bien, Archy? Nous n'avons rien vu!

--Rien? vous appelez cela rien?

Et avec son doigt il fit sur le sol un signe cabalistique.

--La, la reconnaissiez-vous maintenant la trace d'Injin Billy? C'est lui qui a l'enfant.

--Dieu soit loue! s'ecria la mere.

--Reprenez la lanterne. Je tiens de nouveau la bonne direction.  
Suivez-moi.

Il partit comme un trait, traversant rapidement les buissons de sauge, puis disparut derriere un monticule de sable; les autres avaient peine a suivre: ils le rejoignirent et le retrouverent assis tranquillement en train de les attendre. A dix pas plus loin on apercevait une hutte miserable, un pauvre abri informe, fait de vieux chiffons et de couvertures de chevaux en loques qui laissaient filtrer une lumiere a peine tamisee.

--Prenez le commandement, Mrs Hogan, dit le jeune homme. Vous avez le droit d'entrer la premiere.

Tous la suivirent et purent voir le spectacle qu'offrait l'interieur de cette hutte: Injin Billy etait assis par terre, l'enfant dormait a cote de lui. Sa mere la prit dans ses bras et l'etouffa de caresses; son coeur debordait de reconnaissance pour Archy Stillmann; elle pleurait a chaudes larmes. D'une voix etrangee par l'emotion, elle laissa echapper un flot de ces paroles attendries, de ces accents chauds et ardents que seul peut trouver un coeur irlandais.

--Je l'ai trouvee vers dix heures, expliqua Billy. Elle s'etait endormie, tres fatigee, la figure humectee de larmes, je suppose; je l'ai ramenee ici, et l'ai nourrie, car elle mourait de faim; depuis ce moment elle n'a cesse de dormir.

Dans un elan de reconnaissance sans bornes, l'heureuse femme l'embrassa lui aussi, l'appelant "le Messager du ciel". En admettant qu'il soit un messager du ciel, il etait certainement un ange deguise et grime, car son accoutrement bizarre n'avait rien de seraphique.

A une heure et demie du matin, le cortege rentra au village en chantant un refrain triomphal et en brandissant des torches; c'etait une vraie retraite aux flambeaux. Ils n'oublierent pas de boire tout le long de la route et, pour tuer les dernieres heures de cette nuit mouvementee, ils s'entasserent au bar en attendant le jour.

## DEUXIEME PARTIE

|

## SHERLOCK HOLMES ENTRE EN SCENE

Le jour suivant, une rumeur sensationnelle circula au village. Un étranger de haute marque, à l'air grave et imposant, à la tournure très distinguée, venait d'arriver à l'auberge. Il avait inscrit sur le registre le nom magique de:

SHERLOCK HOLMES

La nouvelle se repandit de hutte en hutte, de bouche en bouche dans la mine; chacun planta là ses outils pour courir aux vrais renseignements. Un mineur qui passait par la partie Sud du village annonça la nouvelle à Pat Riley, dont la concession touchait à celle de Flint Buckner. Feflock Jones parut très affecté de cet événement et murmura même:

--L'oncle Sherlock! Quelle guigne!

Il arriva juste au moment où... Puis il se mit à revasser, se disant à lui-même:

--Après tout, pourquoi avoir peur de lui? Tous ceux qui le connaissent comme moi, savent bien qu'il n'est capable de découvrir un crime qu'autant qu'il a pu préparer son plan à l'avance, classer ses arguments et accumuler ses preuves.

Au besoin il se procure (moyennant finances) un complice de bonne volonté qui exécute le crime point par point comme il l'a prévu!... Eh bien! cette fois Sherlock sera très embarrassé; il manquera de preuve et n'aura rien pu préparer. Quant à moi, tout est prêt. Je me garderai bien de différer ma vengeance... non certainement pas! Flint Buckner quittera ce bas monde cette nuit et pas plus tard, c'est décidé!

Puis il réfléchit:

--L'oncle Sherlock va vouloir, ce soir, causer avec moi de notre famille; comment arriverai-je à m'esquiver de lui? Il faut absolument que je sois dans ma cabine vers huit heures, au moins pour quelques instants.

Ce point était embarrassant et le préoccupait fort. Mais une minute de réflexion lui donna le moyen de tourner la difficulté.

--Nous irons nous promener ensemble et je le laisserai seul sur la route une seconde pendant laquelle il ne verra pas ce que je ferai: le meilleur moyen d'égarer un policier est de le conserver auprès de soi quand on prépare un coup. Oui, c'est bien le plus sûr, je l'emmènerai avec moi.

Pendant ce temps, la route était encombrée, aux abords de la taverne, par une foule de gens qui espéraient apercevoir le grand homme. Mais Holmes s'obstinait à rester enfermé dans sa chambre et ne paraissait pas au plus grand dépit des curieux. Ferguson, Jake Parker le forgeron, et Ham Sandwich, seuls, eurent plus de chance. Ces fans admirateurs de l'habile policier louèrent la pièce de l'auberge qui servait de dépôt pour les bagages et qui donnait au-dessus d'un passage étroit sur la chambre de Sherlock Holmes; ils s'y embusquèrent et pratiquèrent quelques judas dans les persiennes.

Les volets de M. Holmes étaient encore fermes, mais il les ouvrit bientôt. Ses espions tressaillirent de joie et d'émotion lorsqu'ils se trouvèrent face à face avec l'homme célèbre qui étonnait le monde par

son genie vraiment surnaturel. Il etait assis la devant eux, en personne, en chair et en os, bien vivant. Il n'etait plus un mythe pour eux et ils pouvaient presque le toucher en allongeant le bras.

--Regarde-moi cette tete, dit Ferguson d'une voix tremblante d'emotion. Grand Dieu! Quelle physionomie!

--Oh oui, repondit le forgeron d'un air convaincu, vois un peu ses yeux et son nez! Quelle intelligente et eveillee physionomie il a!

--Et cette paleur! reprit Ham Sandwich, qui est la caracteristique de son puissant cerveau et l'image de sa nette pensee.

--C'est vrai: ce que nous prenons pour la pensee n'est souvent qu'un dedale d'idées informes.

--Tu as raison, Well-Fargo; regarde un peu ce pli accuse au milieu de son front; c'est le sillon de la pensee, il l'a creuse a force de descendre au plus profond des choses. Tiens je parie qu'en ce moment il rumine quelque idée dans son cerveau infatigable.

--Ma foi oui, on le dirait; mais regarde donc cet air grave, cette solennité impressionnante! On dirait que chez lui l'esprit absorbe le corps! Tu ne te trompes pas tant, en lui prenant les facultés d'un pur esprit; car il est déjà mort quatre fois, c'est un fait avéré: il est mort trois fois naturellement et une fois accidentellement. J'ai entendu dire qu'il exhale une odeur d'humidité glaciale et qu'il sent le tombeau; on dit même que...

--Chut, tais-toi et observe-le. Le voilà qui encadre son front entre le pouce et l'index, je parie qu'en ce moment il est en train de creuser une idée.

--C'est plus que probable. Et maintenant il lève les yeux au ciel en caressant sa moustache distraitemment. Le voilà debout; il classe ses arguments en les comptant sur les doigts de sa main gauche avec l'index droit, vois-tu? Il touche d'abord l'index gauche, puis le medium, ensuite l'annulaire.

--Tais-toi!

--Regarde son air courroucé! Il ne trouve pas la clef de son dernier argument, alors il...

--Vois-le sourire maintenant d'un rire félin; il compte rapidement sur ses doigts sans la moindre nervosité. Il est sur de son affaire; il tient le bon bout. Cela en a tout l'air! J'aime autant ne pas être celui qu'il cherche à dépister.

M. Holmes approcha sa table de la fenêtre, s'assit en tournant le dos aux deux observateurs et se mit à écrire. Les jeunes gens quittèrent leur cachette, allumèrent leurs pipes et s'installèrent confortablement pour causer. Ferguson commença avec conviction:

--Ce n'est pas la peine d'en parler. Cet homme est un prodige, tout en lui le trahit.

--Tu n'as jamais mieux parlé, Well-Fargo, repliqua Parquer. Quel dommage qu'il n'ait pas été ici hier soir au milieu de nous!

--Mon Dieu oui, repliqua Ferguson. Du coup, nous aurions assisté à une séance scientifique, à une exhibition d'"intellectualité toute pure", la plus élevée qu'on puisse rêver. Archy est déjà bien étonnant et nous aurions grand tort de chercher à diminuer son talent, mais la faculté qu'il possède n'est qu'un don visuel: il a, me semble-t-il, l'acuité de

regard de la chouette. C'est un don naturel, un instinct inné, ou la science n'entre pas en jeu. Quant au caractère surprenant du don d'Archy, il ne peut être nullement comparé au génie de Sherlock Holmes, pas plus que... Tiens, laisse-moi te dire ce qu'aurait fait Holmes dans cette circonstance. Il se serait rendu tout bonnement chez les Hogan et aurait simplement regardé autour de lui dans la maison. Un seul coup d'œil lui suffit pour tout voir jusqu'au moindre détail; en cinq minutes il en saurait plus long que les Hogan en sept ans. Après sa courte inspection, il se serait assis avec calme et aurait posé des questions à Mme Hogan... Dis donc, Ham, imagine-toi que tu es Mme Hogan; je t'interrogerai, et tu me répondras.

--Entendu, commence.

--Permettez, Madame, s'il vous plaît. Veuillez prêter une grande attention à ce que je vais vous demander: Quel est le sexe de l'enfant?

--Sexe féminin, Votre Honneur.

--Hum! féminin, très bien! très bien! L'âge?

--Six ans passés.

--Hum! jeune... faible... deux lieues. La fatigue a dû se faire sentir. Elle se sera assise, puis endormie. Nous la trouverons au bout de deux lieues au plus. Combien de dents?

--Cinq, Votre Honneur, et une sixième en train de pousser.

--Très bien, très bien, parfait!--Vous voyez, jeunes gens, il ne laisse passer aucun détail et s'attache à ceux qui paraissent les plus petites vétilles.--Des bas, madame, et des souliers?

--Oui, Votre Honneur, les deux.

--En coton, peut-être? en maroquin?

--Coton, Votre Honneur, et cuir.

--Hum! cuir? Ceci complique la question. Cependant, continuons; nous nous en tirerons. Quelle religion?

--Catholique, Votre Honneur.

--Très bien, coupez-moi un morceau de la couverture de son lit, je vous prie. Merci!

Moitié laine, et de fabrication étrangère. Très bien. Un morceau de vêtement de l'enfant, s'il vous plaît? Merci, en coton et déjà pas mal usage. Un excellent indice, celui-ci. Passez-moi, je vous prie, une pelletée de poussière ramassée dans la chambre. Merci! oh! grand merci!

Admirable, admirable! Maintenant, nous tenons le bon bout, je crois. Vous le voyez, jeunes gens, il a en main tous les fils et se déclare pleinement satisfait. Après cela, que fera cet homme prodigieux? Il étalera les lambeaux d'étoffe et cette poussière sur la table, et il rapprochera ces objets disparates et les examinera en se parlant à voix basse et en les palpant délicatement:

"Féminin, six ans, cinq dents, plus une sixième qui pousse; catholique. Coton, cuir! Que le diable emporte ce cuir!" Puis il range le tout, lève les yeux vers le ciel, passe la main dans ses cheveux, la repasse nerveusement en répétant: "Au diable, le cuir!" Il se lève alors, fronce le sourcil et récapitule ses arguments en comptant sur ses doigts; il s'arrête à l'annuaire, une minute seulement, puis sa physionomie

s'illumine d'un sourire de satisfaction. Il se leve alors, resolu et majestueux, et dit a la foule: "Que deux d'entre vous prennent une lanterne et s'en aillent chez Injin Billy, pour y chercher l'enfant, les autres n'ont qu'a rentrer se coucher. Bonne nuit, bonne nuit, jeunes gens!" Et ce disant, il aurait salue l'assistance d'un air solennel, et quitte l'auberge.

Voila sa maniere de proceder. Elle est unique dans son genre, scientifique et intelligente; un quart d'heure lui suffit et il n'a pas besoin de fouiller les buissons et les routes pendant des heures entieres au milieu d'une population effaree et tumultueuse.

Messieurs, qu'en dites-vous? Avez-vous compris son procede?

--C'est prodigieux, en verite, repondit Ham Sandwich. Well-Fargo, tu as merveilleusement compris le caractere de cet homme, ta description vaut celle d'un livre, du livre le mieux fait du monde. Il me semble le voir et l'entendre. N'est-ce pas votre avis, Messieurs?

--C'est notre avis. Ce topo descriptif d'Holmes vaut une photographie et une fameuse!

Ferguson etait ravi de son succes; l'approbation generale de ses camarades le rendait triomphant. Il restait assis tranquille et silencieux pour savourer son bonheur.

Il murmura pourtant, d'une voix inquiete:

--C'est a se demander comment Dieu a pu creer un pareil phenomene.

Au bout d'un moment Ham Sandwich repondit:

--S'il l'a cree, il a du s'y prendre a plusieurs fois, j'imagine!

II

Vers huit heures du soir, a la fin de ce meme jour, par une nuit brumeuse, deux personnes marchaient a tatons du cote de la hutte de Flint Buckner. C'etait Sherlock Holmes et son neveu.

--Attendez-moi un instant sur le chemin, mon oncle, je vous prie, dit Fetlock; je cours a ma hutte, j'en ai pour deux minutes a peine.

Il demanda quelque chose a son oncle qui le lui donna et disparut dans l'obscurite; mais il fut bientot de retour, et leur causerie reprit son cours avec leur promenade. A neuf heures, leur marche errante les avait ramenes a la taverne. Ils se frayerent un chemin jusqu'a la salle de billard, ou une foule compacte s'etait groupee dans l'espoir d'apercevoir l'"Homme Illustre". Des vivats frenetiques l'accueillirent; M. Holmes remercia en saluant aimablement et au moment ou il sortit, son neveu s'adressa a l'assemblee, disant:

--Messieurs, mon oncle Sherlock a un travail pressant a faire qui le retiendra jusqu'a minuit ou une heure du matin, mais il reviendra des qu'il pourra, et espere bien que quelques-uns d'entre vous seront encore ici pour trinquer avec lui.

--Par saint Georges! Quel genereux seigneur!

--Mes amis! Trois vivats a Sherlock Holmes, le plus grand homme qui ait jamais vecu, cria Ferguson. "Hip, hip, hip!!!!" "Hurrah! hurrah! hurrah!"

--Ces clamours tonitruantes secouerent la maison, tant les jeunes gens mettaient de coeur a leur reception. Arrive dans sa chambre, Sherlock dit a son neveu, sans mauvaise humeur:

--Que diable! Pourquoi m'avez-vous mis cette invitation sur les bras?

--Je pense que vous ne voulez pas vous rendre impopulaire, mon oncle? Il serait facheux de ne pas vous attirer les bonnes graces de tout ce camp de mineurs. Ces gars vous admirent; mais si vous partiez sans trinquer avec eux, ils prendraient votre abstention pour du "snobisme". Et du reste, vous nous avez dit que vous aviez une foule de choses a nous raconter, de quoi nous tenir eveilles une partie de la nuit.

Le jeune homme avait raison et faisait preuve de bon sens. Son oncle le reconnut. Il servait en meme temps ses propres interets et fit cette reflexion pratique dans son for interieur:

--Mon oncle et les mineurs vont etre fameusement commodes pour me creer un alibi qui ne pourra etre conteste.

L'oncle et le neveu causerent dans leur chambre pendant trois heures. Puis, vers minuit, Fetlock descendit seul, se posta dans l'obscurite a une douzaine de pas de la taverne et attendit. Cinq minutes apres, Flint Buckner sortait en se dandinant de la salle de billard, il l'effleura presque de l'epaule en passant. "Je le tiens", pensa le jeune garcon.

Et il se dit a lui-meme, en suivant des yeux l'ombre de la silhouette: "Adieu, mon ami, adieu pour tout de bon, Flint Buckner! Tu as traite ma mere de... c'est tres bien, mais rappelle-toi que tu fais aujourd'hui ta derniere promenade!"

Il rentra, sans se presser, a la taverne, en se faisant cette reflexion: "Il est un peu plus de minuit, encore une heure a attendre; nous la passerons avec les camarades... ce sera fameux pour l'alibi."

Il introduisit Sherlock Holmes dans la salle de billard qui etait comble de mineurs, tous impatients de le voir arriver. Sherlock commanda les boissons, et la fete commenca. Tout le monde etait content et de bonne humeur; la glace fut bientot rompue. Chansons, anecdotes, boissons se succederent (les minutes elles aussi se passaient).

A une heure moins six la gaiete etait a son comble:

Boum! un bruit d'explosion suivi d'une commotion.

Tous se turent instantanement. Un roulement sourd arrivait en grondant du cote de la colline; l'echo se repercuta dans les sinuosites de la gorge et vint mourir pres de la taverne. Les hommes se precipiterent a la porte, disant:

--Quelque chose vient de sauter.

Au dehors une voix criait dans l'obscurite:

--C'est en bas dans la gorge, j'ai vu la flamme.

La foule se porta de ce cote: tous, y compris Holmes, Fetlock, Archy Stillmann. Ils firent leur mille en quelques minutes. A la lumiere d'une lanterne, ils reconnurent l'emplacement en terre battue ou s'elevait la hutte de Flint Buckner; de la cabine elle-meme, il ne restait pas un vestige, pas un chiffon, pas un eclat de bois. Pas trace non plus de Flint. On le chercha tout autour; tout a coup quelqu'un cria:

--Le voila!

C'etait vrai. A cinquante metres plus bas, ils l'avaient trouve ou plutot ils avaient decouvert une masse informe et inerte qui devait le repreresenter. Fetlock Jones accourut avec les autres et regarda.

L'enquete fut l'affaire d'un quart d'heure. Ham Sandwich, chef des jures, rendit le verdict, sous une forme plutot primitive qui ne manquait pas d'une certaine grace litteraire, et sa conclusion etablit que le defunt s'etait donne la mort ou bien qu'il fallait l'attribuer a une ou plusieurs personnes inconnues du jury; il ne laissait derriere lui ni famille, ni heritage; pour tout inventaire une hutte qui avait saute en l'air. Que Dieu ait pitie de lui! C'etait le voeu de tous.

Apres cette courte oraison funebre, le jury s'empressa de rejoindre le gros de la foule ou se trouvait l'attraction generale personnifiee dans Sherlock Holmes. Les mineurs se tenaient en demi-cercle en observant un silence respectueux; au centre de ce demi-cercle, se trouvait l'emplacement de la hutte maintenant detruite. Dans cet espace vide s'agait Holmes, l'homme prodigieux, assiste de son neveu qui portait une lanterne. Il prit avec un ruban d'arpentage les mesures des fondations de la hutte, releva la distance des ajoncs a la route, la hauteur des buissons d'ajoncs et prit encore d'autres mesures.

Il ramassa un chiffon d'un cote, un eclat de bois d'un autre, une pincee de terre par ici, les considera attentivement et les mit de cote avec soin. Il determina la longitude du lieu au moyen d'une boussole de poche en evaluant a deux secondes les variations magnetiques. Il prit l'heure du Pacifique a sa montre et lui fit subir la correction de l'heure locale. Il mesura a grands pas la distance de l'emplacement de la hutte au cadavre en tenant compte de la difference de la mareas. Il nota l'altitude, la temperature avec un aneroide et un thermometre de poche. Enfin, il declara magistralement en saluant de la tete:

--C'est fini, vous pouvez rentrer, messieurs!

Il prit la tete de la colonne pour regagner la taverne, suivi de la foule qui commentait cet evenement et vouait a l'"homme prodigieux" un vrai culte d'admiration, tout en cherchant a deviner l'origine et l'auteur de ce drame.

--Savez-vous, camarades, que nous pouvons nous estimer heureux d'avoir Sherlock au milieu de nous? dit Ferguson.

--C'est vrai, voila peut-etre le plus grand evenement du siecle! reprit Ham Sandwich. Il fera le tour du monde, souvenez-vous de ce que je vous dis.

--Parions! dit Jake Parker le Forgeron, qu'il va donner un grand renom au camp. N'est-ce pas votre avis, Well-Fargo?

--Eh bien, puisque vous voulez mon opinion la-dessus je puis vous dire ceci:

Hier, j'aurais vendu ma concession sans hesiter a deux dollars le pied carre; aujourd'hui, je vous reponds que pas un d'entre vous ne la vendrait a seize dollars.

--Vous avez raison, Well-Fargo! Nous ne pouvions pas rever un plus grand bonheur pour le camp. Dites donc, l'avez-vous vu collectionner ces chiffons, cette terre, et le reste? Quel oeil il a! Il ne laisse echapper aucun detail; il veut tout voir, c'est plus fort que lui.

--C'est vrai! Et ces details qui paraissent des niaiseries au commun des mortels, representent pour lui un livre grand ouvert imprime en gros caracteres. Soyez bien persuades que ces petits riens receleent de

mysterieux secrets; ils ont beau croire que personne ne pourra les leur arracher; quand Sherlock y met la main, il faut qu'ils parlent, qu'ils rendent gorge.

--Camarades, je ne regrette plus qu'il ait manqué la partie de chasse à l'enfant; ce qui vient de se passer ici est beaucoup plus intéressant et plus complexe; Sherlock va pouvoir étaler devant nous son art et sa science dans toute leur splendeur.

Inutile de dire que nous sommes tous contents de la façon dont l'enquête a tourné.

--Contents! Par saint Georges! ce n'est pas assez dire!

Archy aurait mieux fait de rester avec nous et de s'instruire en regardant comment Sherlock procède. Mais non, au lieu de cela, il a perdu son temps à fourrager dans les buissons et il n'a rien vu du tout.

--Je suis bien de ton avis, mais que veux-tu; Archy est jeune. Il aura plus d'expérience un peu plus tard.

--Dites donc, camarades, qui, d'après vous, a fait le coup?

La question était embarrassante; elle provoqua une série de suppositions plus ou moins plausibles. On désigna plusieurs individus considérés comme capables de commettre cet acte, mais ils furent éliminés un à un. Personne, excepté le jeune Hillyer, n'avait vécu dans l'intimité de Flint Buckner; personne ne s'était réellement pris de querelle avec lui; il avait bien eu des différends avec ceux qui essayaient d'assouplir son caractère, mais il n'en était jamais venu à des disputes pouvant amener une effusion de sang. Un nom brûlait toutes les langues depuis le début de la conversation, mais on ne le prononça qu'en dernier ressort: c'était celui de Fetlock Jones. Pat Riley le mit en avant.

--Ah! oui, dirent les camarades. Bien entendu nous avons tous pensé à lui, car il avait un million de raisons pour tuer Flint Buckner; j'ajoute même que c'était un devoir pour lui, mais tout bien considéré, deux choses nous surprennent: d'abord, il ne devait pas hériter du terrain; ensuite, il était éloigné de l'endroit où s'est produite l'explosion.

--Parfaitement, dit Pat. Il était dans la salle de billard avec nous au moment de l'explosion. Et il y était même une heure avant.

--C'est heureux pour lui; sans cela on l'aurait immédiatement soupçonné.

### III

Les meubles de la salle à manger de la taverne avaient été enlevés, à l'exception d'une longue table de sapin et d'une chaise. On avait repoussé la table dans un coin et posé la chaise par-dessus.

Sherlock Holmes était assis sur cette chaise, l'air grave, imposant et presque impressionnant. Le public se tenait debout et remplissait la salle. La fumée du tabac obscurcissait l'air et l'assistance observait un silence religieux.

Sherlock Holmes leva la main pour concentrer sur lui l'attention du public et il la garda en l'air un moment; puis, en termes brefs, saccades, il posa une série de questions, soulignant les réponses de "Hums" significatifs et de hochements de tête; son interrogatoire fut

tres minutieux et porta sur tout ce qui concernait Flint Buckner: son caractere, sa conduite, ses habitudes et l'opinion que les gens avaient de lui. Il comprit bien vite que son propre neveu etait le seul dans le camp qui eut pu vouer a Flint Buckner une haine mortelle. M. Holmes accueillit ces temoignages avec un sourire de pitie et demanda sur un ton indifferent:

--Y a-t-il quelqu'un parmi vous, messieurs, qui puisse dire ou se trouvait votre camarade Fetlock Jones au moment de l'explosion?

Tous repondirent en choeur: "Ici meme."

--Depuis combien de temps y etait-il? demanda M. Holmes.

--Depuis une heure environ.

--Bon! une heure a peu pres? Quelle distance separe cet endroit du theatre de l'explosion?

--Une bonne lieue.

--Ceci est un alibi, il est vrai, mais mediocre.

Un immense eclat de rire accueillit cette reflexion. Tous se mirent a crier: ma parole, voila qui est raide! vous devez regretter maintenant, Sandy, ce que vous venez de dire?

Le temoin confus baissa la tete en rougissant et parut consterne du resultat de sa deposition.

--La connexion quelque peu douteuse entre le nomme Jones et cette affaire (rires) ayant ete examinee, reprit Holmes, appelons maintenant les temoins oculaires de la tragedie et interrogeons-les.

Il exhiba ses fragments revelateurs et les rangea sur une feuille de carton etailee sur ses genoux. Toute la salle retenait sa respiration et ecoutait.

--Nous possedons la longitude et la latitude avec la correction des variations magnetiques et nous connaissons ainsi le lieu exact du drame. Nous avons l'altitude, la temperature et l'etat hygrometrique du lieu; ces renseignements sont pour nous des plus precieux, puisqu'ils nous permettent d'estimer avec precision le degre de l'influence que ces conditions speciales ont pu exercer sur l'humeur et la disposition d'esprit de l'assassin a cette heure de la nuit. (Brouhaha d'admiration, reflexions chuchotees. Par saint Georges, quelle profondeur d'esprit!)

Holmes saisit entre ses doigts les pieces a conviction.

--Et maintenant, demandons a ces temoins muets de nous dire ce qu'ils savent:

Voici un sac de toile vide. Que nous revele-t-il? Que le mobile du crime a ete le vol et non la vengeance. Qu'indique-t-il encore? Que l'assassin etait d'une intelligence mediocre ou, si vous preferez, d'un esprit leger et peu reflechi? Comment le savons-nous? Parce qu'une personne vraiment intelligente ne se serait pas amusee a voler Buckner, un homme qui n'avait jamais beaucoup d'argent sur lui. Mais l'assassin aurait pu etre un etranger? Laissez encore parler le sac. J'en retire cet objet: c'est un morceau de quartz argentifere. C'est singulier. Examinez-le, je vous prie, chacun a tour de role.

Maintenant rendez-le-moi, s'il vous plaît.

Il n'existe dans ce district qu'un seul filon qui produise du quartz

exactement de cette espece et de cette couleur. Ce filon rayonne sur une longueur d'environ deux milles et il est destine, d'apres ma conviction, a conferer a cet endroit dans un temps tres rapproche une celebrite qui fera le tour du monde; les deux cents proprietaires qui se partagent son exploitation acquerront des richesses qui surpassent tous les reves de l'avarice. Designez-moi ce filon par son nom, je vous prie.

"La Science chretienne consolidee et Mary-Ann!" lui repondit-on sans hesiter.

Une salve frenetique de hurrahs retentit aussitot, chaque homme prit le fragment des mains de son voisin et le serra avec des larmes d'attendrissement dans les yeux; Well-Fargo et Ferguson s'ecrierent:

--Le "Flush" est sur le filon et la cote monte a cent cinquante dollars le pied. Vous m'entendez!

Lorsque le calme fut revenu, Holmes reprit:

--Nous constatons donc que trois faits sont nettement etablis, savoir: que l'assassin etait d'un esprit leger, qu'il n'etait pas etranger; que son mobile etait le vol et non la vengeance. Continuons. Je tiens dans ma main un petit fragment de meche qui conserve encore l'odeur recente du feu. Que prouve-t-il? Si je rapproche ce fragment de meche de l'evidence du quartz, j'en conclus que l'assassin est un mineur. Je dis plus, Messieurs, j'affirme que l'assassinat a ete commis en recourant a l'explosion. Je crois pouvoir avancer que l'engin explosif a ete pose sur le cote de la hutte qui borde la route a peu pres au milieu, car je l'ai trouve a six pieds de ce point.

Je tiens dans mes doigts une allumette suedoise, de l'espece de celles qu'on frotte sur les boites de surete. Je l'ai trouvée sur la route, a six cent vingt-deux pieds de la case detruite; que prouve-t-elle? Que la meche a ete allumee a ce meme endroit. J'ajoute que l'assassin etait gaucher. Vous allez me demander a quel signe je le vois. Il me serait impossible de vous l'expliquer, Messieurs, car ces indices sont si subtils, que seules une longue experience et une etude approfondie peuvent rendre capable de les percevoir. Mais, les preuves restent la; elles sont encore renforcees par un fait que vous avez du remarquer souvent dans les grands recits policiers, c'est que tous les assassins sont gauchers.

--Ma parole, c'est vrai, dit Ham Sandwich en se frappant bruyamment la cuisse de sa lourde main; du diable si j'y avais pense avant.

--Ni moi non plus, crierent les autres; rien ne peut decidement echapper a cet oeil d'aigle.

--Messieurs, malgre la distance qui separait l'assassin de sa victime, le premier n'est pas demeure entierement sain et sauf. Ce debris de bois que je vous presente maintenant a atteint l'assassin en l'egratignant jusqu'au sang. Il porte certainement sur son corps la marque revelatrice de l'eclat qu'il a recu. Je l'ai ramasse a l'endroit ou il devait se tenir lorsqu'il alluma la meche fatale.

Il regarda l'auditoire du haut de son siege eleve, et son attitude s'assombrit immediatement: levant lentement la main, il designa du doigt un assistant en disant:

--Voici l'assassin!

A cette revelation, l'assistance fut frappee de stupeur puis vingt voix s'eleverent criant a la fois:

--Sammy Hillyer? Ah! diable, non! Lui? C'est de la pure folie!

--Faites attention, Messieurs, ne vous emportez pas! regardez: il porte au front la marque du sang!

Hillyer devint bleme de peur. Pret a eclater en sanglots, il se tourna vers l'assistance en cherchant sur chaque visage de l'aide et de la sympathie; il tendit ses mains suppliantes vers Holmes, et implora sa pitie disant:

--De grace, non, de grace! ce n'est pas moi, je vous en donne ma parole d'honneur. Cette blessure que j'ai au front vient de...

--Arretez-le, agent de police, cria Holmes. Je vous en donne l'ordre formel.

L'agent s'avanca a contre-coeur, hesita, et s'arreta.

Hillyer jeta un nouvel appel.

--Oh! Archy, ne les laissez pas faire; ma mere en mourrait! Vous savez d'o u vient cette blessure. Dites-le-leur et sauvez-moi. Archy, sauvez-moi!

Stillmann perca la foule et dit:

--Oui, je vous sauverai. N'ayez pas peur.

Puis s'adressant a l'assemblee:

--N'attachez aucune importance a cette cicatrice, qui n'a rien a voir avec l'affaire qui nous occupe.

--Dieu vous benisse, Archy, mon cher ami!

--Hurrah pour Archy, camarades! cria l'assemblee.

Tous mouraient d'envie de voir innocenter leur compatriote Sammy; ce loyal sentiment etait d'ailleurs tres excusable dans leur coeur.

Le jeune Stillmann attendit que le calme se fut retabli, puis il reprit:

--Je prierai Tom Jeffries de se tenir a cette porte et l'agent Harris de rester a l'autre en face, ils ne laisseront sortir personne.

Aussitot dit, aussitot fait.

--Le criminel est parmi nous, j'en suis persuade. Je vous le prouverai avant longtemps, si, comme je le crois, mes conjectures sont exactes. Maintenant, laissez-moi vous retracer le drame du commencement jusqu'a la fin:

Le mobile n'etait pas le vol, mais la vengeance, le meurtrier n'etait pas un esprit leger. Il ne se tenait pas eloigne de six cent vingt-deux pieds. Il n'a pas ete atteint par un eclat de bois. Il n'a pas pose l'explosif contre la case. Il n'a pas apporte un sac avec lui. J'affirme meme qu'il n'est pas gaucher. A part cela, le rapport de notre hote distingue sur cette affaire est parfaitement exact.

Un rire de satisfaction courut dans l'assemblee; chacun se faisait signe de la tete et semblait dire a son voisin: "Voila le fin mot de l'histoire: Archy Stillmann est un brave garcon, un bon camarade! Il n'a pas baisse pavillon devant Sherlock Holmes." La serenite de ce dernier ne paraissait nullement troublee. Stillmann continua:

--Moi aussi, j'ai des temoins oculaires et je vous dirai tout a l'heure

ou vous pouvez en trouver d'autres.

Il exhiba un morceau de gros fil de fer. La foule tendit le cou pour voir.

--Il est recouvert d'une couche de suif fondu. Et voici une bougie qui est brûlée jusqu'à moitié. L'autre moitié porte des traces d'incision sur une longueur de trois centimètres. Dans un instant, je vous dirai où j'ai trouvé ces objets. Pour le moment, je laisserai de côté les raisonnements, les arguments, les conjectures plus ou moins échevelées, en un mot toute la mise en scène qui constitue le bagage du "détective", et je vous dirai, dans des termes très simples et sans détours, comment ce lamentable événement est arrivé.

Il s'arrêta un moment pour juger de l'effet produit et pour permettre à l'assistance de concentrer sur lui toute son attention.

--L'assassin, reprit-il, a eu beaucoup de peine à arrêter son plan, qui était d'ailleurs bien compris et très ingénieux; il dénote une intelligence véritable et pas du tout un esprit faible. C'est un plan parfaitement combiné pour écarter tout soupçon de son auteur. Il a commencé par marquer des points de repère sur une bougie de trois en trois centimètres, il l'a allumée en notant le temps qu'elle mettait à brûler. Il trouva ainsi qu'il fallait trois heures pour en brûler douze centimètres. Je l'ai moi-même expérimenté là-haut pendant une demi-heure, il y a un moment de cela, pendant que M. Holmes procédait à l'enquête sur le caractère et les habitudes de Flint Buckner. J'ai donc pu relever le temps qu'il faut à une bougie pour se consumer lorsqu'elle est protégée du vent. Après son expérience, l'assassin a éteint la bougie, je crois vous l'avoir déjà dit, et il en a préparé une autre.

Il fixa cette dernière dans un bougeoir de fer-blanc. Puis, à la division correspondante à la cinquième heure, il perça un trou avec un fil de fer rougi. Je vous ai déjà montré ce fil de fer recouvert d'une mince couche de suif; ce suif provient de la fusion de la bougie.

Avec peine, grande peine même, il grimpa à travers les ajoncs qui couvrent le talus escarpé situé derrière la maison de Flint Buckner; il trainait derrière lui un baril vide qui avait contenu de la farine. Il le cacha à cet endroit parfaitement sûr et placa le bougeoir à l'intérieur. Puis il mesura environ trente-cinq pieds de mèche, représentant la distance du baril à la casse. Il pratiqua un trou sur le côté du baril, et voici même la grosse vrille dont il s'est servi pour cela. Il termina sa préparation macabre, et quand tout fut achevé, un bout de la mèche aboutissait à la casse de Buckner, l'autre extrémité, qui portait une cavité destinée à recevoir de la poudre, était placée dans le trou de la bougie; la position de ce trou était calculée de manière à faire sauter la hutte à une heure du matin, en admettant que cette bougie ait été allumée vers huit heures hier soir et qu'un explosif relié à cette extrémité de la mèche ait été déposé dans la casse. Bien que je ne puisse le prouver, je parie que ce dispositif a été adopté à la lettre.

Camarades, le baril est dans les ajoncs, le reste de la bougie a été retrouvé dans le bougeoir de fer-blanc; la mèche brûlée, nous l'avons reconnue dans le trou percé à la vrille; l'autre bout est à l'extrémité de la cote, à l'emplacement de la casse détruite. J'ai retrouvé tous ces objets, il y a une heure à peine pendant que maître Sherlock Holmes se livrait à des calculs plus ou moins fantaisistes et collectionnait des reliques qui n'avaient rien à voir avec l'affaire.

Il s'arrêta. L'auditoire en profita pour reprendre haleine, et détendre ses nerfs fatigués par une attention soutenue.

--Du diable, dit Ham Sandwich, en éclatant de rire, voilà pourquoi il

s'est promene seul de son cote dans les ajoncs, au lieu de relever des points et des temperatures avec le professeur. Voyez-vous, camarades, Archy n'est pas un imbecile.

--Ah! non, certes...

Mais Stillmann continua:

--Pendant que nous etions la-bas, il y a une heure ou deux, le proprietaire de la vrille et de la bougie d'essai les enleva de l'endroit ou il les avait d'abord placees, la premiere cachette n'etant pas bonne; il les deposa a un autre endroit qui lui paraissait meilleur, a deux cents metres dans le bois de pins, et les cacha en les recouvrant d'aiguilles. C'est la que je les ai trouvees. La vrille est juste de la mesure du trou du baril. Quant a la...

Holmes l'interrompit, disant avec une certaine ironie:

--Nous venons d'entendre un tres joli conte de fees, messieurs, certes tres joli, seulement je voudrais poser une ou deux questions a ce jeune homme.

L'assistance parut impressionnee.

Ferguson marmotta:

--J'ai peur qu'Archy ne trouve son maitre cette fois.

Les autres ne riaient plus, et paraissaient anxieux. Holmes prit donc la parole a son tour:

--Penetrons dans ce conte de fees d'un pas sur et methodique, par progression geometrique, si je puis m'exprimer ainsi; enchainons les details et montons a l'assaut de cette citadelle d'erreur (pauvre joujou de clinquant) en soutenant une allure ferme, vive et resolue. Nous ne rencontrons devant nous que l'elucubration fantasque d'une imagination a peine eclose. Pour commencer, jeune homme, je desire ne vous poser que trois questions.

Si j'ai bien compris, d'apres vous, cette bougie aurait ete allumee hier soir vers huit heures?

--Oui, monsieur, vers huit heures!

--Pouvez-vous dire huit heures precises?

--Ca non! je ne saurais etre aussi affirmatif.

--Hum! Donc, si une personne avait passe par la juste a huit heures, elle aurait infailliblement rencontre l'assassin. C'est votre avis?

--Oui, je le suppose.

--Merci, c'est tout. Pour le moment cela me suffit; oui, c'est tout ce que je vous demande pour le quart d'heure.

--Diantre! il tape ferme sur Archy, remarqua Ferguson.

--C'est vrai, dit Ham Sandwich. Cette discussion ne me promet rien qui vaille.

Stillmann reprit, en regardant Holmes:

--J'étais moi-même par là à huit heures et demie, ou plutôt vers neuf heures.

--Vraiment? Ceci est interessant, tres interessant. Peut-etre avez-vous rencontre vous-meme l'assassin?

--Non, je n'ai rencontré personne.

--Ah! alors, pardonnez-moi cette remarque, je ne vois pas bien la valeur de votre renseignement.

--Il n'en a aucune à présent. Je dis, notez-le bien, pour le moment.

Stillmann continua:

--Je n'ai pas rencontré l'assassin, mais je suis sur ses traces, j'en réponds; je le crois même dans cette pièce. Je vous prierai tous de passer individuellement devant moi, ici, à la lumière pour que je puisse voir vos pieds.

Un murmure d'agitation parcourut la salle et le défilé commença.

Sherlock regardait avec la volonté bien arrêtée de conserver son sérieux. Stillmann se baissa, couvrit son front avec sa main et examina attentivement chaque paire de pieds qui passaient. Cinquante hommes défilèrent lentement sans résultat. Soixante, soixante-dix. La cérémonie commençait à devenir ridicule et Holmes remarqua avec une douce ironie:

--Les assassins se font rares, ce soir.

La salle comprit le piquant et éclata d'un bon rire franc. Dix ou douze autres candidats passèrent ou plutôt défilèrent en dansant des entrechats comiques qui exciterent l'hilarité des spectateurs.

Soudain, Stillmann allongea le bras et cria:

--Voici l'assassin!

--Fetlock Jones! par le grand Sanhedrin! hurla la foule en accompagnant cette explosion d'étonnement de remarques et de cris confus qui dénotaient bien l'état d'âme de l'auditoire.

Au plus fort du tumulte, Holmes étendit le bras pour imposer silence. L'autorité de son grand nom et le prestige de sa personnalité électriserent les assistants qui obéirent immédiatement. Et au milieu du silence complet qui suivit, maître Sherlock prit la parole, disant avec componction:

--Ceci est trop grave! Il y va de la vie d'un innocent, d'un homme dont la conduite défie tout soupçon. Ecoutez-moi, je vais vous en donner la preuve palpable et réduire au silence cette accusation aussi mensongère que coupable. Mes amis, ce garçon ne m'a pas quitté d'une semelle pendant toute la soirée d'hier.

Ces paroles firent une profonde impression sur l'auditoire; tous tournèrent les yeux vers Stillmann avec des regards inquisiteurs.

Lui, l'air rayonnant, se contenta de répondre:

--Je savais bien qu'il y avait un autre assassin!!!

Et ce disant, il s'approcha vivement de la table et examina les pieds d'Holmes; puis, le regardant bien dans les yeux, il lui dit:

--Vous étiez avec lui! Vous vous teniez à peine à cinquante pas de lui lorsqu'il alluma la bougie qui mit le feu à la mèche (sensation). Et, qui plus est, c'est vous-même qui avez fourni les allumettes!

Cette revelation stupefia Holmes; le public put s'en apercevoir, car lorsqu'il ouvrit la bouche pour parler, ces mots entrecoupes purent a peine sortir:

--Ceci... hal... Mais c'est de la folie... C'est...

Stillmann sentit qu'il gagnait du terrain et prit confiance. Il montra une allumette carbonisee.

--En voici une, je l'ai trouvee dans le baril, tenez, en voici une autre!

Holmes retrouva immediatement l'usage de la parole.

--Oui! Vous les avez mises la vous-meme!

La riposte etait bien trouvée, chacun le reconnut, mais Stillmann reprit:

--Ce sont des allumettes de cire, un article inconnu dans ce camp. Je suis pret a me laisser fouiller pour qu'on cherche a decouvrir la boite sur moi. Etes-vous pret, vous aussi?

L'hote restait stupefait. C'etait visible aux yeux de tous. Il remua les doigts; une ou deux fois, ses levres s'entr'ouvrirent, mais les paroles ne venaient pas. L'assemblee n'en pouvait plus et voulait a tout prix voir le denouement de cette situation. Stillmann demanda simplement:

--Nous attendons votre decision, monsieur Holmes.

Apres un silence de quelques instants, l'hote repondit a voix basse:

--Je defends qu'on me fouille.

Il n'y eut aucune demonstration bruyante, mais dans la salle chacun dit a son voisin:

--Cette fois, la question est tranchee! Holmes n'en mene plus large devant Archy.

Que faire, maintenant? Personne ne semblait le savoir. La situation devenait embarrassante, car les evenements avaient pris une tournure si inattendue et si subite que les esprits s'etaient laisse surprendre et battaient la breloque comme une pendule qui a recu un choc. Mais, peu a peu, le mecanisme se rebatlit et les conversations reprurent leurs cours; formant des groupes de deux a trois, les hommes se reunirent et essayèrent d'emettre leur avis sous forme de propositions. La majorite etait d'avis d'adresser a l'assassin un vote de remerciements pour avoir debarrassé la communaute de Flint Buckner: cette action meritait bien qu'on le laissat en liberte. Mais les gens plus reflechis protesterent, alleguant que les cervelles mal equilibrees des Etats de l'Est crieraien au scandale et feraient un tapage epouvantable si on acquittait l'assassin.

Cette derniere consideration l'emporta donc et obtint l'approbation generale.

Il fut decide que Fetlock Jones serait arrete et passerait en jugement.

La question semblait donc tranchee et les discussions n'avaient plus leur raison d'etre maintenant. Au fond, les gens en etaient enchantes, car tous dans leur for interieur avaient envie de sortir et de se transporter sur les lieux du drame pour voir si le baril et les autres objets y etaient reellement. Mais un incident imprévu prolongea la

seance et amena de nouvelles surprises.

Fetlock Jones, qui avait pleure silencieusement, passant presque inaperçu au milieu de l'excitation generale et des scenes emouvantes qui se succedaient depuis un moment, sortit de sa torpeur lorsqu'il entendit parler de son arrestation et de sa mise en jugement; son desespoir eclata et il s'ecria:

--Non! ce n'est pas la peine! Je n'ai pas besoin de prison ni de jugement. Mon chatiment est assez dur a l'heure qu'il est; n'ajoutez rien a mon malheur, a mes souffrances. Pendez-moi et que ce soit fini! Mon crime devait etre decouvert, c'etait fatal; rien ne peut me sauver maintenant. Il vous a tout raconte, absolument comme s'il avait ete avec moi, et m'avait vu. Comment le sait-il? c'est pour moi un prodige, mais vous trouverez le baril et les autres objets. Le sort en est jete: je n'ai plus une chance de salut! Je l'ai tue; et vous en auriez fait autant a ma place, si, comme moi, vous aviez ete traite comme un chien; n'oubliez pas que j'étais un pauvre garcon faible, sans defense, sans un ami pour me secourir.

--Et il l'a bigrement merite, s'ecria Ham Sandwich.

\_Des voix\_.--Ecoutez camarades!

\_L'agent de police\_.--De l'ordre, de l'ordre, Messieurs.

\_Une voix\_.--Votre oncle savait-il ce que vous faisiez?

--Non, il n'en savait rien.

--Etes-vous certain qu'il vous ait donne les allumettes?

--Oui, mais il ne savait pas l'usage que j'en voulais faire.

--Lorsque vous etiez occupe a preparer votre coup, comment avez-vous pu oser l'emmener avec vous, lui, un detective? C'est inexplicable!

Le jeune homme hesita, tripota les boutons de sa veste d'un air embarrassé et repondit timidement:

--Je connais les detectives, car j'en ai dans ma famille, et je sais que le moyen le plus sur de leur cacher un mauvais coup, c'est de les avoir avec soi au moment psychologique.

L'explosion de rires qui accueillit ce naif aveu ne fit qu'augmenter l'embarras du pauvre petit accuse.

#### IV

Fetlock Jones a ete mis sous les verrous dans une cabane inoccupee pour attendre son jugement. L'agent Harris lui a donne sa ration pour deux jours, en lui recommandant de ne pas faire fi de cette nourriture; il lui a promis de revenir bientot pour renouveler ses provisions.

Le lendemain matin, nous partimes quelques-uns avec notre ami Hillyer, pour l'aider a enterrer son parent defunt et peu regrette, Flint Buckner; je remplissais les fonctions de premier assistant et tenais les cordons du poele; Hillyer conduisait le cortege. Au moment ou nous finissions notre triste besogne, un etranger loqueteux, a l'air nonchalant, passa devant nous; il portait un vieux sac a main, marchait la tete basse et boitait. Au meme instant, je sentis nettement l'odeur a

la recherche de laquelle j'avais parcouru la moitie du globe. Pour mon espoir defaillant, c'etait un parfum paradisiaque.

En une seconde, je fus pres de lui, et posai ma main doucement sur son epaule. Il s'affala par terre comme si la foudre venait de le frapper sur son chemin. Quand mes compagnons arriverent en courant, il fit de grands efforts pour se mettre a genoux, leva vers moi ses mains suppliantes, et de ses levres tremblotantes me demanda de ne plus le persecuter.

--Vous m'avez pourchasse dans tout l'univers, Sherlock Holmes, et cependant Dieu m'est temoin que je n'ai jamais fait de mal a personne!

En regardant ses yeux hagards, il etait facile de voir qu'il etait fou. Voila mon oeuvre, ma mere! La nouvelle de votre mort pourra seule un jour renouveler la tristesse que j'eprouvai a ce moment; ce sera ma seconde emotion.

Les jeunes gens releverent le vieillard, l'entourerent de soins et furent pleins de prevenance pour lui; ils lui prodiguerent les mots les plus touchants et chercherent a le consoler en lui disant de ne plus avoir peur, qu'il etait maintenant au milieu d'amis, qu'ils le soigneraient, le protegeraient et pendraient le premier qui porterait la main sur lui. Ils sont comme les autres hommes, ces rudes mineurs, quand on ranime la chaleur de leur coeur; on pourrait les croire des enfants insouciants et irreflechis jusqu'au moment ou quelqu'un fait vibrer les fibres de leur coeur. Ils essayèrent de tous les moyens pour le reconforter, mais tout echoua jusqu'au moment ou l'habile strategiste qu'est Well-Fargo prit la parole et dit:

--Si c'est uniquement Sherlock Holmes qui vous inquiete, inutile de vous mettre martel en tete plus longtemps.

--Pourquoi? demanda vivement le malheureux fou.

--Parce qu'il est mort!

--Mort! mort! Oh! ne plaisez pas avec un pauvre naufrage comme moi! Est-il mort? Sur votre honneur, jeunes gens, me dit-il la verite?

--Aussi vrai que vous etes la! dit Ham Sandwich, et ils soutinrent l'affirmation de leur camarade, comme un seul homme.

--Ils l'ont pendu a San Bernardino la semaine derniere, ajouta Ferguson, tandis qu'il etait a votre recherche. Ils se sont trompes et l'ont pris pour un autre. Ils le regrettent, mais n'y peuvent plus rien.

--Ils lui elevent un monument, continua Ham Sandwich de l'air de quelqu'un qui a verse sa cotisation et est bien renseigne.

James Walker poussa un grand soupir, evidemment un soupir de soulagement; il ne dit rien, mais ses yeux perdirent leur expression d'effroi; son attitude sembla plus calme et ses traits se detendirent un peu. Nous regagnames tous nos cases et les jeunes gens lui preparerent le meilleur repas que pouvaient fournir nos provisions; pendant qu'ils cuisinaient, nous l'habillames des pieds a la tete, Hillyer et moi; nos vetements neufs lui donnaient un air de petit vieux bien tenu et respectable. "Vieux" est bien le mot, car il le paraissait avec son affaissement, la blancheur de ses cheveux, et les ravages que les chagrins avaient faits sur son visage; et, pourtant, il etait dans la force de l'age. Pendant qu'il mangeait, nous fumions et causions; lorsqu'il eut fini, il retrouva enfin l'usage de la parole et, de son plein gre, nous raconta son histoire. Je ne pretends pas reproduire ses propres termes, mais je m'en rapprocherai le plus possible dans mon recit:

## HISTOIRE D'UN INNOCENT

"Voici ce qui m'arriva:

"J'étais à Denver, où je vivais depuis de longues années: quelquefois, je retrouve le nombre de ces années, d'autres fois, je l'oublie, mais peu m'importe. Seulement, on me signifia d'avoir à partir, sous peine d'être accusé d'un horrible crime commis il y a bien longtemps, dans l'Est. Je connaissais ce crime, mais je ne l'avais pas commis; le coupable était un de mes cousins, qui portait le même nom que moi.

"Que faire? Je perdais la tête, ne savais plus que devenir. On ne me donnait que très peu de temps, vingt-quatre heures, je crois. J'étais perdu si mon nom venait à être connu. La population m'aurait lynché sans admettre d'explications. C'est toujours ce qui arrive avec les lynchages; lorsqu'on découvre qu'on s'est trompé on se désole, mais il est trop tard... (vous voyez que la même chose est arrivée pour M. Holmes). Alors, je résolus de tout vendre, de faire argent de tout, et de fuir jusqu'à ce que l'orage fut passé; plus tard, je reviendrais avec la preuve de mon innocence. Je partis donc de nuit, et me sauvaï bien loin, dans la montagne, où je vécus, déguisé sous un faux nom.

"Je devins de plus en plus inquiet et anxieux; dans mon trouble je voyais des esprits, j'entendais des voix et il me devenait impossible de raisonner sainement sur le moindre sujet; mes idées s'obscurcirent tellement que je dus renoncer à penser, tant je souffrais de la tête. Cet état ne fit qu'empirer. Toujours des voix, toujours des esprits m'entouraient. Au début, ils ne me poursuivaient que la nuit, bientôt ce fut aussi le jour. Ils murmuraient à mon oreille autour de mon lit et complotaient contre moi; je ne pouvais plus dormir et me sentais brisé de fatigue.

"Une nuit, les voix me dirent à mon oreille: "Jamais nous n'arriverons à notre but parce que nous ne pouvons ni l'apercevoir, ni par conséquent le designer au public."

"Elles soupirèrent, puis l'une dit: "Il faut que nous amenions Sherlock Holmes; il peut être ici dans douze jours." Elles approuvèrent, chuchotèrent entre elles et gambadèrent de joie.

"Mon cœur battait à se rompre; car j'avais lu bien des récits sur Holmes et je pressentais quelle chasse allait me donner cet homme avec sa tenacité surhumaine et son activité infatigable.

"Les esprits partirent le chercher; je me levai au milieu de la nuit et m'enfuis, n'emportant que le sac à main qui contenait mon argent: trente mille dollars. Les deux tiers sont encore dans ce sac. Il fallut quarante jours à ce démon pour retrouver ma trace. Je lui échappai. Par habitude, il avait d'abord inscrit son vrai nom sur le registre de l'hôtel, puis il l'avait effacé pour mettre à la place celui de "Dagget Barclay". Mais la peur vous rend perspicace. Ayant lu le vrai nom, malgré les ratures, je filai comme un cerf.

"Depuis trois ans et demi, il me poursuit dans les Etats du Pacifique, en Australie et aux Indes, dans tous les pays imaginables, de Mexico à la Californie, me donnant à peine le temps de me reposer; heureusement, le nom des registres m'a toujours guidé, et j'ai pu sauver ma pauvre personne!

"Je suis mort de fatigue! Il m'a fait passer un temps bien cruel, et pourtant, je vous le jure, je n'ai jamais fait de mal ni à lui, ni à aucun des siens."

Ainsi se termina le récit de cette lamentable histoire qui bouleversa

tous les jeunes gens; quant a moi, chacune de ces paroles me brula le coeur comme un fer rouge. Nous decidames d'adopter le vieillard, qui deviendrait mon hote et celui d'Hillyer. Ma resolution est bien arretee maintenant; je l'installeraai a Denver et le rehabiliterai.

Mes camarades lui donnerent la vigoureuse poignee de main de bienvenue des mineurs et se disperserent pour repandre la nouvelle.

A l'aube, le lendemain matin, Well-Fargo, Ferguson et Ham Sandwich nous appelerent a voix basse et nous dirent confidentiellement:

--La nouvelle des mauvais traitements endures par cet etranger s'est repandue aux alentours et tous les camps des mineurs se soulevent. Ils arrivent en masse de tous cotes, et vont lyncher le professeur. L'agent Harry a une frousse formidable et a telephone au sheriff.

--Allons, venez!

Nous partimes en courant. Les autres avaient le droit d'interpreter cette aventure a leur facon. Mais dans mon for interieur, je souhaitais vivement que le sheriff put arriver a temps, car je n'avais nulle envie d'assister de sang-froid a la pendaison de Sherlock Holmes. J'avais entendu beaucoup parler du sheriff, mais j'eprouvai quand meme le besoin de demander: "Est-il vraiment capable de contenir la foule?"

--Contenir la foule! lui, Jack Fairfak, contenir la foule! Mais vous plaisantez! Vous oubliez que cet energumene a dix-neuf scalps a son acquit, oui! dix-neuf scalps!

En approchant nous entendimes nettement des cris, des gémissements, des hurlements qui s'accentuerent a mesure que nous avancions; ces cris devinrent de plus en plus forts, et lorsque nous atteignimes la foule massee sur la place devant la taverne, le bruit nous assourdit completement.

Plusieurs gaillards de "Dalys Gorge" s'etaient brutalmente saisis de Holmes, qui pourtant affectait un calme imperturbable.

Un sourire de mepris se dessinait sur ses levres et, en admettant que son coeur de Breton ait pu un instant connaitre la peur de la mort, son energie de fer avait vite repris le dessus et maitrisait tout autre sentiment.

--Venez vite voter, vous autres! cria Shadbelly Higgins, un compagnon de la bande Daly: vous avez le choix entre pendu ou fusille!

--Ni l'un ni l'autre! hurla un de ses camarades. Il ressusciterait la semaine prochaine! le bruler, voila le seul moyen de ne plus le voir revenir.

Les mineurs, dans tous les groupes, repondirent par un tonnerre d'applaudissements et se porterent en masse vers le prisonnier; ils l'entourerent en criant: "Au bucher! Au bucher!" Puis ils le trainerent au poteau, l'y adosserent en l'enchainant et l'entourerent jusqu'a la ceinture de bois et de pommes de pin. Au milieu de ces preparatifs, sa figure ferme ne bronchait pas et le meme sourire de dedain restait esquisse sur ses levres fines.

--Une allumette! Apportez une allumette!

Shadbelly la frotta, abrita la flamme de sa main, se baissa et alluma les pommes de pin. Un silence profond regnait sur la foule; le feu prit et une petite flamme lecha les pommes de pin. Il me sembla entendre un bruit lointain de pas de chevaux. Ce bruit se rapprocha et devint de plus en plus distinct, mais la foule absorbee paraissait ne rien

entendre.

L'allumette s'eteignit. L'homme en frotta une autre, se baissa et de nouveau la flamme jaillit. Cette fois elle courut rapidement au travers des brins de bois. Dans l'assistance, quelques hommes detournerent la tete. Le bourreau tenait a la main son allumette carbonisee et surveillait la marche du feu. Au meme instant, un cheval deboucha a plein galop du tournant des rochers, venant dans notre direction.

Un cri retentit:

--Le sheriff!

Fendant la foule, le cavalier se fraya un passage jusqu'au bucher; arrive la, il arreta son cheval sur les jarrets et s'ecria:

--Arriere, tas de vauriens!

Tous obeirent a l'exception du chef qui se campa resolument et saisit son revolver. Le sheriff fonca sur lui, crient:

--Vous m'entendez, espece de forcene. Eteignez le feu, et enlevez au prisonnier ses chaines.

Il finit par obeir. Le sheriff prit la parole, rassemblant son cheval dans une attitude martiale; il ne s'emporta pas et parla sans vehemence, sur un ton compasse et pondere, bien fait pour ne leur inspirer aucune crainte.

--Vous faites du propre, vous autres! Vous etes tout au plus dignes de marcher de pair avec ce gredin de Shadbelly Higgins, cet infame... reptile qui attaque les gens par derriere et se croit un heros.

Ce que je meprise par-dessus tout, c'est une foule qui se livre au lynchage. Je n'y ai jamais rencontre un homme a caractere. Il faut en eliminer cent avant d'en trouver un qui ait assez de coeur au ventre pour oser attaquer seul un homme meme infirme. La foule n'est qu'un ramassis de poltrons et quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent le sheriff lui-même est le roi des laches.

Il s'arreta, evidemment pour savourer ces dernieres paroles et juger de l'effet produit, puis il reprit:

--Le sheriff qui abandonne un prisonnier a la fureur aveugle de la foule est le dernier des laches. Les statistiques constatent qu'il y a eu cent quatre-vingt-deux sheriffs, l'annee dernière, qui ont touche des appointements injustement gagnes. Au train ou marchent les choses, on verra bientot figurer une nouvelle maladie dans les livres de medecine sous le nom de "mal des sheriffs".

Les gens demanderont: "Le sheriff est encore malade?"

Oui! il souffre toujours de la meme maladie incurable.

On ne dira plus: "Un tel est alle chercher le sheriff du comite de Rapalso!" mais: un tel est alle chercher le "froussard" de Rapalso! Mon Dieu! qu'il faut donc etre lache pour avoir peur d'une foule en train de lyncher un homme!

Il regarda le prisonnier du coin de l'oeil et lui demanda:

--Etranger, qui etes-vous et qu'avez-vous fait?

--Je m'appelle Sherlock Holmes; je n'ai rien a me reprocher.

Ce nom produisit sur le sheriff une impression prodigieuse. Il se remit à haranguer la foule, disant que c'était une honte pour le pays d'infliger un outrage aussi ignominieux à un homme dont les exploits étaient connus du monde entier pour leur caractère merveilleux, et dont les aventures avaient conquis les bonnes grâces de tous les lecteurs par le charme et le piquant de leur exposition littéraire. Il présenta à Holmes les excuses de toute la nation, le salua très courtoisement et ordonna à l'agent Harris de le ramener chez lui, lui signifiant qu'il le rendrait personnellement responsable si Holmes était de nouveau maltraité. Se tournant ensuite vers la foule, il s'écria:

--Regagnez vos tanneries, tas de racailles!

Ils obéirent; puis s'adressant à Shadbelly:

--Vous, suivez-moi, je veux moi-même régler votre compte. Non, gardez ce joujou qui vous sert d'arme; le jour où j'aurai peur de vous sentir derrière moi avec votre revolver, il sera temps pour moi d'aller rejoindre les cent quatre-vingt-deux poltrons de l'année dernière.--Et, ce disant, il partit au pas de sa monture suivi de Shadbelly.

En rentrant chez nous vers l'heure du déjeuner, nous apprîmes que Fetlock Jones était en fuite; il s'était évadé de la prison et battait la campagne. Personne n'en fut fâché au fond. Que son oncle le poursuive, s'il veut; c'est son affaire; le camp tout entier s'en lave les mains.

V

#### LE JOURNAL REPREND

Dix jours plus tard.

"James Walker" va bien physiquement, et son cerveau est en voie de guérison. Je pars avec lui pour Denver demain matin.

\* \* \* \*

La nuit suivante.

Quelques mots envoyés à la hâte d'une petite gare. En me quittant, ce matin, Hillyer m'a chuchoté à l'oreille:

--Ne parlez de ceci à Walker que quand vous serez bien certain de ne pas lui faire de mal en arrêtant les progrès de son rétablissement. Le crime ancien auquel il a fait allusion devant nous a bien été commis, comme il le dit, par son cousin.

Nous avons enterré le vrai coupable l'autre soir, l'homme le plus malheureux du siècle, Flint Buckner. Son véritable nom était "Jacob Fuller".

Ainsi, ma chère mère, ma mission est terminée. Je viens d'accomplir mon mandat. Sans m'en douter, j'ai conduit à sa dernière demeure votre mari, mon père. Qu'il repose en paix!

FIN

## CANNIBALISME EN VOYAGE

Je revenais dernierement de visiter Saint-Louis, lorsqu'a la bifurcation de Terre-Haute (territoire d'Indiana), un homme de quarante a cinquante ans, a la phisyonomie sympathique, aux manieres affables, monta dans mon compartiment et s'assit pres de moi; nous causames assez longtemps pour me permettre d'apprecier son intelligence et le charme de sa conversation. Lorsqu'au cours de notre entretien, il apprit que j'étais de Washington, il se hata de me demander des "tuyaux" sur les hommes politiques, sur les affaires gouvernementales; je m'apercus d'ailleurs tres vite qu'il étais au courant de tous les details, de tous les dessous politiques, et qu'il en savait tres long sur les faits et gestes des senateurs et des representants des Chambres aux Assemblees legislatives. A une des stations suivantes deux hommes s'arreterent pres de nous et l'un d'eux dit a l'autre:

"Harris, si vous faites cela pour moi, je ne l'oublierai de ma vie."

Les yeux de mon nouveau compagnon de voyage brillèrent d'un singulier éclat; a n'en pas douter, ces simples mots venaient d'évoquer chez lui quelque vieux souvenir. Ensuite son visage redevint calme, presque pensif. Il se tourna vers moi et me dit:

--Laissez-moi vous conter une histoire, vous devoiler un chapitre secret de ma vie, une page que j'avais enterree au fin fond de moi-même.  
Ecoutez-moi patiemment, et ne m'interrompez pas.

Je promis de l'écouter; il me raconta l'aventure suivante, avec des alternatives d'animation et de melancolie, mais toujours avec beaucoup de persuasion et un grand sérieux.

Récit de cet étranger:

"Le 19 decembre 1853, je quittai Saint-Louis par le train du soir qui va a Chicago. Tous compris, nous n'étions que vingt-quatre voyageurs hommes; ni femmes ni enfants; nous fimes vite connaissance et comme nous paraissions tous de bonne humeur, une certaine intimité ne tarda pas à s'établir entre nous.

"Le voyage s'annonçait bien; et pas un d'entre nous ne pouvait pressentir les horribles instants que nous devions bientôt traverser.

"A 11 heures, il neigeait ferme. Peu après avoir quitté le village de Welden, nous entrâmes dans les interminables prairies désertes qui s'étendent horriblement monotones pendant des lieues et des lieues; le vent soufflait avec violence, car il ne rencontrait aucun obstacle sur sa route, ni arbres, ni collines, ni même un rocher isolé; il chassait devant lui la neige qui tombait en rafales et formait sous nos yeux un tapis épais. Elle tombait dru, cette neige, et le ralentissement du train nous indiquait assez que la locomotive avait peine à lutter contre la résistance croissante des éléments. Le train stoppa plusieurs fois et nous vîmes au-dessus de nos têtes un double rempart de neige aveuglant de blancheur, triste comme un mur de prison.

"Les conversations cessèrent; la gaieté fit place à l'angoisse; la perspective d'être mures par la neige au milieu de la prairie déserte, a cinquante lieues de toute habitation, se dressait comme un spectre devant chacun de nous et jetait une note de tristesse sur notre bande tout à l'heure si joyeuse.

"A deux heures du matin, je fus tiré de mon sommeil agité par un arrêt

brusque. L'horrible verite m'apparut dans toute sa nudite hideuse: nous etions bloques par la neige. "Tous les bras a la rescousse!" On se hata d'obeir. Chacun redoubla d'efforts sous la nuit noire et la tourmente de neige, parfaitement convaincu qu'une minute perdue pouvait causer notre mort a tous. Pelles, planches, mains, tout ce qui pouvait deplacer la neige fut requisitionne en un instant.

"Quel etrange spectacle de voir ces hommes lutter contre les neiges amoncelées, et travailler d'arrache-pied, les uns plonges dans une obscurite profonde, les autres eclaires par la lueur rougeatre du reflecteur de la machine!

"Au bout d'une heure, nous etions fixes sur l'inutilite complete de nos efforts; car la tempete remplissait en rafales les tranches que nous avions pratiques. Pour comble de malheur, on decouvrit que les bielles de la locomotive s'etaient brisees sous la resistance du poids a deplacer. La route, eut-elle ete libre, devenait impraticable pour nous!!

"Nous remontames dans le train, fatigues, mornes et decourages; nous nous reunimes autour des poeles pour examiner l'état de notre situation. Nous n'avions pas de provisions de bouche; c'étais la le plus clair de notre desastre! Largement approvisionnes de bois, nous ne risquions pas de mourir de froid. C'étais deja une consolation.

"Apres une longue delibération, nous reconnumes que le conducteur du train disait vrai: en effet quiconque se serait risque a parcourir a pied les cinquante lieues qui nous separaient du village le plus rapproche aurait certainement trouve la mort. Impossible de demander du secours, et l'eussions-nous demande, personne ne serait venu a nous. Il nous fallait donc nous resigner et attendre patiemment du secours ou la mort par la faim; je puis certifier que cette triste perspective suffisait a ebranler le coeur le plus stoique.

"Notre conversation, pourtant bruyante, produisait l'illusion d'un murmure vague, qu'on distinguait a peine au milieu des rafales de vent; la clarte des lampes diminua peu a peu, et la plus grande partie des "naufrages" se turent, les uns pour reflechir, les autres pour chercher dans le sommeil l'oubli de leur situation tragique.

"Cette nuit nous parut eternelle; l'aurore glacee et grise commenca a poindre a l'est; a mesure que le jour grandissait, les voyageurs se reveillerent et se donnerent du mouvement pour essayer de se rechauffer; l'un apres l'autre, ils etirerent leurs membres raidis par le sommeil, et regarderent par les fenetres le spectacle horrible qui s'offrait a leurs yeux. Horrible! il l'étais en effet, ce spectacle. Pas une habitation! pas un atome vivant autour de nous! partout le desert, blanc comme un linceul; la neige, fouettee en tous sens par le vent, tourbillonnait en flocons dans l'espace.

"Nous errames toute la journee dans les wagons, parlant peu, absorbes dans nos pensees; puis vint une seconde nuit, longue, monotone, pendant laquelle la faim commenca a se faire sentir.

"Le jour reparut; silencieux et triste, nous faisions le guet, attendant un secours qui ne pouvait pas venir; une autre nuit lui succeda, agitee de reves fantastiques pendant lesquels des festins somptueux et les fetes bacchiques defilaient sous nos yeux! Le reveil n'en fut que plus penible! Le quatrieme et le cinquieme jour parurent! Cinq jours de véritable captivite! La faim se lisait sur tous les visages deprimes qui accusaient l'obsession d'une meme idee fixe, d'une pensee a laquelle nul n'osait ni ne voulait s'arreter. Le sixieme jour s'ecoula, et le septième se leva sur notre petite troupe haletante, terrifiee a l'idee de la mort qui nous guettait. Il fallait pourtant en finir et parler. Les levres de chacun etaient pretes a s'entr'ouvrir

pour exprimer les sombres pensees qui venaient de germer dans nos cerveaux. La nature, trop longtemps comprimee, demandait sa revanche et faisait entendre un appel imperieux!

"Richard H. Gaston, de Minnesota, grand, d'une paleur de spectre, se leva. Nous savions ce qui allait sortir de sa bouche; un grand calme, une attention recueillie avaient remplace l'emotion, l'excitation factice des jours precedents.

--Messieurs, il est impossible d'attendre davantage! L'heure a sonne. Il nous faut decider lequel d'entre nous mourra pour servir de nourriture aux autres.

"M. John J. Villiams, de l'Illinois, se leva a son tour:--Messieurs, dit-il, je propose pour le sacrifice le Reverend James Sawyer de Tennessee.

--Je propose M. Daniel Hote de New-York, repondit M. W. R. Adams, d'Indiana.

"M. Charles Langdon:--Que diriez-vous de M. Samuel Bowen de Saint-Louis?

--Messieurs, interrompit M. Hote, j'opine plutot en faveur du jeune John A. Van Nostrand, de New-Jersey.

"H. Gaston:--S'il n'y a pas d'objection, on accedera au desir de M. Hote.

"M. Van Nostrand ayant proteste, la proposition de M. Hote fut repoussee, celles de MM. Sawyer et Bowen ne furent pas acceptees davantage.

"M. A.-L. Bascom, de l'Ohio, se leva:--Je suis d'avis de clore la liste des candidatures et de laisser l'Assemblee proceder aux elections par vote.

"M. Sawyer:--Messieurs, je proteste energiquement contre ces procedes irreguliers et inacceptables. Je propose d'y renoncer immediatement, et de choisir un president a l'Assemblee; nous pourrons ensuite poursuivre notre oeuvre sans violer les principes immuables de l'equite.

"M. Bell, de Iowa:--Messieurs, je proteste. Ce n'est pas le moment de s'arreter a des formalites absurdes. Voila huit jours que nous ne mangeons pas; et chaque minute perdue en discussions vaines rend notre situation plus critique. Les propositions precedentes me satisfont entierement (ces messieurs en pensent autant, je crois); pour ma part, je ne vois donc pas pourquoi nous ne nous arreterions pas a l'une d'elles, il faut en finir au plus vite.

"M. Gaston:--De toutes facons, l'election nous demanderait au moins vingt-quatre heures, et c'est justement ce retard que nous voulons eviter. Le citoyen de New-Jersey...

"M. Van Nostrand:--Messieurs, je suis un etranger parmi vous; je n'ai donc aucun droit a l'honneur que vous me faites, et j'eprouve une certaine gene a...

"M. Morgan d'Alabama, l'interrompant:--Je demande que la question soit soumise au vote general. Ainsi fut fait, et le debat prit fin, bien entendu. Un conseil fut constitue, M. Gaston nomme president, M. Blake secretaire, MM. Holcomb, Baldwin et Dyer firent partie de "la Commission des candidatures"; M. R.-M. Howland, en sa qualite de pourvoyeur,aida la Commission a faire son choix.

"La Commission s'accorda un repos d'une demi-heure avant de proceder a ses grands travaux. L'Assemblee se reunit, et le comite porta son choix sur quelques candidats: MM. George Ferguson, de Kentucky, Lucien Herrman, de la Louisiane, et W. Messick, du Colorado. Ce choix fut ratifie.

"M. Rogers, de Missouri, se leva:--Monsieur le President, les decisions ayant ete prises maintenant selon les regles, je propose l'amendement suivant, en vue de substituer au nom de M. Herrman celui de M. Lucius Harris, de Saint-Louis, qui est honorablement connu de tous ici. Je ne voudrais en quoi que ce soit amoindrir les grandes qualites de ce citoyen de la Louisiane, loin de la. J'ai pour lui toute l'estime et la consideration que meritent ses vertus. Mais il ne peut echapper a personne d'entre nous que ce candidat a maigri etonnamment depuis le debut de notre sejour ici. Cette consideration me porte a affirmer que le comite s'est fourvoye en proposant a nos suffrages un candidat dont la valeur morale est incontestable, mais dont les qualites nutritives sont...

"Le President:--Le citoyen du Missouri est prie de s'asseoir; le President ne peut admettre que les decisions du comite soient critiquees sans suivre la voie reguliere.

"Quel accueil fera l'Assemblee a la proposition de ce citoyen?

"M. Halliday, de Virginie:--Je propose un second amendement visant la substitution de M. Harvey Davis, de l'Oregon, a M. Messick. Vous estimerez sans doute avec moi que les labours et les privations de la vie de frontiere ont du rendre M. Davis quelque peu coriace; mais, Messieurs, pouvons-nous, a un moment aussi tragique, ergoter sur la qualite de la chair humaine? Pouvons-nous discuter sur des pointes d'aiguilles? Avons-nous le droit de nous arreter a des considerations sans importance? Non, Messieurs; la corpulence, voila tout ce que nous demandons; l'embonpoint, le poids sont a nos yeux les principales qualites requises: le talent, le genie, la bonne education, tout cela nous est indifferent. J'attire votre attention sur le sens de mon amendement.

"M. Morgan (\_tres agite\_):--Monsieur le President, en principe, je suis pour ma part absolument oppose a cet amendement. Le citoyen de l'Oregon est vieux; de plus, il est fortement charpente, et tres peu dodu. Que ces Messieurs me disent s'ils preferent le pot-au-feu a une alimentation substantielle? et s'ils se contenteraient de "ce spectre de l'Oregon" pour assouvir leur faim? Je demande a M. Halliday, de Virginie, si la vue de nos visages decaves, de nos yeux hagards ne lui fait pas horreur; s'il aura le courage d'assister plus longtemps a notre supplice en prolongeant la famine qui dechire nos entrailles et en nous offrant le paquet d'os que represente le citoyen en question? Je lui demande s'il reflechit a notre triste situation, a nos angoisses passees, a notre avenir effroyable; va-t-il persister a nous jeter en pature cette ruine, cette epave, ce vagabond miserable et desseche, des rives inhospitalieres de l'Oregon? Non! il ne l'osera pas! (\_Applaudissements.\_)

"La proposition fut mise aux voix et repoussee apres une discussion violente. M. Harris restait designe, en conformite du premier amendement. Le scrutin fut ouvert. Il y eut cinq tours sans resultat. Au sixieme, M. Harris fut eleu, tous les votes, sauf le sien, s'etant portes sur son nom. Il fut alors propose que ce scrutin serait ratifie par un vote unanime a mains levees; mais l'unanimité ne put etre obtenue, M. Harris votant encore contre lui-meme.

"M. Radiway proposa alors que l'assemblee fit son choix parmi les derniers candidats, et que l'election eut lieu sans faute pour le dejeuner. Cette proposition fut acceptee.

"Au premier tour, il y eut scission: les uns penchaient en faveur d'un candidat repute tres jeune; les autres lui preferaient un autre homme de belle stature. Le vote du president fit incliner la balance du cote du dernier, M. Messick; mais cette solution deplut fortement aux partisans de M. Ferguson, le candidat battu; on songea meme un instant a demander un nouveau tour de scrutin; bref, tous deciderent d'ajourner la solution, et la seance fut levee de suite.

"Les preparatifs du repas detournerent l'attention du parti Ferguson et au moment ou le fil de la discussion allait reprendre, on annonca en grande pompe que M. Harris etait servi. Cette nouvelle produisit un soulagement general.

"Les tables furent improvisees avec les dossiers de fauteuils des compartiments, et nous nous assimes, la joie au coeur, en pensant a ce regal apres lequel nous soupirions depuis une grande semaine. En quelques instants, nous avions pris une tout autre physionomie. Tout a l'heure le desespoir, la misere, la faim, l'angoisse fievreuse, etaient peints sur nos visages; maintenant une serenite, une joie indescriptible regnaient parmi nous; nous debordions de bonheur. J'avoue meme sans fausse honte que cette heure de soulagement a ete le plus beau moment de ma vie d'aventures.

"Le vent hurlait au dehors et fouettait la neige autour de notre prison, mais nous n'en avions plus peur maintenant.

"J'ai assez aime Harris. Il aurait pu etre mieux cuit, sans doute, mais en toute justice, je dois reconnaître qu'aucun homme ne m'agreva jamais autant que Harris et ne me procura autant de satisfaction. Messick ne fut pas precisement mauvais, bien qu'un peu trop haut en gout; mais pour la saveur et la delicatesse de la chair, parlez-moi de Harris.

"Messick avait certainement des qualites que je ne lui contesterais pas, mais il ne convenait pas plus pour un petit dejeuner qu'une momie (ceci soit dit sans vouloir l'offenser). Quelle maigreur!! mon Dieu! et dur!! Ah! vous ne vous imaginerez jamais a quel point il etait coriace! Non jamais, jamais!

--Me donnez-vous a entendre que reellement vous...?

--Ne m'interrompez pas, je vous en prie.

"Apres ce frugal dejeuner, il fallait songer au diner; nous portames notre choix sur un nomme Walker, originaire de Detroit. Il etait excellent; je l'ai d'ailleurs ecrit a sa femme un peu plus tard. Ce Walker! je ne l'oublierai de ma vie! Quel deliciieux morceau! Un peu maigre, mais succulent malgre cela. Le lendemain, nous nous offrimes Morgan de l'Alabama pour dejeuner. C'etait un des plus beaux hommes que j'aie jamais vus, bien tourne, elegant, distingue de manieres; il parlait couramment plusieurs langues; bref un garcon accompli, qui nous a fourni un jus plein de saveur. Pour le diner, on nous prepara ce vieux patriarche de l'Oregon. La, nous recumes un superbe "coup de fusil";--vieux, desseche, coriace, il fut impossible a manger. Quelle navrante surprise pour tous! A tel point que je finis par declarer a mes compagnons:--Messieurs, faites ce que bon vous semble; moi, je prefere jeuner en attendant meilleure chere.

"Grimes, de l'Illinois, ajouta:--Messieurs, j'attends, moi aussi. Lorsque vous aurez choisi un candidat qui soit a peu pres "degustable", je serai enchanté de m'asseoir a votre table.

"Il devint evident que le choix de l'homme de l'Oregon avait provoqué le mecontentement general. Il fallait a tout prix ne pas rester sur cette mauvaise impression, surtout apres le bon souvenir que nous avait laisse Harris. Le choix se porta donc sur Baker, de Georgie.

"Un fameux morceau celui-la! Ensuite, nous nous offrimes Doolittle, Hawkins, Mac Elroy,--ce dernier, trop petit et maigre, nous valut quelques protestations. Apres, defilerent Penrol, les deux Smiths et Bailey; ce dernier avec sa jambe de bois nous donna du dechet, mais la qualite etait irreprochable; ensuite un jeune Indien, un joueur d'orgue de Barbarie, un nomme Bukminster,--pauvre diable de vagabond, decharne; il etait vraiment indigne de figurer a notre table.

"Comme consolation d'une si maigre pitance, nous pouvons nous dire que ce mauvais dejeuner a precede de peu notre delivrance.

--L'heure de la delivrance sonna donc enfin pour vous?

--Oui, un beau matin, par un beau soleil, au moment ou nous venions d'inscrire John Murphy sur notre menu. Je vous assure que ce John Murphy devait etre un "morceau de roi"; j'en mettrai ma main au feu. Le destin voulut que John Murphy s'en retournat avec nous dans le train qui vint a notre secours. Quelque temps apres il epousa la veuve de Harris!!...

--La victime de...?

--La victime de notre premiere election. Il l'a epousee, et maintenant il est tres heureux, tres considere et a une excellente situation. Ah! cette histoire est un vrai roman, je vous assure! Mais me voici arrive, monsieur, il faut que je vous quitte. N'oubliez pas, lorsque vous aurez quelques instants a perdre, qu'une visite de vous me fera toujours le plus grand plaisir. J'eprouve pour vous une reelle sympathie, je dirai meme plus, une sincere affection. Il me semble que je finirais par vous aimer autant que Harris. Adieu monsieur, et bon voyage."

Il descendit; je restai la, meduse, abasourdi, presque soulage de son depart. Malgre son affabilite, j'eprouvais un certain frisson en sentant se poser sur moi son regard affame. Aussi, lorsque j'appris qu'il m'avait voue une affection sincere, et qu'il me mettait dans son estime sur le meme pied que feu Harris, mon sang se glaca dans mes veines!

J'étais litteralement transi de peur. Je ne pouvais douter de sa veracite; d'autre part il eut ete parfaitement deplace d'interrompre par une question inopportun un recit aussi dramatique, presente sous les auspices de la plus grande sincerite. Malgre moi, ces horribles details me poursuivaient et hantaient mon esprit de mille idees confuses. Je vis que le conducteur m'observait; je lui demandai: Qui est cet homme?

J'appris qu'il faisait autrefois partie du Congres et qu'il etait un tres brave homme. Un beau jour, pris dans une tourmente de neige et a deux doigts de mourir de faim, il a ete tellement ebranle par le froid et revolutionne, que deux ou trois mois apres cet incident, il devenait completement fou. Il va bien maintenant, paraît-il, mais la monomanie le tient et lorsqu'il enfourche son vieux "dada", il ne s'arrete qu'apres avoir devore en pensee tous ses camarades de voyage. Tous y auraient certainement passe, s'il n'avait du descendre a cette station; il sait leurs noms sur le bout de ses doigts. Quand il a fini de les manger tous, il ne manque pas d'ajouter: "L'heure du dejeuner etant arrivee, comme il n'y avait plus d'autres candidats, on me choisit. Elu a l'unanimité pour le dejeuner, je me resignai. Et me voila."

C'est egal! j'eprouvai un fameux soulagement en apprenant que je venais d'entendre les elucubrations folles d'un malheureux desequilibre et non le recit des prouesses d'un cannibale avide de sang.

## L'HOMME AU MESSAGE POUR LE DIRECTEUR GENERAL

I

Il y a quelques jours, au commencement de fevrier 1900, je recus la visite d'un de mes amis qui vint me trouver a Londres ou je reside en ce moment. Nous avons tous deux atteint l'age ou, en fumant une pipe pour tuer le temps, on parle beaucoup moins volontiers du charme de la vie que de ses propres ennuis. De fil en aiguille, mon ami se mit a invectiver le Departement de la Guerre. Il parait qu'un de ses amis vient d'inventer une chaussure qui pourrait etre tres utile aux soldats dans le Sud Africain.

C'est un soulier leger, solide et bon marche, impermeable a l'eau et qui conserve merveilleusement sa forme et sa rigidite. L'inventeur voudrait attirer sur sa decouverte l'attention du Gouvernement, mais il n'a pas d'accointances et sait d'avance que les grands fonctionnaires ne feraient aucun cas d'une demande qu'il leur adresserait.

--Ceci montre qu'il n'a ete qu'un maladroit, comme nous tous d'ailleurs, dis-je en l'interrompant. Continuez.

--Mais pourquoi dites-vous cela? Cet homme a parfaitement raison.

--Ce qu'il avance est faux, vous dis-je. Continuez.

--Je vous prouverai qu'il...

--Vous ne pourrez rien prouver du tout. Je suis un vieux bonhomme de grande experiance. Ne discutez pas avec moi. Ce serait tres deplace et desobligeant. Continuez.

--Je veux bien, mais vous serez convaincu avant longtemps. Je ne suis pas un inconnu, et pourtant il m'a ete aussi impossible qu'a mon ami, de faire parvenir cette communication au Directeur General du Departement des Cuirs et chaussures.

--Ce deuxième point est aussi faux que le premier. Continuez!

--Mais, sur mon honneur, je vous assure que j'ai echoue.

--Oh! certainement, je le savais, vous n'aviez pas besoin de me le dire.

--Alors? ou voyez-vous un mensonge?

--C'est dans l'affirmation que vous venez de me donner de l'impossibilite ou vous croyez etre d'attirer l'attention du Directeur General sur le rapport de votre ami. Cette affirmation constitue un mensonge; car moi je pretends que vous auriez pu faire agreeer votre demande.

--Je vous dis que je n'ai pas pu. Apres trois mois d'efforts; je n'y suis pas arrive.

--Naturellement. Je le savais sans que vous preniez la peine de me le dire. Vous auriez pu attirer son attention immediatement si vous aviez employe le bon moyen, j'en dis autant pour votre ami.

--Je vous affirme que j'ai pris le bon moyen.

--Je vous dis que non.

--Comment le savez-vous? Vous ignorez mes demarches.

--C'est possible, mais je maintiens que vous n'avez pas pris le bon moyen, et en cela je suis certain de ce que j'avance.

--Comment pouvez-vous en etre sur, quand vous ne savez pas ce que j'ai fait?

--Votre insucces est la preuve certaine de ce que j'avance. Vous avez pris, je le repete, une fausse direction. Je suis un homme de grande experience, et...

--C'est entendu, mais vous me permettrez de vous expliquer comment j'ai agi pour mettre fin a cette discussion entre nous.

--Oh, je ne m'y oppose pas; continuez donc, puisque vous eprouvez le besoin, de me raconter votre histoire. N'oubliez pas que je suis un vieux bonhomme...

--Voici: J'ai donc ecrit au Directeur General du Departement des Cuir et chaussures une lettre des plus courtoises, en lui expliquant...

--Le connaissez-vous personnellement?

--Non.

--Voila deja un point bien clair. Vous avez debute par une maladresse. Continuez...

--Dans ma lettre, j'insistais sur l'avenir assure que promettait l'invention, vu le bon marche de ces chaussures, et j'offrais...

--D'aller le voir. Bien entendu, c'est ce que vous avez fait. Et de deux!

--Il ne m'a repondu que trois jours apres.

--Naturellement! Continuez.

--Il m'a envoye trois lignes tout juste polies, en me remerciant de la peine que j'avais prise, et en me proposant...

--Rien du tout.

--C'est cela meme. Alors je lui ecrivis plus de details sur mon invention...

--Et de trois!

--Cette fois je... n'obtins meme pas de reponse. A la fin de la semaine, je revins a la charge et demandai une reponse avec une legere pointe d'aigreur.

--Et de quatre! et puis apres?

--Je recus une reponse me disant que ma lettre n'etait pas arrivee; on m'en demandait un double. Je recherchai la voie qu'avait suivie ma lettre et j'acquis la certitude qu'elle etait bien arrivee; j'en envoyai quand meme une copie sans rien dire. Quinze jours se passerent sans qu'on accordat la moindre attention a ma demande; pendant ce temps, ma patience avait singulierement diminue et j'ecrivis une lettre tres raide. Je proposais un rendez-vous pour le lendemain et j'ajoutai que si je n'avais pas de reponse, je considererais ce silence du Directeur

comme un acquiescement a ma demande.

--Et de cinq!

--J'arrivai a midi sonnant; on m'indiqua une chaise dans l'antichambre en me priant d'attendre. J'attendis jusqu'a une heure et demie, puis je partis, humilié et furieux. Je laissai passer une semaine pour me calmer. J'ecrivis ensuite et donnai un nouveau rendez-vous pour l'apres-midi du lendemain.

--Et de six!

--Le Directeur m'ecrivit qu'il acceptait. J'arrivai ponctuellement et restai assis sur ma chaise jusqu'a deux heures et demie. Ecoeure et furieux, je sortis de cette antichambre maudite, jurant qu'on ne m'y reverrait jamais plus. Quant a l'incurie, l'incapacite et l'indifference pour les interets de l'armee que venait de temoigner le Directeur General du Departement des Cuir et chaussures, elles etaient decidement au-dessus de tout.

--Permettez! Je suis un vieil homme de grande experience et j'ai vu bien des gens passant pour intelligents qui n'avaient pas assez de bon sens pour mener a bonne fin une affaire aussi simple que celle dont vous m'entretenez. Vous n'etes pas pour moi le premier echantillon de ce type, car j'en ai connu personnellement des millions et des milliards qui vous ressemblaient. Vous avez perdu trois mois bien inutilement; l'inventeur les a perdus aussi, et les soldats n'en sont pas plus avances; total: neuf mois. Eh bien, maintenant je vais vous lire une anecdote que j'ai ecrrite hier soir, et demain dans la journee vous irez enlever votre affaire chez le Directeur General.

--Je veux bien, mais le connaissez-vous?

--Du tout, ecoutez seulement mon histoire.

II

## COMMENT LE RAMONEUR GAGNA L'OREILLE DE L'EMPEREUR

I

L'ete etait venu; les plus robustes etaient harasses par la chaleur torride; les plus faibles, a bout de souffle, mouraient comme des mouches. Depuis des semaines, l'armee etait decimee par la dysenterie, cette plaie du soldat; et personne n'y trouvait un remede. Les medecins ne savaient plus ou donner de la tete; le succes de leur science et de leurs medicaments (d'une efficacite douteuse, entre nous), etait dans le domaine du passe, et risquait fort d'y rester enfoui a tout jamais.

L'empereur appela en consultation les sommites medicales les plus en renom, car il etait profondement affecte de cette situation. Il les traita fort severement, et leur demanda compte de la mort de ses hommes; connaissaient-ils leur metier, oui ou non? etaient-ils des medecins ou simplement de vulgaires assassins? Le plus haut en grade de ces assassins, qui etait en meme temps le doyen des medecins du pays et le plus considere aux environs, lui repondit ceci:

"Majeste, nous avons fait tout notre possible, et nos efforts sont restes infructueux. Ni un medicament, ni un medecin ne peut guerir cette maladie; la nature et une forte constitution seules peuvent triompher de

ce mal maudit. Je suis vieux, j'ai de l'experience. Ni medecine, ni medicaments ne peuvent en venir a bout, je le dis et je le repete. Quelquefois ils semblent aider la nature, mais en general ils ne font qu'aggraver la maladie."

L'empereur, qui etait un homme incredule, emporte, invectiva les docteurs des epithetes les plus malsonnantes et les renvoya brutalement. Vingt-quatre heures apres, il etait pris, lui aussi, de ce mal cruel. La nouvelle vola de bouche en bouche, et remplit le pays de consternation. On ne parlait plus que de cette catastrophe et le decouragement etait general; on commencait a perdre tout espoir. L'empereur lui-meme etait tres abattu et soupirait en disant:

"Que la volonte de Dieu soit faite. Qu'on aille me chercher ces assassins, et que nous en finissions au plus vite."

Ils accoururent, lui taterent le pouls, examinerent sa langue, et lui firent avaler un jeu complet de drogues, puis ils s'assirent patiemment a son chevet, et attendirent.

(Ils etaient payes a l'annee et non a la tache, ne l'oublions pas!)

II

Tommy avait seize ans; c'etait un garcon d'esprit, mais il manquait de relations; sa position etait trop humble pour cela et son emploi trop modeste. De fait, son metier ne pouvait pas le mettre en evidence; car il travaillait sous les ordres de son pere et vidait les puisards avec lui; la nuit, il l'aidait a conduire sa voiture. L'ami intime de Tommy etait Jimmy, le ramoneur; un garcon de quatorze ans, d'apparence grele; honnête et travailleur, il avait un coeur d'or et faisait vivre sa mere infirme, de son travail dangereux et penible.

L'empereur etait malade depuis deja un mois, lorsque ces deux jeunes gens se rencontrerent un soir vers neuf heures. Tommy etait en route pour sa besogne nocturne; il n'avait naturellement pas endosse ses habits des jours de fete, et ses sordides vetements de travail etaient loin de sentir bon! Jimmy rentrait d'une journee ardue; il etait d'une noirceur inimaginable; il portait ses balais sur son epaule, son sac a suie a la ceinture; pas un trait de sa figure n'etait d'ailleurs reconnaissable; on n'apercevait au milieu de cette noirceur que ses yeux eveilles et brillants.

Ils s'assirent sur la margelle pour causer; bien entendu ils aborderent l'unique sujet de conversation: le malheur de la nation, la maladie de l'empereur. Jimmy avait concu un projet et il brulait du desir de l'exposer.

Il confia donc son secret a son ami:

--Tommy, dit-il, je puis guerir Sa Majeste; je connais le moyen.

Tommy demanda stupefait:

--Comment, toi?

--Oui, moi.

--Mais, petit serin, les meilleurs medecins n'y arrivent pas.

--Cela m'est egal, moi j'y arriverai. Je puis le guerir en un quart d'heure.

--Allons, tais-toi. Tu dis des betises.

--La verite. Rien que la verite!

Jimmy avait un air si convaincu que Tommy se ravigea et lui demanda:

--Tu m'as pourtant l'air sur de ton affaire, Jimmy. L'es-tu vraiment?

--Parole d'honneur.

--Indique-moi ton procede. Comment pretends-tu guerir l'empereur?

--En lui faisant manger une tranche de melon d'eau.

Tommy, ébahi, se mit à rire à gorge déployée d'une idée aussi absurde. Il essaya pourtant de maîtriser son fou rire, lorsqu'il vit que Jimmy allait le prendre au tragique. Il lui tapa amicalement sur les genoux, sans se préoccuper de la suite, et lui dit:

--Ne t'offusque pas, mon cher, de mon hilarité. Je n'avais aucune mauvaise intention, Jimmy, je te l'assure. Mais, vois-tu, elle semblait si drôle, ton idée. Precisement dans ce camp où sevit la dysenterie, les médecins ont posé une affiche pour prévenir que ceux qui y introduiraient des melons d'eau seraient fouettés jusqu'au sang.

--Je le sais bien, les idiots! dit Jimmy, sur un ton d'indignation et de colère. Les melons d'eau abondent aux environs et pas un seul de ces soldats n'aurait du mourir.

--Voyons, Jimmy, qui t'a fourré cette lubie en tête?

--Ce n'est pas une lubie, c'est un fait reconnu. Connais-tu le vieux Zulu aux cheveux gris? Eh bien, voilà longtemps qu'il guérit une masse de nos amis; ma mère l'a vu à l'œuvre et moi aussi. Il ne lui faut qu'une ou deux tranches de melon; il ne s'inquiète pas si le mal est enraciné ou récent; il le guérit sûrement.

--C'est très curieux. Mais si tu dis vrai, Jimmy, l'empereur devrait connaître cette particularité sans retard.

--Tu es enfin de mon avis? Ma mère en a bien fait part à plusieurs personnes, espérant que cela lui serait répété, mais tous ces gens-là ne sont que des travailleurs ignorants qui ne savent pas comment parvenir à l'empereur.

--Bien entendu, ils ne savent pas se débrouiller, ces empailles, répondit Tommy avec un certain mépris. Moi j'y parviendrais.

--Toi? Un conducteur de voitures nocturnes, qui empeste à cent lieues à la ronde?

Et à son tour, Jimmy se tordait de rire; mais Tommy repliqua avec assurance:

--Ris si tu veux, je te dis que j'y arriverai.

Il paraissait si convaincu, que Jimmy en fut frappé et lui demanda avec gravité.

--Tu connais donc l'empereur?

--Moi le connaître, tu es fou? Bien sûr que non.

--Alors comment t'en tireras-tu?

--C'est tres simple. Devine. Comment procederais-tu, Jimmy?

--Je lui ecrirais. J'avoue que je n'y avais jamais pense auparavant; mais je parie bien que c'est ton systeme?

--Pour sur que non. Et ta lettre, comment l'enverrais-tu?

--Par le courrier, pardi!

Tommy haussa les epaules et lui dit:

--Allons, tu ne te doutes donc pas que tous les gaillards de l'Empire en font autant. Voyons! Tu ne me feras pas croire que tu n'y avais pas reflechi.

--Eh bien, non, repondit Jimmy ebahi.

--C'est vrai, j'oublie, mon cher, que tu es tres jeune et par consequent inexperimente. Un exemple, Jimmy; quand un simple general, un poete, un acteur ou quelqu'un qui jouit d'une certaine notoriete tombe malade, tous les loustics du pays encombrent les journaux de remedes infailibles, de recettes merveilleuses qui le doivent guerir. Que penses-tu qu'il arrive s'il s'agit d'un empereur?

--Je suppose qu'il en recoit encore plus, dit Jimmy tout penaud.

--Ah! je te crois! Ecoute-moi, Jimmy; chaque nuit nous ramassons a peu pres la valeur de six fois la charge de nos voitures, de ces fameuses lettres, qu'on jette dans la cour de derriere du Palais, environ quatre-vingt mille lettres par nuit. Crois-tu que quelqu'un s'amuse a les lire? Pouah! Pas une ame! C'est ce qui arriverait a ta lettre si tu l'ecrivais; tu ne le feras pas, je pense bien?

--Non, soupira Jimmy, deconcerte.

--Ca va bien, Jimmy; ne t'inquiete pas et pars de ce principe qu'il y a mille manieres differentes d'ecorcher un chat. Je lui ferai savoir la chose, je t'en reponds.

--Oh, si seulement, tu pouvais, Tommy! Je t'aimerais tant!

--Je le ferai, je te le repete. Ne te tourmente pas et compte sur moi.

--Oh! oui. J'y compte Tommy, tu es si roublard et beaucoup plus malin que les autres. Mais comment feras-tu, dis-moi?

Tommy commençait a se rengorger. Il s'installa confortablement pour causer, et entreprit son histoire:

--Connais-tu ce pauvre diable qui joue au boucher en se promenant avec un panier contenant du mou de veau et des foies avaries? Eh bien, pour commencer, je lui confierai mon secret.

Jimmy, de plus en plus meduse, lui repondit:

--Voyons, Tommy, c'est mechant de te moquer de moi. Tu sais combien j'y suis sensible et tu es peu charitable de te payer ma tete comme tu le fais.

Tommy lui tapa amicalement sur l'épaule et lui dit:

--Ne te tourmente donc pas, Jimmy, je sais ce que je dis, tu le verras bientot. Cette espece de boucher racontera mon histoire a la marchande de marrons du coin; je le lui demanderai d'ailleurs, parce que c'est sa meilleure amie. Celle-ci a son tour en parlera a sa tante, la riche

fruitiere du coin, celle qui demeure deux pates de maisons plus haut; la fruitiere le dira a son meilleur ami, le marchand de gibier, qui le repetera a son parent, le sergent de ville. Celui-ci le dira a son capitaine, le capitaine au magistrat; le magistrat a son beau-frere, le juge du comte; le juge du comte en parlera au sherif, le sherif au lord-maire, le lord-maire au president du Conseil, et le president du Conseil le dira a...

--Par saint Georges! Tommy, c'est un plan merveilleux, comment as-tu pu...

--.... Au contre-amiral qui le repetera au vice-amiral; le vice-amiral le transmettra a l'amiral des Bleus, qui le fera passer a l'amiral des Rouges; celui-ci en parlera a l'amiral des Blancs; ce dernier au premier lord de l'amiraute, qui le dira au president de la Chambre. Le president de la Chambre le dira...

--Continue, Tommy, tu y es presque.

--.... Au piqueur en chef; celui-ci le racontera au premier groom; le premier groom au grand ecuyer; le grand ecuyer au premier lord de service; le premier lord de service au grand chambellan; le grand chambellan a l'intendant du palais; l'intendant du palais le confiera au petit page favori qui evente l'empereur; le page enfin se mettra a genoux et chuchotera la chose a l'oreille de Sa Majeste... et le tour sera joue!!!

--Il faut que je me leve pour t'applaudir deux fois, Tommy, voila bien la plus belle idee qui ait jamais ete concue. Comment diable as-tu pu l'avoir?

--Assieds-toi et ecoute; je vais te donner de bons principes, tu ne les oublieras pas tant que tu vivras. Eh! bien, qui est ton plus cher ami, celui auquel tu ne pourrais, ni ne voudrais rien refuser?

--Comment, Tommy? Mais c'est toi, tu le sais bien.

--Suppose un instant que tu veuilles demander un assez grand service au marchand de mou de veau. Comme tu ne le connais pas, il t'enverrait promener a tous les diables, car il est de cette espece de gens; mais il se trouve qu'apres toi, il est mon meilleur ami, et qu'il se ferait hacher en menus morceaux pour me rendre un service, n'importe lequel. Apres cela, je te demande, quel est le moyen le plus sur: d'aller le trouver toi-même et de le prier de parler a la marchande de marrons de ton remede de melon d'eau, ou bien de me demander de le faire pour toi?

--Il vaudrait mieux t'en charger, bien sur. Je n'y aurais jamais pense, Tommy, c'est une idee magnifique.

--C'est de la haute philosophie, tu vois; le mot est somptueux, mais juste. Je me base sur ce principe que: chacun en ce monde, petit ou grand, a un ami particulier, un ami de coeur a qui il est heureux de rendre service. (Je ne veux parler naturellement que de services rendus avec bonne humeur et sans rechigner).

Ainsi peu m'importe ce que tu entreprends; tu peux toujours arriver a qui tu veux, meme si, personnage sans importance, tu t'adresses a quelqu'un de tres haut place. C'est bien simple; tu n'as qu'a trouver un premier ami porte-parole; voila tout, ton role s'arrete la. Cet ami en cherche un autre, qui a son tour en trouve un troisieme et ainsi de suite, d'ami en ami, de maille en maille, on forme la chaine; libre a toi d'en suivre les maillons en montant ou en descendant a ton choix.

--C'est tout simplement admirable, Tommy!

--Mais aussi simple et facile que possible; c'est l'A B C; pourtant, as-tu jamais connu quelqu'un sachant employer ce moyen? Non, parce que le monde est inepte. On va sans introduction trouver un étranger, ou bien on lui écrit; naturellement on reçoit une douche froide, et ma foi, c'est parfaitement bien fait. Eh! bien, l'empereur ne me connaît pas, peu importe; il mangera son melon d'eau demain. Tu verras, je te le promets. Voilà le marchand de boeuf de veau. Adieu, Jimmy, je vais le surprendre.

Il le surprit en effet, et lui demanda:

--Dites-moi, voulez-vous me rendre un service?

--Si je veux? en voilà une question! Je suis votre homme. Dites ce que vous voulez, et vous me verrez voler.

--Allez dire à la marchande de marrons de tout planter là, et de vite porter ce message à son meilleur ami; recommandez-lui de prier cet ami de faire la boule de neige."

Il exposa la nature du message, et le quitta en disant: "Maintenant, dépechez-vous."

Un instant après, les paroles du ramoneur étaient en voie de parvenir à l'empereur.

### III

Le lendemain, vers minuit, les médecins étaient assis dans la chambre impériale et chuchotaient entre eux, très inquiets, car la maladie de l'empereur semblait grave. Ils ne pouvaient se dissimuler que chaque fois qu'ils lui administraient une nouvelle drogue, il s'en trouvait plus mal. Cette constatation les attristait, en leur enlevant tout espoir. Le pauvre empereur émacié somnolait, les yeux fermés. Son page favori chassait les mouches autour de son chevet et pleurait doucement. Tout à coup le jeune homme entendit le léger froufrou d'une portière qu'on écarte; il se retourna et aperçut le lord grand-maître du palais qui passait la tête par la portière entrebâillée et lui faisait signe de venir à lui. Vite le page accourut sur la pointe des pieds vers son cher ami le grand-maître; ce dernier lui dit avec nervosité:

--Toi seul, mon enfant, peux le persuader. Oh! n'y manque pas. Prends ceci, fais-le lui manger et il est sauvé.

--Sur ma tête, je le jure il le mangera.

C'étaient deux grosses tranches de melon d'eau, fraîches, succulentes d'aspect.

### IV

Le lendemain matin, la nouvelle se répandit partout que l'empereur était hors d'affaire et complètement remis. En revanche, il avait fait pendre les médecins. La joie éclata dans tout le pays, et on se prépara à illuminer magnifiquement.

Après le déjeuner, Sa Majesté méditait dans un bon fauteuil: l'empereur voulait témoigner sa reconnaissance infinie, et cherchait quelle récompense il pourrait accorder pour exprimer sa gratitude à son bienfaiteur.

Lorsque son plan fut bien arrete, il appela son page et lui demanda s'il avait invente ce remede. Le jeune homme dit que non, que le grand maître du palais le lui avait indique.

L'empereur le congedia et se remit a reflechir:

Le grand-maître avait le titre de comte: il allait le creer duc, et lui donnerait de vastes proprietes qu'il confisquerait a un membre de l'opposition. Il le fit donc appeler et lui demanda s'il etait l'inventeur du remede. Mais le grand-maître, qui etait un honnête homme, repondit qu'il le tenait du grand chambellan. L'empereur le renvoya et reflechit de nouveau: le chambellan etait vicomte; il le ferait comte, et lui donnerait de gros revenus. Mais le chambellan repondit qu'il tenait le remede du premier lord de service.

Il fallait encore reflechir. Ceci indisposa un peu Sa Majeste qui songea a une recompense moins magnanime. Mais le premier lord de service tenait le remede d'un autre gentilhomme! L'empereur s'assit de nouveau et chercha dans sa tete une recompense plus modeste et mieux proportionnee a la situation de l'inventeur du remede.

Enfin de guerre lasse, pour rompre la monotonie de ce travail imaginatif et hater la besogne, il fit venir le grand chef de la police, et lui donna l'ordre d'instruire cette affaire et d'en remonter le fil, pour lui permettre de remercier dignement son bienfaiteur.

Dans la soiree, a neuf heures, le grand chef de la police apporta la clef de l'enigme. Il avait suivi le fil de l'histoire, et s'estait ainsi arrete a un jeune gars, du nom de Jimmy, ramoneur de profession. L'empereur s'ecria avec une profonde emotion.

--C'est ce brave garcon qui m'a sauve la vie! il ne le regrettera pas.

Et... il lui envoya une de ses paires de bottes, celles qui lui servaient de bottes numero deux!

Elles etaient trop grandes pour Jimmy, mais chaussaient parfaitement le vieux Zulu. A part cela, tout etait bien!!!

### III

#### CONCLUSION DE L'HISTOIRE DE L'HOMME AU MESSAGE

--Maintenant, saisissez-vous mon idee?

--Je suis oblige de reconnaître que vous etes dans le vrai. Je suivrai vos conseils et j'ai bon espoir de conclure mon affaire demain. Je connais intimement le meilleur ami du directeur general. Il me donnera une lettre d'introduction avec un mot explicatif sur l'interet que peut presenter mon affaire pour le gouvernement. Je le porterai moi-même sans avoir pris de rendez-vous prealable et le ferai remettre au directeur avec ma carte. Je suis sur que je n'aurai pas a attendre une demi-minute.

Tout se passa a la lettre, comme il le prevoyait, et le gouvernement adopta les chaussures.

## LES GEAIS BLEUS

Les animaux causent entre eux; personne n'en peut douter, mais je crois que peu de gens comprennent leur langage. Je n'ai jamais connu qu'un homme possédant ce don particulier; mais je suis certain qu'il le possède, car il m'a fortement documenté sur la question.

C'était un mineur d'âge moyen, au cœur simple; il avait vécu longtemps dans les forêts et les montagnes solitaires de la Californie, étudiant les moeurs de ses seuls voisins, les animaux et les oiseaux; il parvint ainsi à traduire fidèlement leurs gestes et leurs attitudes. Il s'appelait Jim Baker. Selon lui, quelques animaux ont une éducation des plus sommaires et n'emploient que des mots très simples, sans comparaisons ni images fleuries; d'autres, au contraire, possèdent un vocabulaire étendu, un langage choisi, et jouissent d'une énonciation facile; ces derniers sont naturellement plus bavards, ils aiment entendre le son de leur voix et sont ravis de produire leur petit effet. Après une mure observation, Baker conclut que les geais bleus sont les plus beaux parleurs de tous les oiseaux et animaux. Voici ce qu'il raconte:

"Le geai bleu est très supérieur aux autres animaux; mieux doué qu'eux, il a des sentiments plus affines et plus élevés, et il sait les exprimer tous, dans un langage élégant, harmonieux et très fleuri. Quant à la facilité d'élocution, vous ne voyez jamais un geai bleu rester à court de mots. Ils lui viennent tout naturellement d'abord à l'esprit, ensuite au bout de la langue. Autre détail: j'ai observé bien des animaux, mais je n'ai jamais vu un oiseau, une vache ou aucune autre bête parler une langue plus irreprochable que le geai bleu. Vous me direz que le chat s'exprime merveilleusement. J'en conviens, mais prenez-le au moment où il entre en fureur, au moment où il se crepe le poil avec un autre chat, au milieu de la nuit; vous m'en direz des nouvelles, la grammaire qu'il emploie vous donnera le tétanos!

"Les profanes s'imaginent que les chats nous agacent par le tapage qu'ils font en se battant; profonde erreur! en réalité, c'est leur déplorable syntaxe qui nous exaspère. En revanche, je n'ai jamais entendu un geai employer un mot déplacé; le fait est des plus rares, et quand ils se rendent coupables d'un tel méfait, ils sont aussi honteux que des êtres humains; ils ferment le bec immédiatement et s'éloignent pour ne plus revenir.

"Vous appelez un geai un oiseau: c'est juste, car il a des plumes et n'appartient au fond à aucune paroisse; mais à part cela, je le déclare un être aussi humain que vous et moi. Je vous en donnerai la raison: les facultés, les sentiments, les instincts, les intérêts des geais sont universels. Un geai n'a pas plus de principes qu'un député ou un ministre: il ment, il vole, il trompe, et trahit avec la même désinvolture, et quatre fois sur cinq il manquera à ses engagements les plus solennels. Un geai n'admet jamais le caractère sacré d'une parole donnée. Autre trait caractéristique: le geai jure comme un mineur. Vous trouvez déjà que les chats jurent comme des sapeurs; mais donnez à un geai l'occasion de sortir son vocabulaire au grand complet, vous m'en direz des nouvelles: il battra le chat, haut la main, dans ce record spécial. Ne cherchez pas à me contredire: je suis trop au courant de leurs moeurs. Autre particularité: le geai bleu dépasse toute créature humaine ou divine dans l'art de gronder: il le fait simplement avec un calme, une mesure, et une pondération parfaite. Oui, monsieur, un geai vaut un homme. Il pleure, il rit, et prend des airs contrits; je l'ai entendu raisonner, se disputer et discuter; il aime les histoires, les potins, les scandales; avec cela plein d'esprit, il sait reconnaître ses torts aussi bien que vous et moi. Et maintenant je vais vous raconter une histoire de geais bleus, parfaitement authentique:

"Lorsque je commençai à comprendre leur langage, il survint ici un petit incident. Le dernier homme qui habitait la région avec moi, il y a sept ans, s'en alla. Vous voyez d'ailleurs sa maison. Elle est restée vide depuis; elle se compose d'une hutte en planches, avec une grande pièce et voilà tout; un toit de chaume et pas de plafond. Un dimanche matin, j'étais assis sur le seuil de ma hutte, et je prenais l'air avec mon chat; je regardais le ciel bleu, en écoutant le murmure solitaire des feuilles, et en songeant, rêveur, à mon pays natal dont j'étais privé de nouvelles depuis treize ans; un geai bleu parut sur cette maison déserte; il tenait un gland dans son bec, et se mit à parler: "Tiens, disait-il, je viens de me heurter à quelque chose." Le gland tomba de son bec, roula par terre; il n'en parut pas autrement contrarié et resta très absorbé par son idée. Il avait vu un trou dans le toit; il ferma un œil, tourna la tête successivement des deux côtés, et essaya de voir ce qu'il y avait au fond de ce trou; je le vis bientôt relever la tête, son œil brillait. Il se mit à battre des ailes deux ou trois fois, ce qui est un indice de grande satisfaction, et s'cria: "C'est un trou où je ne m'y connais pas; c'est sûrement un trou."

"Il regarda encore; son œil s'illumina, puis, battant des ailes et de la queue, il s'cria: "J'en ai, une veine! C'est un trou, et un trou des mieux conditionnés." D'un coup d'aile, il plongea, ramassa le gland et le jeta dans le trou; sa physionomie exprimait une joie indescriptible, lorsque soudain son sourire se figea sur son bec, et fit place à une profonde stupeur: "Comment se fait-il, dit-il, que je ne l'aie pas entendu tomber?" Il regarda de nouveau, et resta très pensif; il fit le tour du trou en tous sens, bien décidé à percer ce mystère; il ne trouva rien. Il s'installa alors sur le haut du toit, et se prit à réfléchir en se grattant la tête avec sa patte. "Je crois que j'entreprends là un travail colossal; le trou doit être immense, et je n'ai pas le temps de m'amuser."

"Il s'en alla à tire d'aile, ramassa un autre gland, le jeta dans le trou et essaya de voir jusqu'où il était tombé, mais en vain; alors il poussa un profond soupir. "Le diable s'en mêle, dit-il, je n'y comprends plus rien, mais je ne me laisserai pas décourager pour si peu." Il retourna chercher un gland et recommença son expérience, sans arriver à un résultat meilleur.

"C'est curieux, marmotta-t-il; je n'ai jamais vu un trou pareil; c'est évidemment un nouveau genre de trou." Il commençait pourtant à s'énerver. Persuadé qu'il avait affaire à un trou ensorcelé, il secouait la tête en ronchonnant; il ne perdit pas cependant tout espoir et ne se laissa pas aller au découragement. Il arpenta le toit de long en large, revint au trou et lui tint ce langage: "Vous êtes un trou extraordinaire, long, profond; un trou peu banal, mais j'ai décidé de vous remplir; j'y arriverai coute que coute, dûsse-je peiner des années."

Il se mit donc au travail; je vous garantis que vous n'avez jamais vu un oiseau aussi actif sous la calotte des cieux. Pendant deux heures et demie, il ramassa et jeta des glands avec une ardeur vorace, sans même prendre le temps de regarder où en était son ouvrage. Mais la fatigue l'enfumait et il lui sembla que ses ailes pesaient cent kilos chacune. Il jeta un dernier gland et soupira: "Cette fois je veux être pendu si je ne me rends pas maître de ce trou." Il regarda de près son travail. Vous allez me traiter de blagueur, lorsque je vous dirai que je vis mon geai devenir pâle de colère.

"Comment, s'cria-t-il, j'ai réuni la assez de glands pour nourrir ma famille pendant trente ans et je n'en vois pas la moindre trace. Il n'y a pas à en douter: si j'y comprends quelque chose, je veux que l'on m'empaille, qu'on me bourre le ventre de son et qu'on me loge au musée." Il eut à peine la force de se trainer vers la crete du toit et de s'y

poser, tant il etait brise de fatigue et de decouragement. Il se ressaisit pourtant et rassembla ses esprits.

"Un autre geai passa; l'entendant invoquer le ciel, il s'enquit du malheur qui lui arrivait. Notre ami lui donna tous les details de son aventure. "Voici le trou, lui dit-il, et si vous ne me croyez pas, descendez vous convaincre vous-meme." Le camarade revint au bout d'un instant: "Combien avez-vous enfoui de glands la-dedans?" demanda-t-il.--"Pas moins de deux tonneaux."

"Le nouveau venu retourna voir, mais, n'y comprenant rien, il poussa un cri d'appel qui attira trois autres geais. Tous, reunis, procederent a l'examen du trou, et se firent raconter de nouveau les details de l'histoire; apres une discussion generale leurs opinions furent aussi divergentes que celles d'un comite de notables humains reunis pour trancher d'une question grave. Ils appelerent d'autres geais; ces volatiles accoururent en foule si compacte que leur nombre finit par obscurcir le ciel. Il y en avait bien cinq mille; jamais de votre vie vous n'avez entendu des cris, des querelles et un carnage semblables. Chacun des geais alla regarder le trou; en revenant, il s'empressait d'emettre un avis different de son predecesseur. C'etait a qui fournirait l'explication la plus abracadabrante. Ils examinerent la maison par tous les bouts. Et comme la porte etait entr'ouverte, un geai eut enfin l'idee d'y penetrer. Le mystere fut bien entendu eclairci en un instant: il trouva tous les glands par terre. Notre heros battit des ailes et appela ses camarades: "Arrivez! arrivez! crieait-il; ma parole! cet imbecile n'a-t-il pas eu la pretention de remplir toute la maison avec des glands?" Ils vinrent tous en masse, formant un nuage bleu; en decouvrant la clef de l'enigme ils s'esclaffèrent de la betise de leur camarade.

"Eh bien! monsieur, apres cette aventure, tous les geais resterent la une grande heure a bavarder comme des etres humains. Ne me soutenez donc plus qu'un geai n'a pas l'esprit grivois; je sais trop le contraire. Et quelle memoire aussi! Pendant trois annees consecutives, je vis revenir, chaque ete, une foule de geais des quatre coins des Etats-Unis: tous admirerent le trou, d'autres oiseaux se joignirent a ces pelerins, et tous se rendirent compte de la plaisanterie, a l'exception d'une vieille chouette originaire de Nova-Scotia. Comme elle n'y voyait que du bleu, elle declara qu'elle ne trouvait rien de drôle a cette aventure; elle s'en retourna, et regagna son triste logis tres desappointee."

## COMMENT J'AI TUE UN OURS

On a raconte tant d'histoires invraisemblables sur ma chasse a l'ours de l'ete dernier, a Adirondack, qu'en bonne justice je dois au public, a moi-meme et aussi a l'ours, de relater les faits qui s'y rattachent avec la plus parfaite veracite. Et d'ailleurs il m'est arrive si rarement de tuer un ours, que le lecteur m'excusera de m'etendre trop longuement peut-etre sur cet exploit.

Notre rencontre fut inattendue de part et d'autre. Je ne chassais pas l'ours, et je n'ai aucune raison de supposer que l'ours me cherchait. La verite est que nous cueillions des mures, chacun de notre cote, et que nous nous rencontrames par hasard, ce qui arrive souvent. Les voyageurs qui passent a Adirondack ont souvent exprime le desir de rencontrer un ours; c'est-a-dire que tous voudraient en apercevoir un, de loin, dans la foret; ils se demandent d'ailleurs ce qu'ils feraient en presence d'un animal de cette espece. Mais l'ours est rare et timide et ne se

montre pas souvent.

C'etait par une chaude apres-midi d'aout; rien ne faisait supposer qu'un evenement etrange arriverait ce jour-la. Les proprietaires de notre chalet eurent l'idee de m'envoyer dans la montagne, derriere la maison, pour cueillir des mures. Pour arriver dans les bois, il fallait traverser des prairies en pente, tout entrecoupees de haies, vraiment fort pittoresques. Des vaches paturaient paisibles, au milieu de ces haies touffues dont elles broutaient le feuillage. On m'avait aimablement muni d'un seau, et prie de ne pas m'absenter trop longtemps.

Pourquoi, ce jour-la, avais je pris un fusil? Ce n'est certes pas par intuition, mais par pur amour-propre. Une arme, a mon avis, devait me donner une contenance masculine et contrebalancer l'effet deplorable produit par le seau que je portais; et puis, je pouvais toujours faire lever un perdreau (au fond j'aurais ete tres embarrassé de le tirer au vol, et surtout de le tuer). Beaucoup de gens emploient des fusils pour chasser le perdreau; moi je prefere la carabine qui mutile moins la victime et ne la cible pas de plombs. Ma carabine etait une "Sharps", faite pour tirer a balle. C'etait une arme excellente qui appartenait a un de mes amis; ce dernier revait depuis des années de s'en servir pour tuer un cerf. Elle portait si juste qu'il pouvait,--si le temps etait propice et l'atmosphere calme,--atteindre son but a chaque coup. Il excellait a planter une balle dans un arbre a condition toutefois que l'arbre ne fut pas trop eloigne. Naturellement, l'arbre devait aussi offrir une certaine surface!

Inutile de dire que je n'étais pas a cette époque un chasseur émérite. Il y a quelques années, j'avais tué un rouge-gorge dans des circonstances particulièrement humiliantes. L'oiseau se tenait sur une branche très basse de cerisier. Je chargeai mon fusil, me glissai sous l'arbre, j'appuyai mon arme sur la haie, en placant la bouche à dix pas de l'oiseau, je fermai les yeux et tirai! Lorsque je me relevai pour voir le résultat, le malheureux rouge-gorge était en miettes, éparpillées de tous les côtés, et si imperceptibles que le meilleur naturaliste n'aurait jamais pu déterminer à quelle famille appartenait l'oiseau.

Cet incident me dégouta à tout jamais de la chasse; si j'y fais allusion aujourd'hui, c'est uniquement pour prouver au lecteur que malgré mon arme je n'étais pas un ennemi redoutable pour l'ours.

On avait déjà vu des ours dans ces parages, à proximité des mûriers. L'été précédent, notre cuisinière noire, accompagnée d'une enfant du voisinage, y cueillait des mures, lorsqu'un ours sortit de la forêt, et vint au-devant d'elle. L'enfant prit ses jambes à son cou et se sauva. La brave Chloé fut paralysée de terreur; au lieu de chercher à courir, elle s'effondra sur place, et se mit à pleurer et à hurler au perdu. L'ours, terrorisé par ces simagrées, s'approcha d'elle, la regarda, et fit le tour de la bonne femme en la surveillant du coin de l'œil. Il n'avait probablement jamais vu une femme de couleur, et ne savait pas bien au fond si elle ferait son affaire; quoi qu'il en soit, après réflexion, il tourna les talons et regagna la forêt. Voilà un exemple authentique de la délicatesse d'un ours, beaucoup plus remarquable que la douceur du lion africain envers l'esclave auquel il tend la patte pour se faire extirper une épine. Notez bien que mon ours n'avait pas d'épine dans le pied.

Lorsque j'arrivai au haut de la colline, je posai ma carabine contre un arbre, et me mis en devoir de cueillir mes mures, allant d'une haie à l'autre, et ne craignant pas ma peine pour remplir consciencieusement mon seau. De tous côtés, j'entendais le tintement argentin des clochettes des vaches, le craquement des branches qu'elles cassaient en se refugiant sous les arbres pour se mettre à l'abri des mouches et des taons. De temps à autre, je rencontrais une vache paisible qui me

regardait avec ses grands yeux betes, et se cachait dans la haie. Je m'habitua tres vite a cette societe muette, et continuai a cueillir mes mures au milieu de tous ces bruits de la campagne; j'étais loin de m'attendre a voir poindre un ours. Pourtant, tout en faisant ma cueillette, mon cerveau travaillait et, par une etrange coincidence, je forgeai dans ma tete le roman d'une ourse qui, ayant perdu son ourson, aurait, pour le remplacer, pris dans la foret une toute petite fille, et l'aurait emmenee tendrement dans une grotte pour l'elever au miel et au lait. En grandissant, l'enfant mue par l'instinct hereditaire, se serait echappée, et serait revenue un beau jour chez ses parents qu'elle aurait guides jusqu'a la demeure de l'ourse. (Cette partie de mon histoire demandait a etre approfondie, car je ne vois pas bien a quoi l'enfant aurait pu reconnaître son pere et dans quel langage elle se serait fait comprendre de lui.)

Quoi qu'il en soit, le pere avait pris son fusil, et, suivant l'enfant ingrate, etait entre dans la foret; il avait tue l'ourse qui ne se serait meme pas defendue; la pauvre bete en mourant avait adresse un regard de reproche a son meurtrier. La morale suivante s'imposait a mon histoire:

"Soyez bons envers les animaux."

J'étais plongé dans ma reverie, lorsque par hasard, je levai les yeux et vis devant moi a quelques metres de la clairiere... un ours! Debout sur ses pattes de derriere, il faisait comme moi, il cueillait des mures: d'une patte il tirait a lui les branches trop hautes, tandis que de l'autre il les portait a sa bouche; mures ou vertes, peu lui importait, il avalait tout sans distinction. Dire que je fus surpris, constituerait une expression bien plate. Je vous avoue en tout cas bien sincерement que l'envie de me trouver nez a nez avec un ours me passa instantanément. Des que cet aimable gourmand s'aperçut de ma presence, il interrompit sa cueillette, et me considera avec une satisfaction apparente. C'est tres joli d'imaginer ce qu'on ferait en face de tel ou tel danger, mais en general, on agit tout differemment; c'est ce que je fis. L'ours retomba lourdement sur ses quatre pattes, et vint a moi a pas comptes. Grimper a un arbre ne m'eut servi a rien car l'ours était certainement plus adroit que moi a cet exercice. Me sauver? Il me poursuivrait, et bien qu'un ours courre plus vite a la montee qu'a la descente, je pensai que dans les terres lourdes et embroussaillées, il m'aurait bien vite rattrape.

Il se rapprochait de moi; je me demandais avec angoisse comment je pourrais l'occuper jusqu'a ce que j'aie rejoint mon fusil laisse au pied d'un arbre. Mon seau etait presque plein de mures excellentes, bien meilleures que celles cueillies par mon adversaire. Je posai donc mon seau par terre, et reculai lentement en fixant mon ours des yeux a la maniere des dompteurs. Ma tactique réussit.

L'ours se dirigea vers le seau et s'arreta. Fort peu habitue a manger dans un ustensile de ce genre, il le renversa et fouilla avec son museau dans cet amas informe de mures, de terre et de feuilles. Certes, il mangeait plus salement qu'un cochon. D'ailleurs lorsqu'un ours ravage une pepiniere d'érables a sucre, au printemps, on est toujours sur qu'il renversera tous les godets a sirops, et gaspillera plus qu'il ne mange. A ce point de vue, il ne faut pas demander a un ours d'avoir des manieres elegantes!

Des que mon adversaire eut baisse la tete, je me mis a courir; tout essouffle, tremblant d'emotion, j'arrivai a ma carabine. Il n'était que temps. J'entendais l'ours briser les branches qui le genaient pour me poursuivre. Exaspere par le stratageme que j'avais employe, il marchait sur moi avec des yeux furibonds.

Je compris que l'un de nous deux allait passer un mauvais quart d'heure!

La lucidite et la presence d'esprit dans les circonstances pathetiques de la vie sont faits assez connus pour que je les passe sous silence. Toutes les idees qui me traverserent le cerveau pendant que l'ours devalait sur moi auraient eu peine a tenir dans un gros in-octavo. Tout en chargeant ma carabine, je passai rapidement en revue mon existence entiere, et je remarquai avec terreur qu'en face de la mort on ne trouve pas une seule bonne action a son acquit, tandis que les mauvaises affluent d'une maniere humiliante. Je me rappelai, entre autres fautes, un abonnement de journal que je n'avais pas paye pendant longtemps, remettant toujours ma dette d'une annee a l'autre; il m'etait helas! impossible de reparer mon indelicatesse car l'editeur etait decede et le journal avait fait faillite.

Et mon ours approchait toujours! Je cherchai a me rememorer toutes les lectures que j'avais faites sur des histoires d'ours et sur des rencontres de ce genre, mais je ne trouvai aucun exemple d'homme sauve par la fuite. J'en conclus alors que le plus sur moyen de tuer un ours etait de le tirer a balle, quand on ne peut pas l'assommer d'un coup de massue. Je pensai d'abord a le viser a la tete, entre les deux yeux, mais ceci me parut dangereux. Un cerveau d'ours est tres etroit, et a moins d'atteindre le point vital, l'animal se moque un peu d'avoir une balle de plus ou de moins dans la tete.

Apres mille reflexions precipitees, je me decidai a viser le corps de l'ours sans chercher un point special.

J'avais lu toutes les methodes de Creedmoore, mais il m'etait difficile d'appliquer seance tenante le fruit de mes etudes scientifiques. Je me demandai si je devais tirer couche, a plat ventre, ou sur le dos, en appuyant ma carabine sur mes pieds. Seulement dans toutes ces positions, je ne pourrais voir mon adversaire que s'il se presentait a deux pas de moi; cette perspective ne m'etait pas particulierement agreable. La distance qui me separait de mon ennemi etait trop courte, et l'ours ne me donnerait pas le temps d'examiner le thermometre ou la direction du vent. Il me fallait donc renoncer a appliquer la methode Creedmoore, et je regrettai amerement de n'avoir pas lu plus de traites de tir.

L'ours approchait de plus en plus! A ce moment, je pensai, la mort dans l'ame, a ma famille; comme elle se compose de peu de membres, cette revue fut vite passee. La crainte de deplaire a ma femme ou de lui causer du chagrin dominait tous mes sentiments. Quelle serait son angoisse en entendant sonner les heures et en ne me voyant pas revenir! Et que diraient les autres, en ne recevant pas leurs mures a la fin de la journee; Quelle douleur pour ma femme, lorsqu'elle apprendrait que j'avais ete mange par un ours! Cette seule pensee m'humilia: etre la proie d'un ours! Mais une autre preoccupation hantait mon esprit! On n'est pas maître de son cerveau a ces moments-la! Au milieu des dangers les plus graves, les idees les plus saugrenues se presentent a vous. Pressentant en moi-meme le chagrin de mes amis, je cherchai a deviner l'epitaphe qu'ils feraient graver sur ma tombe, et arretai mon choix sur cette derniere:

CI-GIT UN TEL

MANGE PAR UN OURS

LE 20 AOUT 1877.

Cette epitaphe me parut triviale et malsonnante. Ce "mange par un ours" m'etait profondement desagreable, et me ridiculisait. Je fus pris de pitie pour notre pauvre langue; en effet ce mot "mange" demandait une explication; signifiait-il que j'avais ete la proie d'un cannibale ou d'un animal? Cette meprise ne saurait exister en allemand, ou le mot "essen" veut dire mange par un homme et "fressen" par un animal. Comme la question se simplifierait en allemand!

HIER LIEGT

HOCHWOHLGEBOREN

HERR X.

GEFRESSEN

AUGUST 20. 1877.

Ceci va de soi. Il saute aux yeux d'apres cette inscription que le Herr X... a ete la victime d'un ours, animal qui jouit d'une reputation bien etablie depuis le prophete Elisee.

Et l'ours approchait toujours! ou plus exactement, il etait a deux pas de moi. Il pouvait me voir dans le blanc des yeux! Toutes mes reflexions precedentes dansaient dans ma tete avec incoherence. Je soulevai mon fusil, je mis en joue et je tirai.

Puis, je me sauva a toutes jambes. N'entendant pas l'ours me poursuivre, je me retourna pour regarder en arriere; l'ours etait couche. Je me rappelai que la prudence recommande au chasseur de recharger son fusil aussitot qu'il a tire. C'est ce que je fis sans perdre de vue mon ours. Il ne bougeait pas. Je m'approchai de lui avec precaution, et constatai un tremblement dans ses pattes de derriere; en dehors de cela, il n'esquissait pas le moindre mouvement. Qui sait s'il ne jouait pas la comedie avec moi? Un ours est capable de tout! Pour eviter ce nouveau danger je lui tirai a bout portant une balle dans la tete; cela me parut plus sur. Je me trouvais donc debarrass de mon redoutable adversaire. La mort avait ete rapide et sans douleur, et devant le beau calme de mon ennemi, je me sentis impressionne.

Je rentrai chez moi, tres fier d'avoir tue un ours.

Malgre ma surexcitation bien naturelle, j'essayai d'opposer une indifference simulee aux nombreuses questions qui m'assaillirent.

--Ou sont les mures?

--Pourquoi avez-vous ete si longtemps dehors?

--Qu'avez-vous fait du seau?

--Je l'ai laisse.

--Laisse? ou? pourquoi?

--Un ours me l'a demande.

--Quelle stupidite!

--Mais non, je vous affirme que je l'ai offert a un ours.

--Allons donc! vous ne nous ferez pas croire que vous avez vu un ours?

--Mais si, j'en ai vu un!

--Courait-il?

--Oui, il a couru apres moi!

--Ce n'est pas vrai. Qu'avez-vous fait?

--Oh! rien de particulier,--je l'ai tue.

Cris surhumains: "Pas vrai!" --"Ou est-il?"

--Si vous voulez le voir, il faut que vous alliez dans la foret. Je ne pouvais pas l'emporter tout seul.

Apres avoir satisfait toutes les curiosites de la maisonnee et calme leurs craintes retropectives a mon endroit, j'allai demander de l'aide aux voisins. Le grand chasseur d'ours, qui tient un hotel en ete, ecouta mon histoire avec un sourire sceptique; son incredulite gagna tous les habitants de l'hotel et de la localite. Cependant comme j'insistais sans le faire a la pose, et que je leur proposais de les conduire sur le theatre de mon exploit, une quarantaine de personnes accepterent de me suivre et de m'aider a ramener l'ours. Personne ne croyait en trouver un; pourtant chacun s'arma dans la crainte d'une facheuse rencontre, qui d'un fusil, d'un pistolet, un autre d'une fourche, quelques-uns de matraques et de batons; on ne saurait user de trop de precautions.

Mais lorsque j'arrivai a l'endroit psychologique et que je montrai mon ours, une espece de terreur s'empara de cette foule incredule. Par Jupiter! c'etait un ours veritable; quant aux ovations qui saluerent le heros de l'aventure... ma foi, par modestie, je les passe sous silence. Quelle procession pour ramener l'ours! et quelle foule pour le contempler lorsqu'il fut depose chez moi! Le meilleur predicateur n'aurait pas reuni autant de monde pour ecouter un sermon, le dimanche.

Au fond, je dois reconnaître que mes amis, tous sportsmen accomplis, se conduisirent tres correctement a mon egard. Ils ne contestèrent pas l'identite de l'ours, mais ils le trouvèrent tres petit. M. Deane, en sa qualite de tireur et de pecheur emerite, reconnut que j'avais fait la un joli coup de fusil; son opinion me flatta d'autant plus que personne n'a jamais pris autant de saumons que lui aux Etats-Unis et qu'il passe pour un chasseur tres remarquable.

Pourtant il fit remarquer, sans succes d'ailleurs, apres examen de la blessure de l'ours, qu'il en avait deja vu d'analogues causees par des cornes de vache!!

A ces paroles meprisantes, j'opposai le parapluie de mon indifference. Lorsque je me couchai ce soir-la, extenué de fatigue, je m'endormis sur cette pensee delicieuse: "Aujourd'hui, j'ai tue un ours!"

## UN CHIEN A L'EGLISE

Apres le chant du cantique, le Reverend Sprague se retourna et lut une liste interminable "d'annonces", de reunions, d'assemblies, de conferences, selon le curieux usage qui se perpetue en Amerique, et qui subsiste meme dans les grandes villes ou les nouvelles sont donnees dans tous les journaux.

Cela fait, le ministre du Seigneur se mit a prier; il formula une invocation longue et genereuse qui embrassait l'Univers entier, appelant les benedictions du ciel sur l'Eglise, les petits enfants, les autres eglises de la localite, le village, le comte, l'Etat, les officiers ministeriels de l'Etat, les Etats-Unis, les eglises des Etats-Unis, le congres, le president, les officiers du gouvernement, les pauvres marins ballottés par les flots, les millions d'opprimés qui souffrent de la tyrannie des monarques europeens et du despotisme oriental; il pria pour

ceux qui recoivent la Lumiere et la Bonne Parole, mais qui n'ont ni yeux ni oreilles pour voir et comprendre; pour les pauvres païens des îles perdues de l'océan, et il termina en demandant que sa prédication porte ses fruits et que ses paroles sement le bon grain dans un sol fertile capable de donner une opulente moisson. Amen.

Il y eut alors un froufrou de robes, et l'assemblée, debout pour la prière, s'assit. Le jeune homme à qui nous devons ce récit ne s'associait nullement à ces exercices de piété; il se contentait de faire acte de présence... et prenait une attention des plus médiocres à l'office qui se déroulait. Il était rebelle à la dévotion, et comme il ne suivait la prière que d'une oreille distraite, connaissant par le menu le programme du pasteur, il écoutait de l'autre les bruits étrangers à la cérémonie. Au milieu de la prière une mouche s'était posée sur le banc devant lui, il s'absorba dans la contemplation de ses mouvements; il la regarda se frotter les pattes de devant, se gratter la tête avec ces mêmes pattes, et la faire reluire comme un parquet ciré; elle se frottait ensuite les ailes et les astiquait comme si elles eussent été des pans d'habit; toute cette toilette se passait très simplement, et sans la moindre gêne; la mouche évidemment se sentait en parfaite sécurité. Et elle l'était en effet, car, bien que Tom mourut d'envie de la saisir, il n'osa pas, convaincu qu'il perdrait irrémédiablement son âme, s'il commettait une action pareille pendant la prière. Mais à peine l'"Amen" fut-il prononcé, Tom avança sa main lentement et s'empara de la mouche.

Sa tante, qui vit le mouvement, lui fit lâcher prise.

Le pasteur commença son prêche et s'étendit si longuement sur son sujet que peu à peu les têtes tombèrent; Dieu sait pourtant que la conférence était palpitante d'intérêt, car il promettait la récompense finale à un nombre d'élus si restreint qu'il devenait presque inutile de chercher à atteindre le but.

Tom compta les pages du sermon; en sortant de l'église il ne se doutait même pas du sujet du prêche, mais il en connaissait minutieusement le nombre des feuillets. Cependant cette fois-ci il prit plus d'intérêt au discours. Le ministre esquissa un tableau assez pathétique de la fin du monde, à ce moment supreme où le lion et l'agneau couchés côte à côte se laisseront guider par un enfant. Mais la leçon, la conclusion morale à tirer de cette description grandiose ne frapperent pas le jeune auditeur; il ne comprit pas le symbole de cette image, et se confina dans un réalisme terre à terre; sa physionomie s'illumina et il reva d'être cet enfant, pour jouer avec ce lion apprivoisé.

Mais lorsque les conclusions arides furent tirées, son ennui reprit de plus belle. Tout d'un coup, une idée lumineuse lui traversa l'esprit; il se rappela qu'il possédait dans sa poche une boîte qui renfermait un trésor: un énorme scarabée noir à la mâchoire armée de pinces puissantes. Des qu'il ouvrit la boîte, le scarabée lui pinça vigoureusement le doigt; l'enfant répondit par une chiquenaude vigoureuse; le scarabée se sauva et tomba sur le dos, pendant que l'enfant suçait son doigt. Le scarabée restait là, se débattant sans succès sur le dos. Tom le couvait des yeux, mais il était hors de son atteinte. D'autres fidèles, peu absorbés par le sermon, trouvèrent un divertissement dans ce léger incident et s'intéressèrent au scarabée. Sur ces entrefaites, un caniche entra lentement, l'air triste et fatigué de sa longue réclusion; il guettait une occasion de se distraire; elle se presenta à lui sous la forme du scarabée; il le fixa du regard en remuant la queue. Il se rapprocha de lui en le couvant des yeux comme un tigre qui convoite sa proie, le flaira à distance, se promena autour de lui, et s'enhardissant, il le flaira de plus près; puis, relevant ses babines épaisses, il fit un mouvement pour le happer, mais il le manqua. Le jeu lui plaisait évidemment, car il recommença plusieurs fois, plus doucement; petit à petit il approcha sa tête, et toucha l'ennemi avec

son museau, mais le scarabee le pinca; un cri aigu de douleur retentit dans l'eglise pendant que le scarabee allait s'abattre un peu plus loin, toujours sur le dos, les pattes en l'air. Les fideles qui observaient le jeu du chien se mirent a rire, en se cachant derriere leurs eventails ou leurs mouchoirs; Tom exultait de bonheur. Le caniche avait l'air bete et devait se sentir idiot, mais il gardait surtout au coeur un sentiment de vengeance. Se rapprochant du scarabee, il recommenca la lutte, cabriolant de tous les cotes, le poursuivant, cherchant a le prendre avec ses pattes ou entre ses dents; mais ne parvenant pas a son but, il se lassa, s'amusa un instant d'une mouche, d'une demoiselle, puis d'une fourmi, et abandonna la partie, decourage de n'arriver a rien. Enfin, d'humeur moins belliqueuse, il se coucha... sur le scarabee. On entendit un cri percant, et on vit le caniche courir comme un fou dans toute l'eglise, de la porte a l'autel, de l'autel vers les bas-cotes; plus il courait, plus il hurlait. Enfin, fou de douleur il vint se refugier sur les genoux de son maître, qui l'expulsa honteusement par la porte; sa voix se perdit bientot dans le lointain.

Pendant ce temps, l'assistance etouffait ses rires et le pasteur s'interrompit au milieu de son discours. Il le reprit ensuite tant bien que mal en cherchant ses mots, mais dut renoncer a produire le moindre effet sur l'auditoire; le recueillement des fideles s'était evanoui, les plus graves conseils du pasteur etaient recus par eux avec une legerete mal dissimulee et tres peu edifiante.

Lorsque la ceremonie fut terminee, et la benediction donnee, chacun se sentit heureux et soulage.

Tom Sawyer rentra chez lui tres satisfait, pensant qu'apres tout le service divin avait du bon, lorsque de legeres distractions venaient l'agremerter. Une seule chose le contrariait: il admettait bien que le chien se fut amuse avec son scarabee, mais il avait vraiment abuse de la permission en le faisant s'envoler par la fenetre.

## UNE VICTIME DE L'HOSPITALITE

--Monsieur, dis-je, ne m'en voulez pas si je vous ai amene dans ma maison aussi glaciale et aussi triste!

Il faut vous dire tout d'abord que j'ai ete assez fou pour amener chez moi un ami, et qui plus est, un malade. Assis en chemin de fer en face de ce monsieur, j'eus l'idee diaboliquement egoiste de lui faire partager avec moi le froid de cette nuit brumeuse.

J'allai a lui et lui tapai sur l'épaule: "Ah!" s'ecria-t-il etonne.

--Venez, lui dis-je, sur un ton engageant et parfaitement hypocrite, et que ma maison soit la votre. Il n'y a personne en ce moment, nous y passerons d'agreeables moments. Venez donc avec moi.

Aguiche par mon amabilite, cet homme accepta. Mais lorsque nous eumes cause quelques instants dans la bibliotheque, nous sentimes le froid.

--Allons, dis-je, faisons un beau feu clair et prenons du the bien chaud; cela nous mettra de bonne humeur. Permettez-moi de vous laisser seul pour tout preparer, et distrayez-vous en mon absence. Il faut que j'aille jusque chez Palmer pour lui demander de m'aider. Tout ira tres bien.

--Parfait, me repondit mon hote.

Palmer est mon bras droit. Il habite a quelques centaines de metres de ma maison, une vieille ferme qui servait de taverne pendant la Revolution. Cette ferme s'est beaucoup delabree depuis un siecle; les murs, les planchers ont perdu la notion de la ligne droite et l'allee qui mene a la maison a presque completement disparu; aussi le batiment paraît-il tout de travers; quant aux cheminees, elles semblent fortement endommagees par le vent et la pluie. Pourtant c'est une de ces vieilles maisons d'apparence solide qui avec tant soit peu de reparations bravaient les intemperies pendant encore cent ans et meme plus. Devant la ferme s'étend une grande pelouse, et on aperçoit dans la cour un puits ancien qui a desaltere des generations de gens et de betes. L'eau en est delicieusement pure et limpide. Lorsque sevirent les chaleurs de l'ete dernier, j'y puisai bien souvent de l'eau, me renconrant avec les mendians qui venaient se desalterer d'une gorgee d'eau claire avant de continuer leur route. Certes, vos vins capiteux peuvent faire briller de convoitise les yeux des convives qui se reunissent autour de tables somptueusement servies; il n'en reste pas moins vrai que l'eau pure et cristalline constitue une boisson exquise pour les pauvres desherites de l'existence.

En arrivant a la ferme, je m'apercus qu'il n'y avait pour tout eclairage qu'une triste bougie a la porte, et je frappai discretement. On ouvrit aussitot.

--Palmer est-il la? demandai-je.

--Non, John est absent; il ne reviendra qu'apres dimanche.

Helas! helas! il ne me restait qu'a m'en retourner; reprenant a tatons la route que je distinguais a peine dans le brouillard au milieu des pechers, je rentrai dans ma lugubre maison.

Mon hote malade paraissait tres affecte.

--Allons! lui dis-je en lui tapant doucement sur l'épaule,--le secouer plus vigoureusement eut ete tres deplace dans le cas present,--il faut nous debrouiller nous-memes; je n'ai trouve personne a la ferme.

Allons! reprenons courage et ayons un peu d'entrain. Remontons-nous le moral, et allumons le feu; mon voisin est absent, mais nous saurons bien nous passer de lui.

J'allumai donc ma lampe astrale, ma lampe a globe, veux-je dire, dont le pietre fonctionnement est une honte pour l'inventeur. Il faut lever la meche tres haut pour qu'elle donne un peu de lumiere, et au bout d'un moment elle fume si bien que la piece est pleine d'une suie epaisse qui vous prend a la gorge. Au diable cette vilaine invention! Comme j'aimerais l'envoyer au diable!

Je me rappelai que je trouverais des fagots sous le hangar; j'en rapportai donc et les mis dans le fourneau de la cuisine que j'allumai; ensuite je pris la bouilloire, j'allai au puits la remplir, la mis sur le fourneau et j'attendis. Lorsque l'eau fut bien bouillante, je pris la boite a the, et coupai dans un gros pain carre des tranches que je fis griller. Au bout de trois quarts d'heure qui me parurent un siecle, je retournai vers mon ami. "Le the est pret", lui dis-je. Nous nous transportames silencieusement a la cuisine. Je recitai le benedicite; la lampe fumait, le feu flambait difficilement, le the etait froid; mon ami tremblait de froid (on me raconta plus tard qu'il avait medit de mon hospitalite. Ingrat personnage!) Apres le the, la principale chose a faire etait de nous rechauffer pour ne pas nous laisser mourir. Au fond, mon ami se montra assez vaillant, et lorsqu'il s'agit de bourrer le poele plusieurs fois, il me proposa son aide. Il essayait de paraître gai, mais sa physionomie

restait triste. Pour ma part je riais interieurement comme un homme qui vient de faire une bonne affaire en achetant un cheval. Et dire que les gens viennent chez vous pour trouver de l'agrement! Lorsqu'ils sont sous votre toit, vous leur devez le confort sous toutes ses formes. Ils s'attendent a etre fetes, soignes, cajoles et bordes dans leur lit le soir. Le temps qu'ils passent chez les autres represente pour eux un doux "farniente". Avec quelle satisfaction ils s'effondrent dans un fauteuil, et regardent vos tableaux et vos albums. Comme ils aiment a se promener en baguenaudant, humant avec delices la brise parfumee! Que la peste les etouffe! Comme ils attendent le diner avec un appetit aiguise. Le diner! Quelquefois le menu en est bien difficile a composer, et pendant que les invites sont dans un etat de beatitude celeste, le maître de maison se creuse la tete dans une perplexite douloureuse! Oh! quelle delicieuse vengeance lorsqu'on peut troubler un peu leur quietude, et qu'on les voit essayer de dissimuler leur mecontentement le jour ou l'hospitalite qu'ils recoivent chez vous ne repond pas a leur attente. "Mauvaise maison, pensent-ils; on ne me reprendra pas dans une galere pareille; j'irai ailleurs a l'avenir, la ou je serai mieux traite!"

Lorsque je vois cela, je me paye la tete de mes invites et m'amuse follement de leur deconfiture. C'est tout naturel, et je trouve tres logique qu'ils partagent mes ennuis de maître de maison. Avec notre nature il nous faut des signes visibles et exterieurs de bonte; l'accueil du coeur ne nous suffit pas. Si vous offrez a un ami un bon diner ou un verre de vin, s'il a chaud et est bien eclairé chez vous, il reviendra; sans cela vous ne le reverrez plus; la nature humaine est ainsi faite; moi, du moins, je me juge ainsi. Mais ici j'établis une distinction. Si votre ami fait des avantages materiels qu'il peut trouver chez vous plus de cas que des charmes intellectuels, s'il dedaigne votre amitie parce qu'il ne trouve pas chez vous tout le luxe et le confort qu'il aime, alors, ne l'honorez pas du nom d'"Ami!"

--Allons nous coucher, proposai-je.

--Parfait, repondit mon invite.

--Pas si vite, mon cher, repliquai-je; les lits ne sont pas faits; il n'y a pas de femme de chambre dans la maison. Mais qu'est-ce que cela fait? Cela n'a aucune importance. Je vais m'absenter un instant pendant que vous entretiendrez le feu.

Je monte dans la chambre d'ami; je n'y trouve rien. Au bout d'une demi-heure, je decouvre des oreillers, des draps et des couvertures. Je redescends et je tape joyeusement sur l'épaule de mon ami toujours transi de froid, et je lui dis aimablement: "Venez dans le nid qui vous attend. Vous y dormirez comme un bienheureux et demain vous vous sentirez mieux."

Je le deshabille, le couche, et en le voyant la tête sur l'oreiller, je lui souhaite: "Bonsoir, bons reves."

--Bonsoir, me repond-il avec un faible sourire.

Apres avoir regarde le temps par la fenetre, je gagnai mon lit, qui etait fait a la diable. Oh! l'horrible lune, froide et lugubre! Phoebe, Diane ou Lune, je te supplie par le nom que tu voudras de ne pas penetrer dans ma chambre et de ne pas inonder mes yeux de ton pale sourire! Au diable ta figure blaflarde qui trouble le sommeil et les doux reves!

Le lendemain matin, j'allai chez mon ami et le traitant comme un prince ou un personnage de marque, je lui demandai avec force details des nouvelles de sa nuit. Comme c'est un homme integre, incapable d'alterer la verite, il m'avoua qu'il avait eu un peu froid. Insupportable

personnage! Je lui avais pourtant donne toutes les couvertures de la maison!

Nous tombions juste sur un dimanche; or, mon ami qui est un fin rimeur a beaucoup chante les charmes et la poesie du dimanche a la campagne; comme le feu n'etait pas encore allume, je le pris par le bras, et lui proposai une promenade sur le gazon; mais le gazon etait couvert de rosee, et il rentra transi pour se rechauffer pres du poele eteint. L'heure du dejeuner approchait, mais je n'avais pas encore solutionne cette question embarrassante. Tout d'un coup, me frappant le front comme si une etincelle en eut jailli, je me precipitai hors de la cuisine, en traversant le jardin au galop, et je frappai a la porte de la ferme.

L'excellente fermiere etait heureusement visible.

--Madame, lui dis-je, je suis dans un grand embarras. J'ai un ami chez moi, et ne dispose de personne pour nous faire la cuisine; je n'ai pas la moindre provision; pouvez-vous me rendre le service de nous preparer le dejeuner, le diner et le the pour la journee?

Tres obligeamment elle y consentit, et au bout d'une demi-heure, je conduisis triomphalement mon poete dans cette vieille maison; la nappe blanche etait mise, une chaleur exquise regnait dans la piece; du coup, mon ami retrouva toute sa gaiete.

Nous allames a l'eglise, et au retour, son sang, fouette par la marche, lui avait rendu sa bonne humeur; lorsqu'il s'assit dans le fauteuil a bascule pour attendre le poulet roti, il me donna l'illusion du "Bien-etre en personne".

J'étais presque furieux de lui avoir procure un tel confort!

## LES DROITS DE LA FEMME

PAR

ARTHEMUS WARD

L'annee dernière, j'avais plante ma tente dans une petite ville d'Indiana. Je me tenais sur le seuil de la porte pour recevoir les visiteurs, lorsque je vis arriver une deputation de femmes; elles me declarerent qu'elles faisaient partie de l'Association feministe et reformiste des droits de la femme de Bunkumville, et me demanderent l'autorisation d'entrer dans ma tente sans payer.

--Je ne saurais vous accorder cette faveur, repondis-je; mais vous pouvez payer sans entrer.

--Savez-vous qui nous sommes? crio l'une de ces femmes, creature immense, a l'air rebarbatif, qui portait une ombrelle de cotonnade bleue sous le bras; savez-vous bien qui nous sommes, monsieur?

--Autant que j'en puis juger a premiere vue, repondis-je, il me semble que vous etes des femmes.

--Sans doute, monsieur, reprit la meme femme sur un ton non moins reveche; mais nous appartenons a la societe protectrice des droits de la femme; cette societe croit que la femme a des droits sacres, et qu'elle doit chercher a elever sa condition.

--Douee d'une intelligence egale a celle de l'homme, la femme vit perpetuellement meprisee et humiliée; il faut remedier a cette situation, et notre societe a precisement pour but de lutter avec une energie constante contre les agissements des hommes orgueilleux et autoritaires.

Pendant qu'elle me tenait ce discours, cette creature excentrique me saisit par le col de mon pardessus et agita violement son ombrelle au-dessus de ma tete.

--Je suis loin de mettre en doute, madame, lui dis-je en me reculant, l'honorabilite de vos intentions; cependant je dois vous faire observer que je suis le seul homme ici, sur cette place publique; ma femme (car j'en ai une) est en ce moment chez elle, dans mon pays.

--Oui, vocifera-t-elle, et votre femme est une esclave! Ne reve-t-elle jamais de liberte? Ne pensera-t-elle donc jamais a secouer le joug de la tyrannie? a agir librement, a voter...? Comment se fait-il que cette idee ne lui vienne pas a l'esprit?

--C'est tout bonnement, repondis-je un peu agace, parce que ma femme est une personne intelligente et pleine de bon sens.

--Comment? comment? hurla mon interlocutrice, en brandissant toujours son ombrelle; a quel prix, d'apres vous, une femme doit-elle acheter sa liberte?

--Je ne m'en doute pas, repondis-je; tout ce que je sais, c'est que pour entrer sous ma tente, il faut payer quinze cents par personne.

--Mais les membres de notre association ne peuvent-ils pas entrer sans payer? demanda-t-elle.

--Non, certes. Pas que je sache.

--Brute, brute que vous etes! hurla-t-elle en eclatant en sanglots.

--Ne me laisserez-vous pas penetrer? demanda une autre de ces excentriques en me prenant la main doucement et avec calinerie: "Oh! laissez-moi entrer! Mon amie, voyez-vous, n'est qu'une enfant terrible."

--Qu'elle soit ce qu'elle voudra, repondis-je, furieux de voir se prolonger cette facetie, je m'en fiche! La-dessus elles reculerent toutes et me traiterent d'"animal" toutes en choeur.

--Mes amies, dis-je, avant votre depart, je voudrais vous dire quelques mots bien sentis: ecoutez-moi bien: La femme est une des plus belles institutions de ce bas monde; nous pouvons nous en glorifier. Nul ne peut se passer de la femme. S'il n'y avait pas de femmes sur terre, je ne serais pas ici a l'heure actuelle. La femme est precieuse dans la maladie; precieuse dans l'adversite comme dans le bonheur! O femme! m'ecrurai-je sous l'effluve d'un souffle poetique, tu es un ange quand tu ne cherches pas a sortir de tes attributions; mais quand tu pretend's intervertir les roles et porter la culotte (ceci soit dit au figure); lorsque tu desertes le foyer conjugal et que, la tete farcie des theories feministes, tu t'elances comme une lionne en courroux, en quete d'une proie a devorer; lorsque, dis-je, tu veux te substituer a l'homme, tu deviens un etre infernal et nefaste!

--Mes amies! continuai-je en les voyant partir indignees, n'oubliez pas ce que Arthemus Ward vous dit!

## TABLE

PLUS FORT QUE SHERLOCK HOLMES

CANNIBALISME EN VOYAGE

L'HOMME AU MESSAGE POUR LE DIRECTEUR GENERAL

LES GEAIS BLEUS

COMMENT J'AI TUE UN OURS

UN CHIEN A L'EGLISE

UNE VICTIME DE L'HOSPITALITE

LES DROITS DE LA FEMME

End of Project Gutenberg's Plus fort que Sherlock Holmes, by Mark Twain

\*\*\* END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK PLUS FORT QUE SHERLOCK HOLMES \*\*\*

\*\*\*\*\* This file should be named 11622.txt or 11622.zip \*\*\*\*\*

This and all associated files of various formats will be found in:

<http://www.gutenberg.net/1/1/6/2/11622/>

Produced by Tonya Allen, Christine De Ryck and PG Distributed  
Proofreaders. This file was produced from images generously made  
available by the Bibliotheque nationale de France (BnF/Gallica) at  
<http://gallica.bnf.fr>.

Updated editions will replace the previous one--the old editions  
will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no  
one owns a United States copyright in these works, so the Foundation  
(and you!) can copy and distribute it in the United States without  
permission and without paying copyright royalties. Special rules,  
set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to  
copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to  
protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project  
Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you  
charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you  
do not charge anything for copies of this eBook, complying with the  
rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose  
such as creation of derivative works, reports, performances and  
research. They may be modified and printed and given away--you may do  
practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is

subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

\*\*\* START: FULL LICENSE \*\*\*

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE  
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase "Project Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg-tm License (available with this file or online at <http://gutenberg.net/license>).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation" or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is in the public domain in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning

the copyright status of any work in any country outside the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at [www.gutenberg.net](http://www.gutenberg.net)

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived from the public domain (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than "Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg-tm web site ([www.gutenberg.net](http://www.gutenberg.net)), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg-tm works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

## 1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread public domain works in creating the Project Gutenberg-tm collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain "Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can

receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS', WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

## Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation web page at <http://www.pglaf.org>.

## Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at <http://pglaf.org/fundraising>. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent

permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S. Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered throughout numerous locations. Its business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email [business@pglaf.org](mailto:business@pglaf.org). Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's web site and official page at <http://pglaf.org>

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby  
Chief Executive and Director  
[gbnewby@pglaf.org](mailto:gbnewby@pglaf.org)

#### Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide spread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit <http://pglaf.org>

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: <http://pglaf.org/donate>

#### Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Each eBook is in a subdirectory of the same number as the eBook's eBook number, often in several formats including plain vanilla ASCII,

compressed (zipped), HTML and others.

Corrected EDITIONS of our eBooks replace the old file and take over the old filename and etext number. The replaced older file is renamed. VERSIONS based on separate sources are treated as new eBooks receiving new filenames and etext numbers.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

<http://www.gutenberg.net>

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

EBooks posted prior to November 2003, with eBook numbers BELOW #10000, are filed in directories based on their release date. If you want to download any of these eBooks directly, rather than using the regular search system you may utilize the following addresses and just download by the etext year. For example:

<http://www.gutenberg.net/etext06>

(Or /etext 05, 04, 03, 02, 01, 00, 99,  
98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 92, 91 or 90)

EBooks posted since November 2003, with etext numbers OVER #10000, are filed in a different way. The year of a release date is no longer part of the directory path. The path is based on the etext number (which is identical to the filename). The path to the file is made up of single digits corresponding to all but the last digit in the filename. For example an eBook of filename 10234 would be found at:

<http://www.gutenberg.net/1/0/2/3/10234>

or filename 24689 would be found at:

<http://www.gutenberg.net/2/4/6/8/24689>

An alternative method of locating eBooks:

<http://www.gutenberg.net/GUTINDEX.ALL>